

E

que son tra-
Acta sanc-
tent 63 votu-

ter occupent
XVIII^e siècle.
casés dans
quelque temps,
plus de deux
s huit ans.

en

spère entre-
dans sa vie
La Mecque,
re sacrée de
le cheval ou
ed, près de
année dans
ais tout se

riches pour-
air pour se
religion de
aérienne. La
montant le
le ensuite
puis le dé-
Le prix du
rling (envi-

it

ique

ork :

ef africain,
ibu Akyem
s'incliner
ez-vous, sir
e l'Empire
erain. C'est
noblé pour
de guerre,
britannique
torpilleurs
plus légers
0 avisos-dra-
arins, 4 ra-
e eût-il fallu
rassé. Nous
en cuiras-
en cons-
unkerque et
Jean-Bart et

e Conseil su-
iné un pro-
ti sur 6 ans,
ssés en plus
programmes

DIEN :
nnement

NE

J »

livres.

8 francs)

livres.

1 francs)

e livres.

0 francs)

en prime
naissance
adressés

me choisi

N T 5

s combi.

ois 1 an

3. 140.

2. 178.

1. 216.

ER 0 SI.

ONNES

s combi.

4.

5.

9.

pendant

ares.

danemark.

de, Italie

s combiné

après tous

EL PARIS (9^e)

TOUS LES VENDREDIS

- 16 AVRIL 1937 -

7^e ANNEE. - N° 16 (306).

DANS LA PRESSE

UNIVERSELLE

REDACTION - ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE, PARIS (7^e)
ADRESSE TELEGRAPH. VUJOUR
C/C POSTAUX : PARIS 660-15

DIRECTEUR :
ALFRED MALLET
TEL : LITRE 08-14 et la suite

LA BELGIQUE N'AURA PAS DE FÜHRER

LA « PAUSE »
ET LES 40 HEURES

La panique de l'or

Aventures
aux confins de la Sibérie
ETC., ETC.

24 PAGES

2 FRANCS

LU LIT POUR VOUS 3000 JOURNAUX PAR SEMAINE

ARCHIVOS
ESTATALES

LISEZ FAITES LIRE

**Vous pouvez ainsi gagner un prix de
20.000 francs en espèces**

LA SEMAINE PROCHAINE nos lecteurs trouveront à cette place le règlement de **NOTRE CONCOURS** doté en outre de magnifiques lots de consolation

Bulletin d'abonnement à « LU »

Je soussigné.....
demeurant à.....
déclare souscrire un abonnement à LU, 13, quai Voltaire (7°)

pour une durée de (1) $\left\{ \begin{array}{l} \text{Un an au prix de 72 francs.} \\ \text{Six mois au prix de 38 francs.} \\ \text{Trois mois au prix de 21 francs.} \end{array} \right.$

que je vous fais parvenir (2).....
Signature.

(1) Rayer la mention inutile.

(2) Ci-joint en un chèque, mandat-poste, bon de poste ou par compte chèque postal Paris 660-15.

Etranger } a) Un an, 86 fr. Six mois, 45 fr. Trois mois, 24 fr.
 b) Un an, 100 fr. Six mois, 52 fr. Trois mois, 28 fr.
a) Pays à tarif simple : b) Pays à tarif double. (Voir ci-dessous).

« LU » COUTE MOINS CHER QU'UN QUOTIDIEN :
par un système de primes magnifiques en livres, l'abonnement
d'un an revient en effet à 10 francs.

La Direction de « LU » vous offre :

ABONNEMENT A « LU »

3 MOIS 15 francs de livres.
(Prix de l'abonnement : 21 francs)

6 MOIS 30 francs de livres.
(Prix de l'abonnement : 38 francs)

UN AN 62 francs de livres.
(Prix de l'abonnement : 72 francs)

ABONNEMENT COMBINÉ A « LU » ET A « VU »

3 MOIS 25 francs de livres.
(Prix de l'abonnement : 38 francs)

6 MOIS 60 francs de livres.
(Prix de l'abonnement : 73 francs)

UN AN 125 francs de livres.
(Prix de l'abonnement : 140 francs)

Les souscripteurs sont priés de choisir les livres offerts en primes
dans la liste qui leur sera adressée gratuitement sur demande.

Prière de joindre 1 franc en timbres-poste par volume choisi
pour frais d'envoi.

ABONNEZ-VOUS A

SERVICE DES ABONNEMENTS-POSTE INTERNATIONAUX

Nous signalons à nos lecteurs et abonnés qui habitent les pays
suivants : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande,
Hongrie, Italie et colonies, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas,
Portugal et colonies, Roumanie, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie,
Estonie, Lettonie, Lituanie, Danzig, Vatican, qu'il leur sera
possible à dater du 1^{er} JANVIER 1937 de souscrire dans leurs
bureaux de poste (service des abonnements-poste interna-
tionaux) des abonnements à « VU », « LU » ou abonnements
combinés au prix du tarif France et colonies. Ces abonnements
peuvent être souscrits pour des périodes de 12, 6 et 3 mois,
chaque année pour les abonnements de 12 mois, les 1^{er} janvier,
1^{er} juillet pour les abonnements de 6 mois, les 1^{er} janvier,
1^{er} avril, 1^{er} juillet, 1^{er} octobre pour les abonnements de 3 mois.

PAIEMENT. Les abonnements sont payables à la souscription par
chèques, mandats-poste ou par versements à notre compte chèques
postaux Paris 660-15 et partent du 1^{er} de chaque mois.

« VU » et « LU », 13, quai Voltaire, Paris
Tél. : Littre 08-14 et la suite. — R. C. Seine 271.537 B



Directeur général :
ALFRED MALLET

TARIF DES ABONNEMENTS

	« VU »			« LU »			« LU » « VU » combi.		
	3 mois	6 mois	1 an	3 mois	6 mois	1 an	3 mois	6 mois	1 an
France et Colonies...	26.	50.	95.	21.	38.	72.	38.	73.	140.
Etranger tarif simple...	34.	62.	119.	24.	45.	86.	47.	92.	178.
Etranger tarif double...	40.	74.	143.	28.	52.	100.	57.	111.	216.

ABONNEMENT D'ESSAI DE 2 MOIS (8 NUMEROS)
RESERVE UNIQUEMENT A DE NOUVEAUX ABONNES

	« LU »		« VU »		« LU » « VU » combi.	
	3 mois	6 mois	3 mois	6 mois	3 mois	6 mois
France et Colonies...	12.	12.	12.	12.	24.	24.
Etranger tarif simple...	16.	16.	16.	16.	32.	32.
Etranger tarif double...	20.	20.	20.	20.	40.	40.

Ainsi les souscripteurs à cet abonnement d'essai paieront effectivement pendant
huit semaines leur numéro reçu à domicile, 1 fr. 50 au lieu de 2 francs.

N. B. — Les pays étrangers à tarif double sont : Bolivie, Chine, Danemark,
Etats-Unis, Grande-Bretagne et colonies (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie
et colonies, Japon, Norvège, Palestine, Pérou, Suède....

NUMEROS SPECIAUX DE « VU ». Il est rappelé que les abonnés à VU ou combiné
VU et LU reçoivent gratuitement tous les numéros spéciaux de VU y compris tous
les numéros édités hors séries.

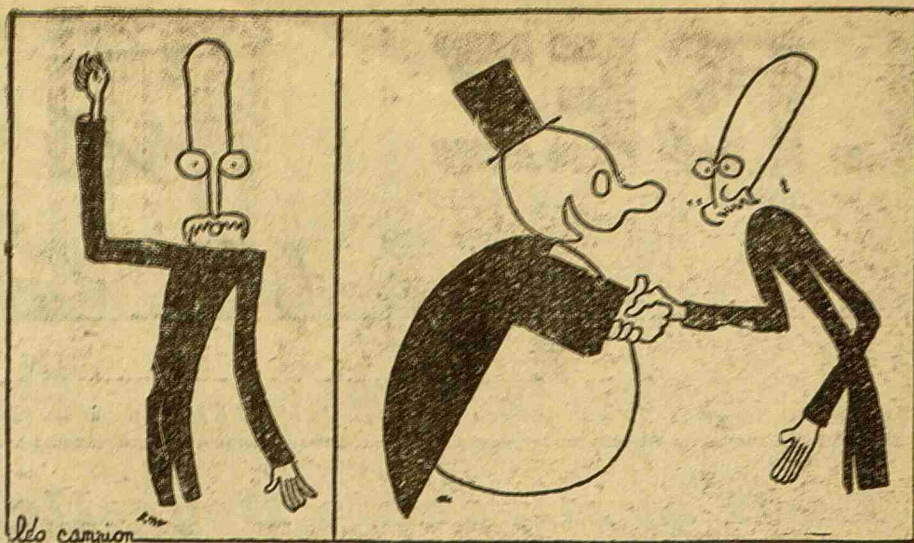
Pour tous changements d'adresse joindre un timbre à 1 fr. 50

La

« PAUSE »

et

les 40 heures



M. LEON BLUM ET LA PHYNANCE...
Avant les élections
Après les élections
Réalités, Bruxelles.

LES CONTRADICTIONS D'UNE EXPÉRIENCE

par Marcel Régnier

sénateur, ancien ministre

LE CAPITAL, Paris :

A LA veille de l'Emprunt récent de Défense Nationale et pour obtenir à nouveau la confiance nécessaire des épargnants et des capitalistes, le Gouvernement, affirmant que l'emprunt sera consacré uniquement aux besoins de la défense nationale, annonçait « LA PAUSE ».

Par la voie éloquente et séduisante de M. Léon Blum, il déclarait qu'il entendait laisser au pays le temps de s'adapter au régime nouveau créé avec une rapidité sans précédent et, ajoutons-nous, pour partie, sans réflexion et sans étude suffisante. Il affirmait que, pendant cette pause, il renonçait à poursuivre son action réformatrice et à engager des dépenses nouvelles, sauf en ce qui concerne le réajustement des traitements des *petits fonctionnaires*. Il indiquait, en outre, que, pour marquer son nouveau dessein, il avait décidé de réduire de six milliards les dépenses prévues et les appels à l'emprunt annoncés et votés.

En outre, le Gouvernement affirmait sa volonté de paix sociale, entendant être un Gouvernement national assurant la défense des intérêts généraux du pays, la liberté républicaine, le respect des lois.

Ainsi il apparaissait qu'à la veille de l'émission du nouvel emprunt, mieux éclairé sur la situation réelle du pays et sur les nécessités d'ordre et d'économie, plus expérimenté aussi, le Gouvernement semblait adopter la politique toujours prônée et défendue par le Sénat qui impose que, dans la voie nécessaire des réformes, on ne dépasse jamais les possibilités du pays.

Les capitaux affluèrent, car on ne fait jamais appel en vain au patriotisme et à la raison du pays.

Deux jours après la clôture rapide de l'emprunt, c'était la bagarre sanglante de Clichy, dont les instigateurs responsables jouissent étrangement de la plus complète impunité.

Et, depuis, c'est l'agitation continue, les violations journalières et impunies des lois même les plus récentes. Ce sont les tractations démoralisantes d'un Gouvernement qui n'ose même plus rappeler les lois qu'il a lui-même fait voter et qui, malgré ses promesses et son devoir, n'assure ni la liberté du travail, ni la liberté d'opinion.

Le chef incontesté du ministère, M. Léon Blum, est hélas de ceux qui suivent leurs troupes pour les conserver ; il ne commande pas, il obéit, ne

s'apercevant pas qu'ainsi il perd tout son incontestable prestige et se prépare des lendemains difficiles. Et, fatalement, malgré ses assurances renouvelées, il repart dans la voie dangereuse des dépenses, risquant de présider au gaspillage rapide des milliards que l'épargne a entendu donner uniquement pour la Défense nationale.

Or, le Trésor, qui doit faire face à tout, n'a pour ressources que les milliards de l'Emprunt de Défense Nationale dont déjà, du reste, une importante partie a dû être employée à payer les arriérés des dépenses des Ministères de l'Air et de la Guerre.

En sorte qu'en plus des avances, qu'il a fallu consentir à certaines collectivités, s'ajoutent, malgré toutes les promesses, des dépenses nouvelles. Hier, on a augmenté les indemnités de chômage des chômeurs de Paris, dont la moitié est à la charge de l'Etat, et annoncé la volonté d'étendre à tous les chômeurs les mêmes avantages. Par ailleurs, sans l'ombre d'une hésitation, on vient d'engager pour plus de deux milliards de grands travaux dont on n'a pas le premier sou et qui, fatalement, jusqu'à un nouvel emprunt dont on voit mal la proche possibilité, devront être financés par le Trésor.

Et puis, sous la pression communiste, réapparaissent les projets de retraites aux vieux travailleurs, de fonds national de chômage...

Et, sur tout cela, probablement pour mieux assurer la paix sociale pendant la pause, se greffent les méfaits de l'application hâtive, brutale, dangereuse de la loi de quarante heures. Sous la pression des agitateurs qui, non contents d'avoir désorganisé notre production, entendent imposer la paresse et l'inaction à tout le monde, on ferme les magasins et les boutiques deux jours par semaine. Et le Gouvernement ballotté, marchant de contradiction en contradiction, s'emploie de son mieux à hausser à l'intérieur le prix de revient qui déjà dépasse de 30 à 40 % les prix mondiaux, alors qu'en même temps il se berce d'une entente économique internationale abaissant les barrières douanières !

Abaisser les barrières douanières alors que les produits français, plus chers que les autres, haussent encore tous les jours, alors que, pour assurer la continuité du travail même ralenti dans les usines, il faudra fatalement les garantir contre une concurrence étrangère qu'elles sont incapables de soutenir seules ! — (13-IV.)

UNE ŒUVRE DE PROGRÈS HUMAIN

par BOTHEREAU

LE PEUPLE, Paris :

A VISOONS sans plus attendre nos réacteurs sociaux qu'il leur serait inutile de tenter quelque diversion que ce soit. Ils ont cherché à créer des syndicats professionnels pour semer la division dans les rangs de la classe ouvrière. Quel ne fut pas leur échec ! Ils crient maintenant à la dictature de la C. G. T. La C. G. T. n'exerce et n'entend exercer aucune dictature pas plus qu'elle ne tolérerait d'en subir. Pour elle vaut la loi démocratique de la majorité. Elle demande seulement qu'on respecte cette loi.

Elle entend poursuivre, forte de l'appui des travailleurs, sa tâche d'émancipation ouvrière. Elle ne méconnaît pas l'intérêt général. C'est, au contraire, en vue de servir l'intérêt général contre les intérêts particuliers de quelques privilégiés qu'elle mène son action ; cette action qui conduit à la résorption du chômage, au recul de la misère, qui tend à ouvrir à nouveau pour tous une ère de prospérité.

M. Robert Pinot, je crois — qui fut du Comité des Forges — se plaisait à dire : « Quand des intérêts atteignent

l'ampleur des nôtres, ils se confondent avec l'intérêt général. »

Qui contestera que les intérêts de la classe ouvrière se confondent, eux aussi, eux surtout, avec l'intérêt général, y compris celui des petites gens et des classes moyennes ?

Il y a quelque chose de nouveau dans ce pays, dont il faut bien qu'on tienne compte, depuis la signature de l'accord Matignon. Ce jour-là, selon le vers du grand poète : « L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme. »

Après l'avoir longtemps revendiquée, la classe ouvrière a su conquérir la place à laquelle elle a droit. Cette place, elle l'occupera non pas en vainqueur insatiable, mais avec la perception et le souci de ses entières responsabilités.

L'expérience qu'on en a, si on la juge aux indices économiques, hors de toute passion et de tout parti pris, n'autorise personne à porter contre la C. G. T. critiques et attaques visant à l'accabler.

Malgré ses détracteurs et ses adversaires, elle poursuit en toute sérénité son œuvre de progrès humain. — (10-IV.)

Une opinion anglaise

LE SOCIAL PRIME L'ÉCONOMIQUE

TIMES, Londres :

LA reprise, dont on constate des signes certains, est cependant encore précaire, et elle le sera tant que les peurs actuelles existeront. Ni le gouvernement ni les chefs syndicalistes n'en sont responsables. Il est évident que quelques-uns des critiques du Front populaire poussent leur opposition jusqu'à employer des méthodes déloyales, et que dans leurs attaques contre M. Blum et ses collègues, ils emploient des armes qui portent préjudice non seulement au gouvernement mais aussi au pays et à ses institutions démocratiques. Si leurs propos ne peuvent influencer les votes de la Chambre, ils peuvent toujours faire sortir l'or des caves de la Banque de France et inciter les paysans et les commerçants français à cacher l'argent dans leur bas de laine. La Bourse est moins facilement induite en erreur. Certes, ses membres peuvent être impressionnés par les jérémiades de la presse réactionnaire, mais ils sont encore davantage impressionnés par l'optimisme des spécialistes financiers écrivant dans la même presse. Ce qui est plus grave, c'est que certains patrons, dans leur colère contre le nouvel ordre social, font tout pour le détruire même aux dépens de leurs propres intérêts immédiats, tout cela pour prouver que les nouvelles lois sont anti-économiques et inapplicables. Cette tactique crée une atmosphère générale de malaise et de précarité.

La raison principale qui fait que le rythme de la reprise est lente, doit être cherchée dans la façon dont le gouvernement applique sa tactique. Les grèves de juin 1936 avaient obligé le gouvernement de M. Blum à prendre des mesures importantes en faveur de la classe ouvrière, dont les intérêts avaient été jusque-là honteusement négligés. Pourtant certaines de ces concessions n'auraient jamais dû être accordées. Tel est le cas de la semaine de 40 heures. Certes, c'est là un but admirable, mais il semble que de nombreux ouvriers français n'y tiennent pas tant que ça, ne sachant que faire pendant l'excédent de leurs heures de liberté. On n'aurait pas dû introduire la semaine de 40 heures en même temps que la hausse des salaires, au moment où l'industrie française étouffait encore sous l'effort de la déflation qui a précédé cette période. En établissant des conditions particulièrement favorables pour les avances aux petits commerçants et industriels, le gouvernement a reconnu lui-même que la nouvelle législation est trop lourde pour eux.

La semaine de 40 heures a diminué le nombre des heures de travail ; elle a donc empêché la production d'accélérer son rythme parallèlement à la hausse des salaires et aggravé le prix de revient. Dans une usine métallurgique, la part des frais pour les salaires et les provisions sociales a augmenté de 60 0/0 depuis le début de 1936. Une légère augmentation de la production ne correspond nullement à la demande accrue. — (13-IV.)

LA BELGIQUE N'AURA PAS

LA GUERRE DES MANCHETTES...

Le 11 avril, chute Degrelle

Le mouvement rexiste est écrasé. Van Zeeland plébiscité.
(Indépendance Belge, gouvernementale.)

Une grande victoire personnelle pour M. Van Zeeland. Un recul évident du mouvement rexiste à Bruxelles. Mais que le Parlement ne pense pas que tout lui est dorénavant permis.

(Libre Belgique, catholique.)

Degrelle avait voulu un plébiscite. Il est fait.

(Etoile belge, libérale.)

« Rex quiescat in pace ». Le pays réel a parlé.

(Peuple, socialiste.)

Bruxelles a voté dans le calme. Les partis bourgeois au pied du mur.

(Nation Belge, prorexiste.)

Van Zeeland sort grandi de l'aventure.

(Le Matin d'Anvers, libéral.)

Les catholiques bruxellois ont sauvé la Belgique, à la fois de l'aventure rexiste et du Front populaire.

(Le XX^e Siècle, catholique.)

M. PAUL VAN ZEELAND :

« Les tâches qui nous attendent sont lourdes, »

LE XX^e SIECLE (catholique) :

Les tâches qui nous attendent sont trop lourdes pour perdre un seul jour, pour gaspiller une seule énergie.

Demain comme hier, avec une confiance accrue et une fermeté érenforcée le gouvernement poursuivra l'œuvre d'intérêt national qu'il a assumée. Dans le calme enfin revenu,

dans l'union des esprits et des cœurs, M. Van Zeeland pourra la mener à bonne fin et apporter ainsi à tous les Belges, quels qu'ils soient, de nouvelles raisons d'aimer leur commune Patrie.

Et maintenant, au travail, tous ensemble, pour :

le ROI, la LOI, la LIBERTE.

(Lettre aux électeurs.)

M. LEON DEGRELLE :

« Nos âmes sont fortes. Nos troupes sont intactes, »

LE PAYS REEL :

— DES DEMAIN, DES CONFLITS DE DOCTRINE ET D'APPETITS VONT LES DISLOQUER.

Notre Bloc National, lui, pendant ce temps-là, continuera son œuvre de salut. Lui seul pourra succéder à leur anarchie. Ils n'ont gagné ce dimanche que grâce à une conjuration formidable, complétée in extremis par un conflit d'âme. Nous avons gardé tous nos hommes malgré ces assauts. Ils sont liés à nous, désormais, jusqu'à la mort.

Leur héroïsme et leur foi triompheront, quoi qu'on fasse. Les excès et les divisions des vainqueurs nous y aideront les premiers.

Il ne faudra pas longtemps avant qu'on ne voie leur décomposition écœurer le pays et le public, berné, nous rejoindre.

Nous devons être broyés. Nos âmes sont fortes. Nos troupes sont intactes, Rex a tenu bon.

Rex doit repartir de l'avant. CE SOIR MEME : OFFENSIVE SUR TOUTE LA LIGNE ! (12-IV.)

LE TRIOMPHE DE L'UNION NATIONALE

L'INDEPENDANCE BELGE (gouvernementale) :

Il ne faudrait rien avoir compris à la période électorale qui vient de prendre fin pour pouvoir s'imaginer que le triomphe de Paul van Zeeland puisse, de quelque manière que ce soit, être assimilé à la victoire d'un parti. N'est-ce pas déjà un miracle de l'Union Nationale que le spectacle des partis s'effaçant, disparaissant, pour ne songer qu'à assurer, par-dessus leurs différences doctrinales et leurs programmes, le succès d'un homme qui a toujours refusé de s'inscrire à l'un quelconque d'entre eux ?

N'est-ce pas un miracle de l'Union Nationale que le spectacle de ces milliers de jeunes gens, venant de tous les

coins de l'horizon politique, de ces milliers d'étudiants de nos quatre Universités, oubliant tout ce qui les divise, renvoyant au magasin des accessoires les « Vive ! » ou les « A bas la calotte ! » pour se retrouver fraternellement unis autour de la candidature du bâtisseur de la Belgique nouvelle ?

N'est-ce pas un miracle de l'Union Nationale que ce geste de milliers, de dizaines de milliers d'électeurs libéraux et socialistes déposant dans l'urne un bulletin de vote au nom d'un professeur de l'Université catholique de Louvain ? Il y a deux ans, il y a six mois même, celui qui aurait prêté chose pareille aurait été traité d'illuminé ou de fou par ses meilleurs amis. — (12-IV.)



DEGRELLE. — Que dois-je faire de l'argent que vous m'avez donné ?
HITLER. — Allez vous acheter une corde !

Escher Tagblatt, Esch.

Victoire du bon sens

LIBRE BELGIQUE (catholique) :

La victoire de M. van Zeeland est avant tout une victoire du bon sens belge, qui a marqué de façon formelle qu'il ne voulait pas des aventures et de l'inconnu auxquels M. Degrelle conviait son pays avec un sourire engageant. L'électeur semble avoir voulu manifester aussi une réelle lassitude pour la propagande à grand tapage et à gros effet, dont M. Degrelle se fait une spécialité depuis bientôt deux ans, pour les déclarations matoresques, contradictions, imprécisions, dont il émaillait la plupart de son discours.

A cette lassitude est venue s'ajouter la réprobation des Bruxellois pour l'accord déplorable conclu avec les nationalistes flamands.

Ces raisons devaient en partie faire oublier aux gens d'ordre le compagnonnage peu reluisant des socialistes et des communistes, qui ont apporté tout leur appui à la candidature ministérielle. — (12-IV.)

La cause de la liberté l'emporte

LE PEUPLE (socialiste) :

M. Degrelle ne piétine plus ; il recule, il se dérobe, il fuit.

La coalition inavouable, dont M. Degrelle était le porte-drapeau, a, depuis les dernières élections, perdu du terrain sur toute la ligne.

Dans l'agglomération bruxelloise le bloc rexiste-frontiste perd à peu près un cinquième de ses voix. Dans la partie rurale de l'arrondissement la discipline des nationalistes flamands a conjuré partiellement ce désastre. Lâché par un cinquième de ses électeurs urbains, M. Degrelle est encore tenu par les amis de M. Borms, comme on tient un prisonnier.

Enfin, pour que la défaite et la confusion de ses complices sans courage soit encore plus frappante, la campagne des bulletins blancs a lamentable-

ment échoué puisque le nombre de ces votes de veulerie a fortement diminué.

Le triomphe de la cause que défendait M. van Zeeland est donc complet. Il sera salué avec joie et fierté par ceux qui, dans notre peuple et dans toutes les nations civilisées proposent à l'humanité, assaillie par toutes les forces de violence et de dictature, le noble idéal de la conquête du pain, du maintien de la paix et de la défense de la liberté. — (12-IV.)

Catholiques contre catholiques

STANDARD (conserv. cath.) :

La victoire du 11 avril peut procurer aux socialistes, aux libéraux et aux communistes une joie sans mélange, mais pour les catholiques préoccupés de l'avenir, soucieux de rétablir la puissance catholique et l'unité politique des catholiques, il n'en va pas de même. Car ce sont deux catholiques qui ont lutté l'un contre l'autre, et il y a une grande partie de catholiques qui par l'exploitation de tous les moyens modernes de publicité ont lutté contre des catholiques. — (12-IV.)

Le droit à l'appel

NIEUWE STAAT (rexiste) :

Qu'en écrivant que Malines ne parlerait pas, Léon Degrelle ait provoqué une riposte de Son Eminence, voilà ce que personne ne contestera. Mais que pour cela le rexisme soit condamné sans avoir été entendu et sans qu'il lui fût possible de se défendre, voilà qui nous a profondément troublé. Nous sommes dans la position de quelqu'un que l'on a jeté dans les ténèbres. Un lourd chagrin pèse sur nos esprits.

Nous espérons cependant que la clarté viendra. C'est nécessaire. Contre tout jugement on peut interjeter appel. C'est notre espoir et notre confiance. — (12-IV.)

DE FÜHRER

UNE LEÇON SALUTAIRE

JOURNAL DU LUXEMBOURG :

Pour juger sainement de l'issue de cette bataille, il convient de retenir notamment trois faits.

M. van Zeeland a laissé délibérément à son adversaire le maximum de chances, en le suivant au moment et sur le terrain qu'il avait choisis lui-même.

Par souci d'éviter toute apparence même d'électorisme, le chef du Gouvernement a, non seulement, observé une correction exemplaire, mais il s'est encore refusé d'aller jusqu'au bout de ses moyens, en réservant pour plus tard la communication des résultats favorables, acquis dans le domaine de la politique étrangère par la ténacité et l'intelligence de son action quotidienne.

Enfin il convient de relever que, dans le pays le plus industrialisé du continent européen, où le prolétariat forme la grande majorité de la population, les travailleurs chrétiens autant que les ouvriers socialistes se sont

montrés absolument réfractaires à la propagande rexiste.

Jusqu'ici, et spécialement en Belgique, les défenseurs du régime démocratique ont exactement manœuvré comme les généraux français de 1870, qui avaient fait de la défensive un dogme stratégique sacro-saint, au point de ne jamais prendre l'initiative des opérations.

C'était méconnaître une vérité valable sur le champ de bataille politique comme sur le champ de bataille tout court: à savoir que la meilleure façon de se défendre est parfois d'attaquer.

Aussi faut-il espérer qu'après ces élections, qui n'ont pas toujours honoré celui qui les avait provoquées, M. van Zeeland et les partis de la démocratie ne laisseront pas tomber l'effort de propagande amorcé dans ces semaines orageuses et qu'ils sauront organiser une action continue pour défendre le régime avec les armes mêmes de ses adversaires. — (12-IV.)

La défaite des extrémismes

NIEUWE ROTTERDAMSCHER COURANT :

Nous ne saurions dissimuler notre joie devant le triomphe électoral de M. Van Zeeland, représentant, dans le scrutin de dimanche, des principes démocratiques en lutte contre l'aberration dictatoriale.

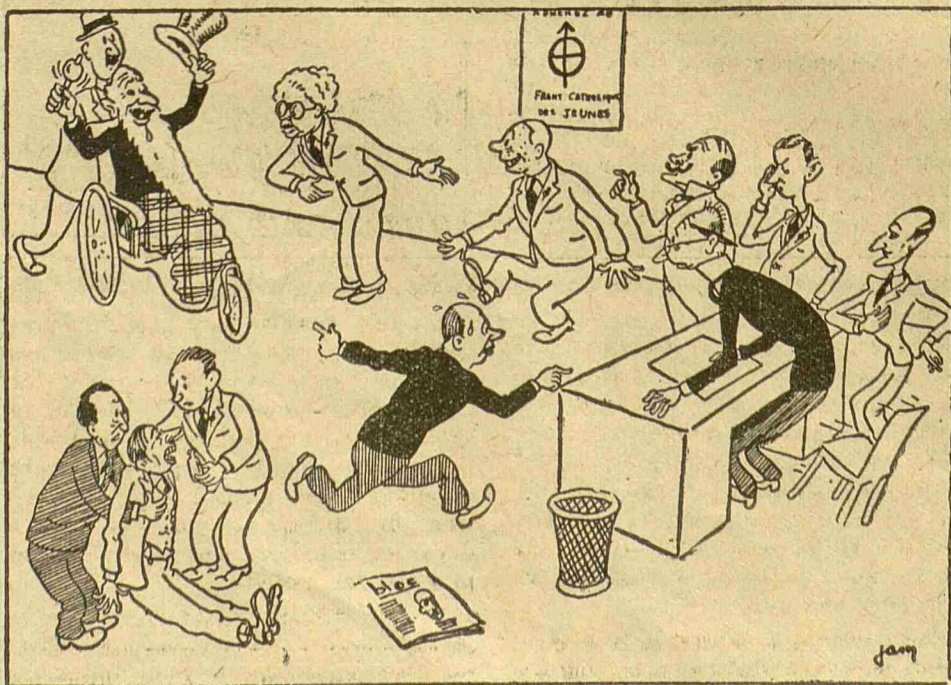
Le peuple belge, comme le peuple hollandais, est hostile aux aventures totalitaires, qui mènent à l'autarchie économique, à l'exaspération nationaliste, aux secousses sociales inévitables. Les Pays-Bas se félicitent d'autant plus de l'élection triomphale de M. Van Zeeland que, détestant tous les extrémismes, ils se sont toujours montrés prêts à contribuer efficacement aux solutions pacifiques des

problèmes internationaux que l'économie pose aux grands comme aux petits pays.

Or, ces solutions, si elles s'avèrent aujourd'hui si malaisées, si ardues, la cause n'en doit pas être cherchée en dernier lieu dans les obstacles provenant des pays où l'évolution politique a imposé des conceptions et des nécessités économiques contraires à une étroite et amicale collaboration entre les pays.

A l'heure où le groupe d'Oslo d'une part, les grandes démocraties d'autre part, recherchent avec tant de bonne volonté des remèdes économiques efficaces, une victoire, même morale, de Degrelle eût aggravé les difficultés au lieu de les aplanir. — (12-IV.)

AU FRONT CATHOLIQUE DES JEUNES



— Victoire ! Encore un nouvel inscrit !

Rea, Bruxelles.

L'UNION FAIT LA FORCE

TIMES, Londres :

M. Van Zeeland a mérité de prendre un peu de repos, mais il n'en aura pas l'occasion. Le Dr Schacht est venu le voir, pour soulever la question du cuivre et du pétrole que peut fournir le Congo Belge. Et il n'est pas certain que ces conversations n'aient eu qu'un caractère purement économique. Puis, ce sera la réunion à Bruxelles des experts de la conférence d'Oslo, qui chercheront à provoquer l'abaissement général des barrières douanières. En outre, M. Van Zeeland aura à s'occuper de la question du remplacement du traité de Locarno. Enfin, il attend une visite de M. Eden. Un premier ministre aux prises avec des adversaires de l'intérieur n'aurait pu faire face utilement à tant de problèmes simultanés. M. Van Zeeland a donc bien fait d'avoir commencé par aborder franchement l'obstacle intérieur. Les électeurs lui ont accordé leur confiance au delà de ce qu'il avait espéré, comme il l'a dit lui-même. La Belgique a prouvé une fois de plus que sa devise était juste: « L'union fait la force ». — (12-IV.)

ECHEC A BERLIN ! ECHEC A MOSCOU !

LA REPUBLIQUE, Paris :

La victoire de M. Van Zeeland est la victoire de la démocratie, d'une démocratie organisée, autoritaire, qui sait ce qu'elle veut et qui fait respecter ses ordres quand il lui est arrivé d'en donner, même pour ses meilleurs amis.

La victoire de M. Van Zeeland est la victoire des Belges contre les séparatistes flamingants, mais aussi contre tous ceux qui n'ont pas le sentiment de la patrie, contre tous ceux qui reçoivent leurs ordres de l'étranger.

M. Van Zeeland n'était pas seulement hier le candidat des Belges conscients. Il était le candidat moral des Français conscients. Il était le nôtre. Saluons son succès.

Echec à Berlin, échec à Moscou. — (12-IV.)

LE Dr SCHACHT A BRUXELLES

LE SOIR, Bruxelles :

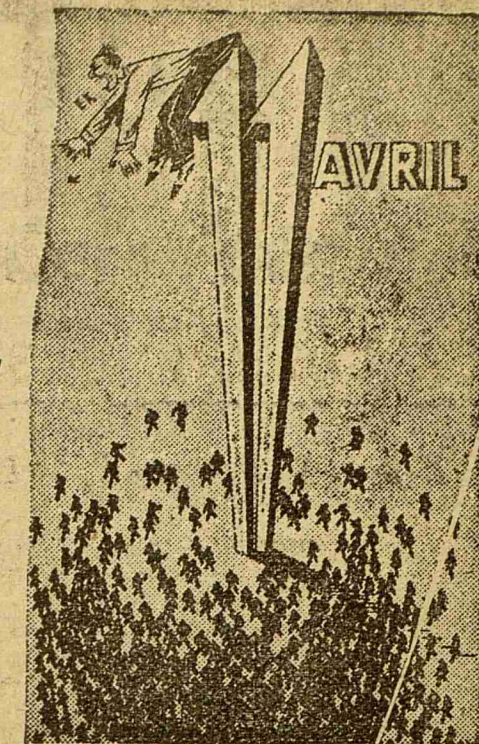
Il ne faut pas s'attendre à des indications très détaillées sur les conversations que le Dr Schacht aura dans la capitale belge avec les personnalités qu'il doit rencontrer. On peut cependant penser que la visite du Dr Schacht est en rapport avec une combinaison actuellement mise sur pied par un groupe d'industriels, d'armateurs et de négociants anversois. Cette combinaison a pour objet, nous assure-t-on, de procurer à l'Allemagne des matières premières.

Pour les payer, l'Allemagne retournerait à un groupe belge des marchandises et produits fabriqués avec les matières qu'elle aurait reçues.

Enfin, comme les matières premières elles-mêmes doivent être payées, il s'agirait de consentir — ou de faire consentir — une opération de crédit qui permettrait à l'Allemagne d'effectuer dans un délai à déterminer les paiements des matières premières qu'elle obtiendrait immédiatement.

Ici, une question se pose : qui serait à la base de l'opération de crédit projetée ?

On nous a répondu que des démarches ont été faites par un représentant du groupement anversois auprès du gouvernement afin d'obtenir son aval.



Le Peuple, Bruxelles.

UN SUCCÈS POUR LE CATHOLICISME POLITIQUE

VOELKISCHER BEOBACHTER, Berlin :

L'élection de Bruxelles s'est terminée par une victoire de l'archevêque de Malines. Les deux partis en présence ont certes conservé, *grosso modo* , leurs positions. Mais politiquement, le scrutin de dimanche démontre ceci :

La coalition des partis qui a soutenu le président du Conseil voulait tout simplement anéantir Degrelle. On parlait de celui-ci comme de « la grenouille qui, enflée à l'excès, devait finir par crever ». On le comparait à une souris qui s'était laissé attraper dans la souricière, et ainsi de suite.

De leur côté, les rexistes voulaient prouver que leur mouvement était en progrès constant, ou, tout au moins, que la coalition gouvernementale perdrait un grand nombre de voix à la suite d'abstentions massives.

Ni l'un, ni l'autre de ces objectifs n'a été atteint. Le bloc des partis gouvernementaux, aussi bien que celui de l'opposition, sont restés intacts, abstraction faite de quelques écarts insignifiants. C'est dire que l'espoir des deux adversaires ne s'est pas accompli. La seule personne qui ait réussi à prouver sa puissance morale et politique, c'est le cardinal archevêque de Malines. Grâce à lui, van Zeeland a gagné des voix, grâce à lui, les abstentions ont été réduites au minimum. — (12-IV.)

Disons immédiatement, que, suivant les renseignements que nous avons pu recueillir, les dispositions des milieux gouvernementaux ne sont pas favorables à pareille entreprise. Il est questions, en effet, de plusieurs centaines de millions — on a même dit que le demi-milliard serait dépassé. Or, l'opération projetée ne serait pas sans risques.

D'autre part, nous n'avons pas besoin de produits fabriqués.

Une seconde question qui se pose est de savoir quelles seraient les matières premières que l'Allemagne désire obtenir.

On a parlé de produits coloniaux et surtout de matières oléagineuses. Mais il a été question aussi de cuivre. Or, ici, et personne ne le contestera, nous nous trouverons devant une question dont il paraît superflu de souligner le caractère délicat.

Enfin, l'Allemagne offrirait comme contrepartie aux avantages qui lui seraient consentis de faire transiter par nos ports des marchandises qui empruntent actuellement une autre voie.

Ajoutons, pour terminer, que le groupe allemand qui mène les conversations préliminaires est en contact depuis vendredi dernier, à Anvers, avec le groupe belge.

(13-IV.)

Le Foreign Office et la non-intervention

Vers un accord militaire germano-soviétique ?

SUNDAY CHRONICLE, Londres (libéral) :

Des officiers supérieurs de l'armée allemande, qui travaillent en secret pour l'alliance germano-soviétique, ont fait part à Hitler des conversations qu'ils ont eues avec des officiers de l'état-major soviétique.

Tandis que Hitler pérorait contre l'U.R.S.S., les chefs de la Reichswehr, se rendant compte qu'une seule alliance serait efficace, préparaient une entente militaire germano-soviétique. On sait que la défaite des troupes italiennes en Espagne a fortement impressionné Hitler; il ne croit plus pouvoir compter sur la puissance militaire de l'Italie. Des observateurs allemands ont expliqué à Hitler comment les troupes soviétiques, quoique moins bien armées, ont battu les Italiens sous Madrid.

Une mission militaire allemande qui a séjourné en Italie aurait déclaré au maréchal von Blomberg que la puissance militaire italienne n'était pas certaine; d'où révision des plans stratégiques allemands.

Hitler écouta ses conseillers qui insistaient sur la nécessité de garantir les frontières orientales du Reich par la conclusion d'un accord avec l'U.R.S.S. Le Führer répondit qu'il croyait dans l'efficacité d'une alliance avec le Japon, qui contrebalancerait l'activité des Soviétiques. Cependant, il décida de réfléchir et d'examiner le problème. On peut donc prévoir qu'une coopération entre le III^e Reich et l'U.R.S.S. est en voie de préparation.

(11-IV.)

La manoeuvre de Downing Street

DAILY WORKER, Londres (communiste) :

Depuis quelque temps la presse britannique parle, avec une unanimité pour le moins singulière, de la possibilité d'un rapprochement germano-soviétique.

Les correspondants diplomatiques de la plupart des journaux anglais ne cessent de répandre des rumeurs dans ce sens, en les faisant précéder de ces mots : « on croit ici », « il semble que... », etc.

Le Daily Telegraph est allé jusqu'à parler des « conseils des chefs de l'armée allemande à Hitler », le général Ludendorff professant, paraît-il, une grande admiration pour l'armée soviétique qui aurait fait ses preuves en Espagne.

Le Manchester Guardian a publié une longue dissertation trotskyste, selon laquelle tous les chefs militaires de l'U.R.S.S., qui sont « apolitiques », désireraient une alliance avec l'Allemagne, mais Hitler croirait toujours, à tort d'ailleurs, que Staline est un socialiste. Cependant, tout s'arrangerait dès que Staline aurait été éliminé.

Et le Daily Herald de mettre les pieds dans le plat : « Berlin et Moscou s'entendent à nouveau, car l'antagonisme idéologique ne saurait jouer aucun rôle quand il s'agit de politique réelle. »

Il ne faut pas oublier que rien n'empêche l'Allemagne d'adhérer au pacte franco-soviétique. En effet, ce pacte — à l'opposé de ce qui se passe avec les alliances militaires entre pays capitalistes — n'a pas de caractère exclusif. Il prévoit expressément que tous les pays — Allemagne, Grande-Bretagne, etc. — pourront y adhérer dès qu'ils le



L'Angleterre commence à en avoir assez

Dagens Nyheter, Stockholm.

voudront pour participer à l'assistance mutuelle contre une agression non-provoquée.

Il convient de surveiller attentivement les manœuvres de M. Eden qui joue le jeu de l'Allemagne. C'est ainsi qu'il soutient les efforts nazis destinés à détacher la Belgique du groupe du Locarno occidental. D'où ses conversations secrètes avec M. von Ribbentrop et sa visite à Bruxelles chez M. Van Zeeland.

Depuis que la France est gouvernée par un cabinet de Front populaire, la politique britannique tend à l'isoler et à l'affaiblir, afin qu'elle ne soit plus qu'une marionnette dont Londres tiendrait les ficelles. C'est dans ce but que le Foreign Office a imposé à la France la politique de non-intervention en Espagne; on aide ainsi indirectement les ennemis de la France.

Récemment, la France a fait preuve de quelque indépendance, ce qui n'a pas manqué de mécontenter Downing Street.

...Le gouvernement britannique n'attaque pas ouvertement le pacte franco-soviétique, dont il sait que c'est le seul bastion de la paix en Europe, mais il cherche à l'affaiblir. On chuchote aux Français : « Etes-vous bien sûrs de ces gens ? Souvenez-vous que nous sommes vos seuls amis fidèles ! »

C'est là une manœuvre enfantine qui ne semble avoir aucun effet sur la France.

Si la presse britannique est, soudain, si unanime, c'est que c'est le Foreign Office qui l'inspire. Il espère ainsi désorganiser les gauches britanniques qui ont confiance dans la politique pacifique de l'U.R.S.S., et en même temps exercer une pression sur la France.

(10-IV.)

La prudence de M. Baldwin

DAILY TELEGRAPH, Londres (conservateur officieux) :

Les déclarations prudentes de M. Baldwin, faites à la Chambre des Communes, ont permis à la politique britannique de franchir encore un de ces obstacles que la guerre civile d'Espagne n'a cessé de poser à chacune

de ses phases successives. Le cabinet britannique avait à faire face au fait de l'investissement par les forces nationalistes du quartier général basque de Bilbao, et il devait décider s'il conviendrait d'affirmer le droit théorique des navires marchands britanniques de faire du commerce avec le port assiégé, en leur accordant une escorte navale. Une protestation auprès du général Franco a récemment confirmé le droit des bateaux britanniques de naviguer en haute mer sans être molestés par l'intervention des bateaux de guerre ou des chalutiers armés nationalistes. M. Baldwin a dit que le gouvernement britannique ne pouvait tolérer aucune intervention dans la libre navigation des bateaux britanniques en haute mer, mais il a ajouté que ce n'est qu'à leurs risques et périls qu'ils entreprendraient dans la zone de Bilbao et que, pour des raisons politiques, il leur était conseillé de ne pas y pénétrer.

Cet avertissement n'a aucun caractère légal. Ainsi que M. Baldwin l'a souligné, le gouvernement britannique ne reconnaît nullement aux parties en présence les droits de belligérants; dans ces conditions, un cargo britannique a le droit théorique d'entrer à Bilbao du moment qu'il ne viole pas l'accord de non-intervention et ne transporte pas d'armes ou de volontaires. Cependant, l'entrée de Bilbao est défendue non seulement par des patrouilles nationalistes, mais aussi par des mines ainsi que par un duel d'ar-

tillerie entre les Basques qui tiennent les côtes et les nationalistes qui commandent la mer. On créerait une confusion désirable en chargeant la flotte britannique — qui forme un cordon autour de cette section des eaux territoriales espagnoles pour empêcher l'envoi d'armes et de volontaires — d'escorter les bateaux marchands britanniques et de les aider à éviter les mines.

(13-IV.)

L'ami des pirates

NEWS CHRONICLE, Londres (libéral) :

M. Baldwin a dit en somme que, tout en refusant d'admettre le droit du général Franco d'arrêter nos bateaux marchands ou d'établir un blocus, le gouvernement britannique les avertit de ne pas chercher à violer ce blocus, ce qui revient à assurer le succès de celui-ci. En effet, presque toute la nourriture de Bilbao était jusqu'ici importée de Grande-Bretagne.

Une fois de plus, le respect professé par la Grande-Bretagne envers le principe de non-intervention aura grandement servi la cause des rebelles. Notre attachement à la non-intervention nous conduit ainsi à laisser affamer une ville basque par une marine dont nous ne reconnaissons pas la qualité de belligérante. Et cela par respect envers la souveraineté territoriale sacrée qui appartient pourtant, cette fois-ci, aux Basques eux-mêmes.

On espère voiler ainsi la mesquinerie de notre politique. Si la rade de Bilbao est vraiment minée, le gouvernement britannique a bien fait d'en avertir nos navires, le Hood lui-même, ne pouvant les aider contre ce danger. Mais il est étrange qu'on n'ait jamais entendu parler de ces mines avant que le général Franco ait formulé ses menaces contre les bateaux britanniques. M. Baldwin n'a, par contre, pas dit un mot d'avertissement à l'adresse de ceux qui voudraient empêcher les bateaux britanniques de naviguer conformément à leur droit. Sans rougir, M. Baldwin a recommandé aux bateaux britanniques de ne plus apporter de lait aux Basques affamés parce que les pirates espagnols ont dit qu'ils ne l'admettront pas.

(13-IV.)

VOUS N'AVEZ PAS IDÉE

de la facilité avec laquelle on apprend maintenant une langue vivante, avec

ASSIMIL

« LA METHODE FACILE »

Sept leçons d'essai et documentation complète : 1 f. 50 en timbres par langue



ASSIMIL - 2, rue Lefebvre, PARIS-15^e



NOEL - TAILLEUR

VENTE - RECLAME

à tout acheteur d'un complet ou pardessus TISSUS DE ROUBAIX

à partir de 280 fr., sur mesures, 2 essayages

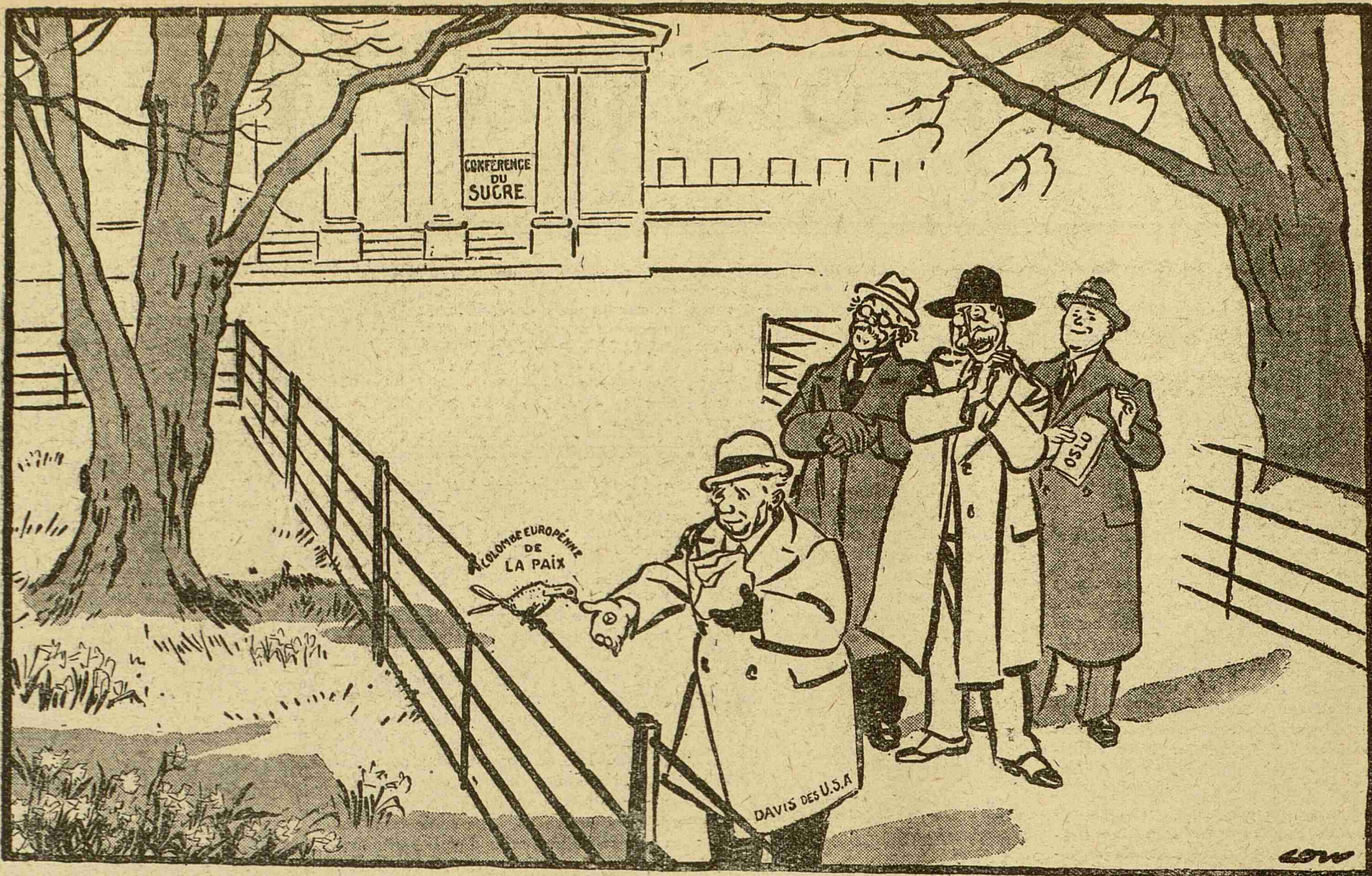
RECEVRA AVEC CETTE ANNONCE GRATUITEMENT UN PANTALON

RAYON SPECIAL de vêtements prêts

à porter à partir de 195 fr.

FACILITES DE PAIEMENT

55, Rue Réaumur — Central 61-40



Copyright by « Lu ».

UN PETIT MORCEAU DE SUCRE POUR L'OISEAU

Evening Standard, Londres.

Pour faire tomber les barrières douanières

Messieurs les Anglais, c'est votre tour!

ECONOMIST, Londres :

Il y aura bientôt dix ans que la première conférence économique internationale, réunie à Genève, a voté une résolution disant que l'heure était venue « de mettre fin à la hausse des tarifs douaniers et de renverser cette tendance économique ». En y pensant à présent, on ne peut que sourire avec amertume ; car si en 1937 on mettait en vigueur les tarifs de 1927, on aurait l'impression d'être revenu à la liberté du commerce. En effet, au lieu de suivre les conseils des hommes d'Etat et des experts financiers, le monde s'était livré entre temps à une véritable orgie protectionniste. Comme pour commémorer la conférence de 1927, une conférence mondiale économique en miniature vient de se réunir à Londres. Officiellement, il ne s'agit que de sucre. Mais en réalité, les questions traitées à cette conférence ont un caractère bien plus général.

Tous les pays représentés à la conférence sont désireux de libérer le commerce international des entraves qui le paralysent. Depuis le manifeste tripartite franco-anglo-américain, qui préconisait la liberté du commerce, le gouvernement de M. Blum a fait des efforts dans ce sens. Les Etats-Unis ont conclu une série d'accords internationaux dont aucun ne stipule la moindre élévation des tarifs douaniers ni aucune discrimination. La Hollande a également admis, à Oslo, la nécessité de réduire les droits de douane.

Point n'est besoin d'être un grand détective pour deviner que la conférence de Londres s'est réunie dans l'espoir de faire un pas en avant dans cette bonne voie. Seule une politique d'apaisement peut favoriser la reprise du commerce mondial. Mais les exigences coloniales de l'Allemagne et son plan quadriennal risquent de s'y oppo-

ser. Par ailleurs, la reprise économique générale a enlevé au protectionnisme sa justification, la demande dépassant désormais l'offre.

Pourquoi, cependant, les négociations semblent-elles aboutir à une impasse ? La faute en incombe surtout au gouvernement britannique, qui ne veut pas modifier les formules préconçues pour les adapter aux circonstances nouvelles. Ce qui lui manque, ce n'est pas la bonne volonté, mais la largeur de vues et la souplesse dans la manière d'aborder les problèmes.

Voici quelques exemples de cette attitude. Il est évident qu'aucun accord commercial anglo-américain ne pourra être conclu tant que la Grande-Bretagne n'aura pas fait des concessions concernant les produits agricoles américains. Malgré tous les avantages politiques et économiques d'un tel accord, le gouvernement britannique s'en tient toujours à sa politique qui consiste à favoriser d'abord le fermier anglais, ensuite celui des Dominions, et ne rien laisser pour l'étranger. Mais protège-t-on vraiment le fermier britannique en paralysant le commerce mondial ? Les Dominions s'opposeraient-ils vraiment à ce qu'on fasse des concessions à l'Amérique ? Le Canada serait le plus affecté, mais on devrait pouvoir trouver un accord qui donne satisfaction aux trois parties. Le public britannique ne semble pas se rendre compte à quel point les accords d'Ottawa sont impopulaires à l'étranger. Ces accords nuisent au commerce mondial et empêchent la Grande-Bretagne de reconnaître aux pays étrangers des avantages réels en échange de leurs concessions. Mais ce qui est encore plus grave, c'est de voir la Grande-Bretagne invoquer la clause de la nation la plus favorisée pour empêcher les autres pays de faire ce qu'elle-même et les Dominions ont fait à Ottawa. C'est ainsi que la Grande-Bretagne a frappé de son veto la

convention d'Ouchy conclue en 1932 entre la Belgique et la Hollande qui ne prévoyait pourtant aucune aggravation des barrières douanières. Une convention analogue aurait été conclue à Oslo, n'était l'opposition britannique. La Grande-Bretagne non seulement suspend la clause de la nation la plus favorisée quand il s'agit du commerce impérial, mais encore elle oblige les pays étrangers à la violer en sa faveur. Tel est bel et bien le cas de l'accord sur le charbon conclu avec les

pays scandinaves. Mais la même Grande-Bretagne empêche ces pays de suspendre cette clause dans leur propre intérêt.

Nous ne croyons pas que ce soit là, de la part de notre gouvernement, une attitude délibérément mensongère. Mais l'heure est venue pour les hommes d'Etat britanniques de prendre des mesures vraiment constructives. Maintenant ou jamais, c'est le cas de le dire.

(10-IV.)

Pas de solution possible sans l'Italie et l'Allemagne

par KARL MEGERLE

BERLINER BOERSENZEITUNG :

ROOSEVELT et Hull ont lancé un avertissement ; les conflits de salaires, découlant de la hausse fébrile des prix, montrent bien le revers de la médaille que est la « conjoncture » actuelle, due principalement à la politique des armements. Et déjà, des hommes d'Etat responsables se demandent ce qui arriverait après.

Disons une fois pour toutes que ce n'est pas l'Allemagne qu'on doit rendre responsable de l'étranglement économique du monde. Ce n'est pas elle qui a inventé le système des contingents ; et les accords d'Ottawa, les barrières douanières des Etats-Unis, l'exploitation particulière de certains marchés par la dépréciation monétaire, sont autant de mesures que personne ne saurait imputer au Reich.

Du reste, il est assez curieux de constater que personne ne tient à se prévaloir ouvertement de la paternité du nouveau projet de conférence. Pour l'instant, cela « gravite » dans le cadre des pays qui se désignent

eux-mêmes, intentionnellement, par les « trois grandes démocraties », qui se tapent avec désinvolture sur leur porte-monnaie plein à craquer, et qui font souvent dépendre leur collaboration économique — avec l'Allemagne par exemple — de conditions politiques.

Ces trois grandes démocraties n'omettent d'ailleurs jamais de rappeler que les « petites démocraties » du groupe d'Oslo se rallient à leurs conceptions. Aussi bien n'est-ce point un hasard que ce soit Zeeland, l'homme du groupe d'Oslo, qui a reçu la mission que l'on sait.

Le Temps a raison quand il affirme que sans la collaboration de l'Allemagne et de l'Italie, on ne résoudra jamais d'une manière satisfaisante les grands problèmes économiques mondiaux. Il ne faudrait pas non plus oublier, à cette occasion, les nombreux pays petits ou moyens qui ont des liens économiques étroits avec ces deux grandes puissances, et qui commencent à sentir à leurs dépens les répercussions de la politique économique des riches sur l'évolution des prix mondiaux. — (11-IV.)

JUSTICE RACISTE

La réforme du droit allemand a rompu avec le principe énoncé dans cet adage latin « nulla poena sine lege » qui est la règle inspirant toutes les législations pénales modernes, pour rendre au juge un large pouvoir d'appréciation conforme, ainsi que le dit l'article 2 du nouveau Code pénal, « à un sain sentiment populaire ». Dans les cas où le juge est ainsi appelé à remédier aux lacunes des textes, la règle de l'analogie permet de fixer les peines à appliquer. D'autre part, un certain nombre de lois d'exception limitent l'exercice de la liberté politique et civile. Ce sont, notamment, la loi « Pour la protection du peuple et de l'Etat », la loi « Sur les attaques contre le Parti et l'Etat » et les lois antisémites du 15 septembre 1935, dites de Nuremberg, qui interdisent les rapports sexuels entre juifs et « aryens » ainsi que les mariages mixtes. Ces textes donnent lieu à des applications fréquentes. Au hasard de nos lectures dans la presse allemande, nous avons réuni quelques jugements caractéristiques.

La raison d'Etat

ZEITUNG DER DEUTSCHEN RECHTSPFLEGE :

Dès maintenant, le juge courageux doit acquitter l'accusé qui, pour des motifs nationaux, a commis un homicide ou causé des blessures graves... Le but national de ces actes doit faire bénéficier les accusés de l'exception de légitime défense dans les cas tels que coups et blessures, séquestration arbitraire et homicide. Dans l'antique société germanique, l'ennemi intérieur était privé de droit, il était traqué comme le gibier et chacun pouvait l'abattre ouvertement. — (Dr. Dietrich, président de tribunal régional.)

L'ordre public

DAS DEUTSCHE RECHT, Berlin :

Le 17 août 1934, en passant devant une permanence du parti national-socialiste, par les fenêtres de laquelle on pouvait entendre un discours radiodiffusé du Führer-Chancelier, l'accusée s'est ostensiblement enfoncé ses index dans les oreilles. Ce geste scandalisa toutes les personnes qui se trouvaient présentes dans la rue et aux fenêtres de la maison. Ainsi cette manifestation ne doit pas seulement être considérée comme une attitude grossièrement irrespectueuse et de nature à inquiéter ou à troubler le public, mais aussi, ainsi que l'a établi le Tribunal, comme une provocation susceptible de troubler l'ordre public. (Délit contre le § 360, alinéa 11 du Code pénal.) La sauvegarde de l'ordre public exige en effet, et particulièrement à une époque d'activité politique, que la population puisse circuler sur la voie publique sans être blessée dans ses sentiments qui doivent être respectés par égard pour la communauté nationale.

On doit ajouter, ainsi que l'enquête l'a établi, que l'acte de l'accusée ne pouvait que trop facilement provoquer des discussions et des bagarres et que, de ce fait, la sécurité et la paix de la communauté se sont trouvées gravement menacées. Cette conclusion s'impose d'autant plus que le délit a été commis à une époque où la philosophie nationale-socialiste s'était déjà



COMPLICATIONS DEMOGRAPHIQUES

— Si je n'ai pas de famille, je n'ai pas d'emploi. Mais si je n'ai pas d'emploi, je ne peux pas fonder une famille.

Guerin Meschino, Milan.

imposée à la nation et où il s'agissait d'en réaliser les tendances dans l'organisation politique de la Patrie : un Peuple, un Reich, un Führer. Plus précisément au moment de la campagne électorale en faveur du plébiscite du 19 août 1934 sur la loi du 1^{er} août 1934, plaçant Adolf Hitler à la tête du peuple allemand en qualité de Führer et Chancelier du Reich. — (Arrêt de la Cour Suprême de Berlin.)

Le secret du confessionnal

WESTFALISCHE LANDESZEITUNG :

Le tribunal spécial de Dortmund a jugé un curé de Bochum, inculpé de contravention à la loi sur les attaques contre le parti et l'Etat. Ayant appris en confession que la direction de la « Hitlerjugend » avait interdit aux membres de « l'Union des Jeunes Filles Allemandes » de faire partie des « Enfants de Marie », le curé est accusé d'avoir dit : « Qui donc, de l'Eglise ou de l'Etat mérite d'en être blâmé ? » Le tribunal a condamné l'accusé à 1.500 marks d'amende. C'est uniquement à la déposition de l'institutrice que l'on doit l'échec des machinations de l'inculpé.

Le Führer est l'expression de la volonté de Dieu

GAZETTE DES COMMUNES JUIVES DE RHENANIE ET DE WESTPHALIE :

Le tribunal supérieur de Brunswick a délibéré sur le cas d'un pasteur de Timmerlah. L'accusation lui imputait d'avoir, au cours de l'année précédente, conseillé à des catéchumènes de ne pas prendre part « aux hurlements poussés contre les juifs ». A une autre occasion, il se serait écrié en chaire : « Dieu protège le pauvre peuple juif persécuté ». Le ministère public vit dans ces faits une contravention à l'article 2, alinéa 2 de la loi sur les attaques contre le parti et l'Etat. On reprochait en outre à l'accusé d'avoir interdit à ses catéchumènes d'exécuter le salut hitlérien au début de la leçon.

Les dépositions des témoins confirmèrent l'exactitude de ces accusations. L'accusé avoua sa culpabilité sur tous les chefs d'accusation. Le représentant du ministère public requit un an de prison. Le jugement prononcé fut de six mois de prison avec défalcation de la peine préventive.

Dans ses attendus, le Tribunal spécifie que le national-socialisme se place sur le terrain du christianisme positif et que, dans la question juive, il a pris clairement position. « Si cependant, poursuit le jugement, un ecclésiastique croit utile de prier le Créateur, qui a Lui-même privé de

Patrie ce peuple vicieux, de protéger ce « pauvre peuple persécuté », d'une part c'est l'affaire de l'Eglise de permettre un semblable langage, mais d'autre part c'est une effronterie sans pareille : le Parti et l'Etat se servent en effet de leur droit de légitime défense, en rejetant des étrangers dans leurs limites naturelles et en donnant à ce sujet les explications nécessaires au peuple allemand.

Un ecclésiastique qui, dans ses prières, parle de la persécution du peuple juif et qui, d'autre part, invite la jeunesse qui lui est confiée à ne pas unir sa voix aux « hurlements poussés contre les juifs », ne peut invoquer son prétendu devoir religieux.

Le Christ lui-même est intervenu contre les juifs, quand cela était nécessaire, et a eu recours aux moyens les plus violents. Et le réformateur Luther a exprimé très nettement ce qu'il pensait des juifs.

Qui se dit luthérien doit comprendre que le peuple se refuse à comprendre ces luttes stériles autour de dogmes discutés auxquelles s'attarde une partie du clergé au lieu de réfléchir que le Führer du peuple allemand est, lui aussi, un de ces envoyés que Dieu a chargés d'une grande mission pour son peuple et pour le monde entier. Ainsi le devoir de l'Eglise doit être non pas de s'opposer, mais d'obéir à la volonté de Dieu dont il est l'expression. »

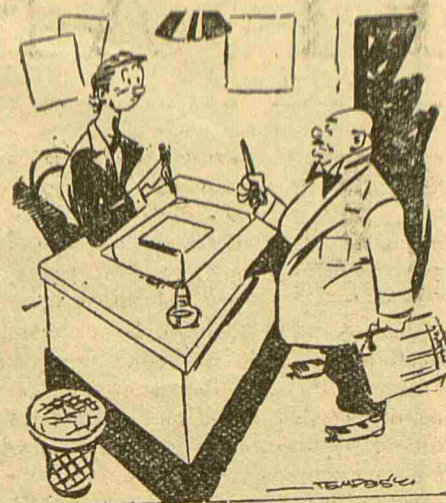
L'honneur racial

FRANKFURTER ZEITUNG :

Un avocat aryen qui avait épousé une juive en juin 1935, a été traduit devant un Jury d'Honneur et rayé de l'ordre.

L'accusé invoqua pour sa défense que sa femme l'avait aidé jadis matériellement et qu'elle lui avait sauvé la vie au cours d'une baignade en 1930. Pour ces raisons, il avait ressenti une telle obligation morale envers elle que c'est en ne l'épousant point qu'il aurait cru manquer à la dignité morale de sa fonction. Le Jury conteste la valeur de ce raisonnement. Il reconnaît que l'accusé a contracté ce mariage pour des motifs irréprochables au point de vue moral. Pourtant, dans le cas particulier, il y avait incompatibilité entre cette obligation morale et les devoirs qui incombent à un avocat allemand, selon les directives du Parti national-socialiste en vue de la collaboration aux grandes tâches nationales. Si, dans ce conflit de devoirs contradictoires, l'accusé a placé une obligation morale de caractère privé au-dessus de ses devoirs envers son pays et envers sa profession, il doit aujourd'hui en supporter les conséquences. Un avocat qui enfreint si gravement les principes racistes de l'Etat national-socialiste est indésirable.

L'accusé ne peut invoquer pour sa défense qu'en juin 1935, les mariages mixtes n'étaient pas encore interdits



JOURNALISME

LE REDACTEUR EN CHEF. — Faites-moi le plaisir de renoncer à votre manie de l'originalité à tout prix. Laissez votre plume et écrivez-moi l'éditorial avec ces ciseaux, cette colle et ce paquet de vieux journaux.

Il 420, Florence

par la loi. L'obligation de respecter les principes racistes de l'Etat national-socialiste existe pour tous les membres de la communauté nationale, mais à plus forte raison pour les avocats représentants de la culture juridique. Ainsi, à l'époque à laquelle l'Etat a jugé nécessaire de sanctionner ses principes racistes d'une interdiction légale, importe peu.

La profanation de la race

DER STURMER, Nuremberg :

Le juif Otto Pollitzer, ressortissant tchécoslovaque, né en 1908 à Augsburg, a été condamné à dix mois de prison pour contravention à la loi pour la « protection du sang et de l'honneur allemands ». Il ressort des attendus que le juif Pollitzer entretenait des relations intimes avec la vendeuse Annie Gitter depuis environ quatre années et qu'il les avait poursuivies malgré la mise en vigueur de la loi de Nuremberg. Annie Gitter a fait des aveux au cours de l'enquête puis les a rétractés. Au cours des débats, elle conteste énergiquement tous rapports depuis le 15 septembre 1935. Le tribunal a cependant condamné l'accusé attendu que celui-ci se devait de se conduire comme un hôte de l'Allemagne. Le tribunal admit cependant la circonstance atténuante qu'il n'a été possible de prouver qu'un seul rapport depuis le 15 septembre, que ses relations avec la femme Gitter existaient depuis plusieurs années et que la femme Gitter était racialement à ce point corrompue qu'elle avait elle-même sollicité un rendez-vous de Pollitzer, après le 15 septembre.

Amours vénales

DER STURMER, Nuremberg :

Un juif ayant, en compagnie d'une prostituée, cherché un hôtel, a été arrêté à Chemnitz pour profanation de la race. Le juif argua qu'il n'avait pas cru que les femmes qui faisaient de la prostitution leur métier tombaient sous le coup de la loi raciale. Il fut cependant condamné à six mois de prison. A Berlin, les prostituées ont été mises au courant, depuis longtemps, par un médecin attaché à la Préfecture de Police, du problème des races et du danger qu'il y a à traiter des affaires avec des juifs.



— Faites-moi
manie de l'ori-
votre plume et
ciseaux, cette
journal.

0, Florence

de respecter
l'Etat natio-
ur tous les
nauté natio-
raison pour
de la culture
que à laquelle
de sanction-
d'une inter-
eu.

on

berg :

ressortissant
1908 à Aug-
dix mois de
ion à la loi
u sang et de
l ressort de
tizer entre-
mes avec la
puis environ
s avait pour-
n vigueur de
nie Gitter a
de l'enquête
cours des dé-
quement tous
tembre 1935,
t condamné
-ci se devait
un hôte de
al admit ce
atténuante
de prouver
is le 15 sep-
ons avec la
depuis plu-
emme Gitter
ont corrom-
ême sollicité
zer, après le

les

berg :

agnie d'une
hôtel, a été
profanation
qu'il n'avait
qui faisaient
métier tom-
la loi raciale,
né à six mois
s prostituées
depuis long-
attaché à la
problème des
y a à traiter
s.

LE CHRIST « ARYEN ET ANTISEMITE »

PARTOUT où le juif arrache le pou-
voir et s'en empare, il se rue sur
ses victimes comme un possédé.
C'est comme si en lui se déchar-
geaient une haine, une colère et
une soif de vengeance millénaires.
Il torture et brûle les prêtres avec une cruauté
bestiale ; il viole les religieuses jusqu'à ce qu'elles
en meurent. Les églises sont saccagées, souillées, in-
cendrées ; les saints morts arrachés de leur sépul-
ture ; les statues du Christ renversées ; des hom-
mes massacrés, des femmes écartelées, des enfants
écrabouillés. Ainsi, le juif accomplit les effroyables
prophéties consignées dans l'Ancien Testament.

Or, en voyant aujourd'hui la lutte sauvage, impla-
cable, menée par le juif ; en le voyant tempêter
comme une bête déchaînée contre tout ce qui est
chrétien, on se rend compte, rien que d'après cette
haine, ce qu'est au fond le christianisme. Cette
question est encore très controversée : il y a
encore dans l'Allemagne actuelle des gens qui reje-
tent le christianisme, en lequel ils voient une
croyance étrangère à la nature germanique. Il en
est d'autres qui repoussent la doctrine chrétienne
parce qu'ils prétendent que Jésus était juif, et qu'un
Allemand ne saurait accepter une doctrine d'origine
juive. Il en est enfin d'autres qui voient un miracle
divin tout particulier dans le fait que le Christ ait
été précisément un juif.

A toutes ces opinions, le Stuermer donne ici sa
réponse. Il élucide le problème du christianisme et
du judaïsme d'une manière qui dessillera les yeux
au dernier Allemand.

Jérusalem, siège du premier Komintern

Le Christ n'était pas juif ! Il n'était pas origi-
naire de Judée ni de Jérusalem, mais de Galilée. Or,
la Galilée était un pays peuplé par des habitants
non juifs. Les juifs l'appelaient même « ghéil ha
goïm (le pays des non-juifs). Donc, Jésus était ori-
ginaire d'un pays non-juif, et ses parents étaient des
charpentiers. Or, parcourrez le monde entier,
nous vous mettons au défi de trouver un seul juif
exerçant le métier de charpentier.

Ainsi donc, de par son origine, Jésus n'était pas
juif. Il ne l'était pas non plus de par sa nature. S'il
avait été juif, il eût manifesté une manière d'être
juive. Il eût pensé, enseigné, agi en juif. Et les juifs
l'auraient reconnu comme un des leurs et l'auraient
écouté. Mais ils n'en firent rien. Le peuple juif
n'accepta pas la doctrine chrétienne ; il la rejeta.
Par contre, tous les peuples que nous désignons
par « aryens » embrassèrent la doctrine du Christ.
Et voici ce qu'écrivit Adolf Hitler dans *Mein Kampf* :
« Les Aryens sont, par leur esprit, diamétralement
opposés aux juifs. »

Ce ne sont donc pas les juifs, mais les Aryens,
autrement dit les peuples nordiques, qui acceptèrent
la doctrine chrétienne. Par conséquent, cette doc-
trine n'est pas née du sang juif, mais du sang nord-
dique. Et ce n'est donc pas un juif, mais un homme
nordique qui l'a propagée. Cet homme était un
héros. Pour sa croyance, il livra aux juifs un com-
bat inouï, terrible. Et non seulement Jésus n'était
pas juif, mais il était antisémite. Il était un ennemi
des juifs : le plus grand, le plus authentique, le plus
courageux qui ait jamais vécu.

La religion fondée par lui, le christianisme est,
en son essence, une religion anti-judaïque ; il
représente le plus formidable mouvement anti-
sémite de tous les temps !

A l'époque où Sénèque instruisait le futur empe-
reur Néron, les juifs avaient déjà imprimé au grand
empire romain leur cachet spirituel. Ils le savaient
parfaitement ; aussi bien s'approprièrent-ils à s'em-
parer également du pouvoir effectif.

En ce temps, Jérusalem avait acquis l'importance
d'une grande capitale mondiale. Et si Rome était
le siège du pouvoir impérial, la capitale juive était
le centre de la puissance financière du monde an-
tique.

L'argent des juifs riches de Rome, de Grèce,
d'Alexandrie et d'Asie Mineure affluait dans les
banques de Jérusalem. C'est d'ici que se propageait
à travers le monde non seulement la puissance

Le « Stürmer », organe de la section
hitlérienne de Nuremberg, a publié récem-
ment un numéro spécial sur le problème du
christianisme et du judaïsme. Sur 16 pages
richement illustrées, M. Karl Holz, rédac-
teur en chef de la feuille antisémite, diri-
gée par Julius Streicher, « élucide » ce pro-
blème avec des arguments et une présenta-
tion historique dont nos lecteurs apprécie-
ront la valeur en lisant les passages repro-
duits ci-dessous :

financière, mais aussi la puissance politique *souter-
raine* de la juiverie.

Centre religieux du judaïsme international, Jérusa-
lem était, bien entendu, le siège du haut clergé
juif et des écoles religieuses de la juiverie. C'est là
que s'élevait le grand et magnifique temple. Et de
même qu'aujourd'hui le Kremlin lance dans le
monde entier ses agitateurs politiques, de même,
autrefois, les potentats du temple de Jérusalem en-
voyaient leurs agitateurs religieux dans les pays
alors connus. Ces agitateurs avaient pour mission
de préparer la grande révolution mondiale contre
le pouvoir de Rome.

A cet effet, les juifs ramassaient le plus d'argent
possible chez leurs coreligionnaires ; ils prélevaient
des impôts et firent de Jérusalem une forteresse
extraordinaire. Ils organisèrent et équipèrent une
armée révolutionnaire secrète et partout ils exci-
taient les esprits contre Rome.

Promettant au peuple le paradis terrestre lorsque
l'empire mondial juif se sera édifié sur les ruines
de l'empire romain, ils déclaraient que « Rome
serait détruite et que le Messie juif tuerait des rois
et des régents ».

Voilà ce que prophétisaient les agitateurs juifs ;
ils créaient ainsi une horrible atmosphère de haine
et de subversion.

Jésus savait que les juifs le crucifieraient. Mais
il devinait surtout le danger terrible que la juiverie
ferait encourir à l'humanité non-juive. Il voyait la
ruine de cette dernière à la suite d'une effroyable
judaïsation du monde. Et il se rendait compte que
le sacrifice de sa propre vie était seul capable de
donner un coup de barre à la marche des événe-
ments humains. Aussi bien le fit-il avec un cou-
rage, une grandeur d'âme et une abnégation dont un
juif n'eût jamais été capable.

La mort devant les yeux, Jésus réunit ses dis-
ciples et leur prédit les événements futurs. Sachant
qu'un jour, les « messies » juifs parcourront le
monde et prêcheront la révolution mondiale, il
décida qu'à ces agitateurs, il faudrait répondre par
la propagande chrétienne. Mais il ne voulait point
combattre Rome. Il tenait à ce que le combat fût
livré aux seuls juifs, à ce que l'humanité luttât
contre leur plan de chambardement universel.

Luther empoisonné

« Enfin, Martin Luther comprit ; ses yeux s'ou-
vrirent à la vérité. Et ses sermons contre les assas-
sins du Christ se firent de plus en plus âpres. »

Les juifs assistaient à cette levée de bouilliers
avec une angoisse croissante. Et c'est avec épou-
vante qu'ils prévoyaient ce qui allait leur arriver
si cet homme continuait son œuvre dans ce sens.
Aussi décidèrent-ils de lui faire le même sort qu'à
tous les ennemis des juifs : ils résolurent de l'assas-
siner.

Peut-être Luther pressentit-il dans les dernières
heures de son existence ce qu'on avait ourdi contre
lui. Car à son dernier sermon d'Eisleben, il adjo-
ignit un « Avertissement contre les juifs ».

Quelques heures après que Martin Luther eut ter-
miné son sermon, la mort survint et l'arracha d'en-
tre les hommes. Son trépas fut soudain ; personne
ne s'y attendait. Jusqu'à nos jours, ses causes sont
demeurées mystérieuses. Oui, mystérieuses, mais



TÊTE DE JÉSUS-CHRIST, dessinée par Dürer
« Pas un trait de ce visage n'est juif. Albert Dürer, artiste
de génie et grand « voyant » (grosser Seher), a donné
au Christ, dans un juste sentiment, les traits d'un héros
de sang nordique. » Der Stürmer, Nuremberg.

seulement pour ceux qui ne connaissent pas la
diabolique juiverie. Ceux qui savent ce dont ce
peuple est capable, savent aussi pourquoi Luther
est mort. A l'instar de Jésus qui, avant de mourir,
nomma ses assassins, Luther, peu avant sa mort,
désigna ceux qui tenaient à le supprimer : « Ceux
qui connaissent l'art d'administrer le poison, dont
on meurt en quelques heures. » Ainsi, la preuve est
faite que le grand réformateur fut empoisonné par
les juifs !

Les méfaits de deux papes juifs

Quatre cents ans se sont écoulés depuis la
Réforme. Quatre siècles depuis que l'Eglise, par la
faute de deux papes juifs, fut livrée à la plus folle
tentative d'« enjuivement » ; quatre siècles depuis
qu'un moine allemand s'insurgea contre cet esprit
youpin et fonda l'Eglise protestante.

Le pape Alexandre VI était de race juive. C'est
son oncle Alphonse Borgia, également juif et pape
avant Alexandre, qui éleva celui-ci à la dignité pon-
tificale. Alexandre VI, pape juif, empoisonna plu-
sieurs cardinaux, commettait le péché de fornica-
tion et de souillure de race avec une veuve et ses
deux filles, et alla jusqu'à pratiquer l'inceste avec
sa propre fille Lucrèce. C'est par ce genre de
crimes et de forfaitures que le pape juif
Alexandre VI finit par jeter le plus grand discrédit
sur l'Eglise catholique.

Bien que plus tard, celle-ci comptât plusieurs
chefs hostiles aux juifs, elle ne retourna jamais plus
à l'esprit du christianisme primitif, à l'esprit qui
voyait dans les juifs un peuple diabolique.

Cette période de tolérance, le juif ne manqua pas
d'en profiter pour ses agissements. Et ce fut la
grande révolution française qui se propagea à tra-
vers l'Europe. Le résultat en fut l'instauration de ce
qu'on appelle la « démocratie » et le « libéra-
lisme ». Ces principes entraînèrent l'émancipation
des juifs. Ce qui veut dire qu'ils donnèrent la
« Gleichberechtigung » à la juiverie. En réalité,
cette égalité de droits s'avéra tout de suite comme
une primauté. Les privilèges dont ils furent gra-
tifiés, les juifs les exploitèrent avec l'aide de la
franc-maçonnerie, du parlementarisme et de la
presse pour conquérir le pouvoir politique et éco-
nomique. Ce fut, pour la morale chrétienne, la pre-
mière défaite décisive. Puis, les coups succédèrent
aux coups. On assista au développement du
marxisme, fondé et dirigé par des juifs. C'est lui qui
planta le drapeau des sans-Dieu chez tous les
peuples.

Après, ce fut la guerre mondiale, la révolution
judéo-bolchévique de Russie, la révolte judéo-
marxiste de novembre 1918 en Allemagne. Les con-
séquences de ces événements, on les connaît : l'ex-
termination de la foi chrétienne chez le peuple
russe et la lutte judéo-soviétique pour la révolution
mondiale.

Il y eut bien des hommes au sein de l'Eglise qui
prévoient cette évolution fatale. Mais ils pré-
chèrent devant des sourds.

« Aujourd'hui, grâce au miracle d'Adolf Hitler,
le peuple allemand a remporté la victoire contre
un monde plein de monstres. Seul, il avait osé s'in-
surger et s'opposer au judaïsme mondial. Il l'a
vaincu ! »

LE «BOOM» SUR LES MARCHES DES MATIÈRES PREMIÈRES

THE ECONOMIST, Londres :

APRES quelques années de constante amélioration, une intense activité règne aujourd'hui sur divers marchés. Les prix des métaux ont enregistré une hausse rapide ; ceux du caoutchouc semblent devoir suivre cet exemple, et la même tendance se manifeste un peu partout. Quelle est la source de ce courant général ? Selon les uns, ce relèvement ne serait qu'une adaptation naturelle du niveau des prix au regain d'activité industrielle. Cependant, tout en reconnaissant l'importance de ce facteur, il faut remarquer que son effet se fait sentir depuis 1933. Pratiquement, tous les cours s'étaient relevés de leur marasme bien avant que la hausse fiévreuse à laquelle nous assistons actuellement eût fait son apparition.

Une hausse vertigineuse des prix

Pendant les six derniers mois, les prix du caoutchouc et de l'étain ont augmenté d'environ 50 %, ceux du plomb et du cuivre ont presque doublé, et ceux du zinc ont enregistré une hausse allant jusqu'à 150 %. De telles manifestations ne sauraient être attribuées au seul effet d'un « ajustement naturel ». On se trouve en face d'une hausse plus importante encore que celle qui fut enregistrée sur les marchés non contrôlés de New-York pendant les premiers six mois de la Grande Guerre ; elle semble refléter la précipitation, sinon la panique parmi les consommateurs.

C'est vers la fin de l'année dernière que les principales marchandises ont commencé le mouvement ascendant qui est allé en s'accroissant pendant le premier trimestre de l'année courante. En tête se trouvaient les métaux, fait d'autant plus remarquable que la fin et le début de l'année correspondent généralement à la morte-saison sur ces marchés. Il n'est d'ailleurs pas difficile de deviner pourquoi le dernier trimestre a marqué un tournant dans ce domaine.

Révolution psychologique

A la fin de septembre, les pays de l'ancien bloc ont procédé à la dévaluation, cependant que l'accord monétaire tripartite était signé.

Ces deux mesures mirent un frein à la spéculation internationale des monnaies, ce qui fit que les nombreux joueurs à la Bourse se rabatirent sur les marchandises. Comme, à ce moment, les stocks étaient réduits à leur strict minimum, l'effet ne se fit pas longtemps attendre. Les véritables consommateurs ne purent plus satisfaire leurs besoins courants qu'à des prix élevés, ce qui ne se fit pas sans provoquer une révolution psychologique, en particulier sur le marché des métaux. Ceux qui avaient l'habitude de

s'approvisionner au fur et à mesure de leurs besoins, crurent nécessaire de se pourvoir pour plusieurs mois. La hausse qui en résulta attira d'autant plus fortement les spéculateurs vers ces marchés ; sur ces entrefaites, le gouvernement anglais décida le renforcement de sa défense nationale et annonça son intention d'acquiescer des stocks de matériaux nécessaires à la réalisation de ce projet.

Au spéculateur d'envergure se joignit alors le petit amateur du jeu à la Bourse, si bien qu'à l'heure actuelle, la spéculation sur le marché de certaines matières premières tels que les métaux et le cacao est devenue une véritable mode dans le public qui, ordinairement, ne s'intéresse guère à ce genre d'affaires.

Les besoins des armements

La situation économique internationale s'est entre temps considérablement améliorée. A côté de la consommation « du temps de paix » qui augmente sans cesse, les besoins des armements ont un effet stimulant sur la demande. Une augmentation générale des prix est certainement justifiée par des raisons économiques et sur les marchés où cette augmentation a été graduelle et d'une cadence normale. Mais c'est à une toute autre catégorie d'événements qu'appartiennent les brusques bonds auxquels nous avons assisté sur le marché des métaux, du caoutchouc et du cacao. Nous ne voulons pas dire par là qu'une débâcle des prix soit imminente. Abstraction faite des petites liquidations qui ne peuvent guère influencer les cours, des offres forcées ne sont pas à prévoir prochainement. Il est vrai que même les ventes modérées sont susceptibles de produire des reculs de prix temporaires, mais violents. Dans l'ensemble, cependant, les prix des métaux se maintiendront et ceux du caoutchouc semblent même devoir enregistrer une nouvelle augmentation.

Le danger de la hausse

Le danger de la hausse n'est pas dans ses conséquences immédiates, mais bien plutôt dans ses répercussions lointaines. Elle ne saurait, en effet, ne pas affecter défavorablement la consommation. La plupart des économies sauvées par de nouveaux emplois des métaux,

fruit de longues recherches scientifiques, ont vu leur existence menacée presque du jour au lendemain. Pourtant, aux prix actuels, l'emploi des métaux de remplacement demeure une menace pour les producteurs. Aussi longtemps que l'activité industrielle générale se maintiendra et que la course aux armements continuera, les effets contraires à l'augmentation des prix seront atténués, mais une fois que les progrès industriels marqueront le pas et qu'on se rendra compte des limites réelles de la demande des armements (fortement surestimée à l'heure actuelle) la situation ne manquera pas de se stabiliser.

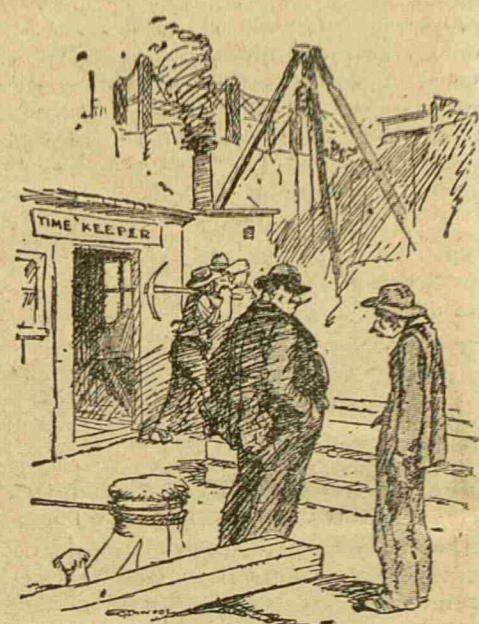
C'est peut-être du côté de la production, plutôt que du côté de la consommation, que l'actuel état de choses pourrait avoir les conséquences les plus graves. La hausse actuelle diffère de celles auxquelles on a assisté depuis la guerre en ceci qu'elle n'est pas soutenue par les producteurs qui n'ont pas eu le temps d'oublier la leçon de la grande crise. Déjà la production des marchandises non contrôlées est fortement stimulée. Il en est de même pour les marchés faisant l'objet des plans de restrictions, tels que ceux du caoutchouc et de l'étain, où les contingents ont été fixés à un niveau si élevé que de nombreux producteurs peuvent travailler à plein rendement ; cela est aussi vrai pour le cuivre où les restrictions ont même été suspendues provisoirement.

Un problème crucial

C'est là sans doute l'effet le plus important de la hausse actuelle. Une production excessive par rapport aux besoins normaux a été, en effet, depuis dix-sept ans, le problème crucial des marchés. Aujourd'hui encore, la capacité de production dépasse celle de la consommation. Il est vrai d'autre part qu'après la réduction que la production a subie pendant les deux ou trois

dernières années, il faudra quelque temps avant qu'elle regagne un niveau suffisamment élevé pour permettre aux producteurs de regagner le contrôle des marchés.

C'est ce « quelque temps » qui constitue l'inconnue de l'équation de ce problème. Dans le cas des principaux métaux, il peut s'agir de quelques mois à peine ; dans celui du caoutchouc ce délai peut être d'une année ou même davantage. Mais tôt ou tard, la production prendra son élan et les prix qui ont connu une hausse trop rapide ne pourront éviter des réductions substantielles. Si les producteurs parviennent à temps à reprendre le contrôle de ces marchés, l'ajustement des prix pourrait se faire dans des conditions normales. Mais si l'état actuel des choses se maintenait pendant longtemps encore, l'histoire se répéterait et la hausse entraînerait une nouvelle débâcle catastrophique. Une telle issue réduirait à néant les efforts déployés par les producteurs les plus avisés depuis la dernière crise pour stimuler la consommation mondiale et trouver de nouveaux emplois aux diverses matières premières, en maintenant, d'une part, les prix à un niveau raisonnable et en veillant, d'autre part, à l'approvisionnement suffisant des marchés.



LE PATRON (à l'ouvrier qui demande du travail). — Non. Je vous dis que je n'ai même pas de quoi occuper tous mes hommes.

— Prenez-moi tout de même, patron : je n'en ferai pas lourd.

Everybody's, Londres.

Poudre DOPS

ALCALINOPHOSPHATEE

du Docteur O. DUBOIS

TRAITEMENT PARFAIT DES MALADIES D'ESTOMAC

En vente dans toutes les pharmacies. — Le flacon : 8 fr. 50

BON POUR UN SACHET ECHANTILLON

au laboratoire du Dr O. DUBOIS, 199, avenue Michel-Bizot, PARIS-12^e

CIMENT AGNÈS SMEDLEY LA CHINE ROUGE EN MARCHÉ

RECITS
traduits et adaptés de l'anglais par Renaud de Jouvenel

Dans un langage précis et nerveux, l'auteur a su rendre avec force et émotion quelques-uns des aspects les plus remarquables d'une épopée incomparable d'héroïsme et d'abnégation.

Cette belle œuvre d'art et ce grand document d'une humanité meurtrie, mais riche d'espérance, toucheront à la fois l'intelligence et le cœur des cercles les plus étendus et les plus cultivés de lecteurs français.

En outre, ces pages d'histoires permettront de mieux comprendre les événements actuels en Extrême-Orient.

15 fr.

EDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

24, Rue Racine, Paris

TOUS LES LIVRES A LA PORTÉE DE TOUS

Savez-vous que

POUR 8 FRANCS PAR MOIS

Vous pouvez lire tous les ouvrages français ou allemands, littérature, économie, philosophie, sociologie, économie politique, histoire, marxisme, etc., etc...

Ouvert de 9 h. à 19 h. sans interruption et le samedi après-midi

VENEZ NOUS VOIR
OU DEMANDEZ LA NOTICE DÉTAILLÉE A

BIBLIOTHÈQUE E. S. I.

24, Rue Racine, PARIS

ES

ra quelque
e un niveau
rmettre aux
contrôle des
a qui cons-
n de ce pro-
incipaux mé-
ques mois à
ouchou ce
e ou même
rd, la pro-
et les prix
trop rapide
ctions subs-
rs parvien-
le contrôle
nt des prix
conditions
actuel des
longtemps
rait et la
ouvelle dé-
le issue ré-
employés par
isés depuis
ler la con-
ver de nou-
s matières
d'une part,
nable et en
approvision-
s.



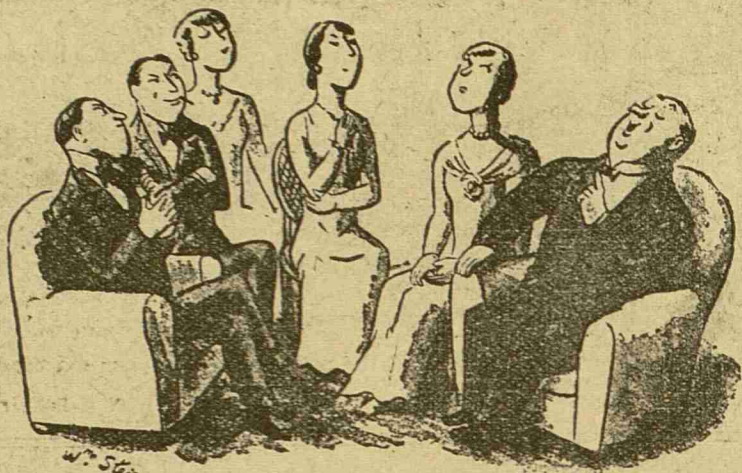
emande du
n'ai même
nmes.
patron : je
Londres.

S

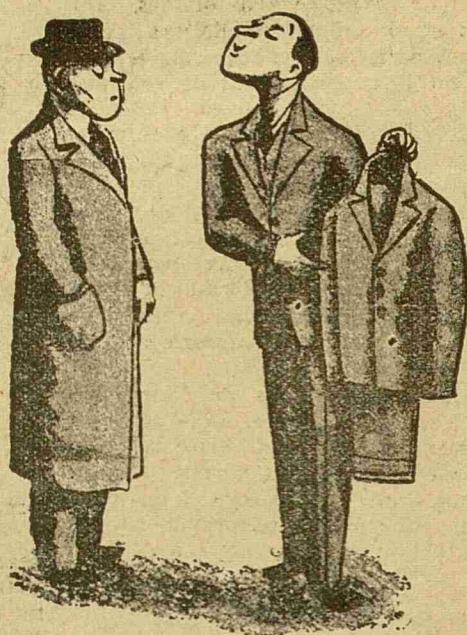
té-
ue,

midi

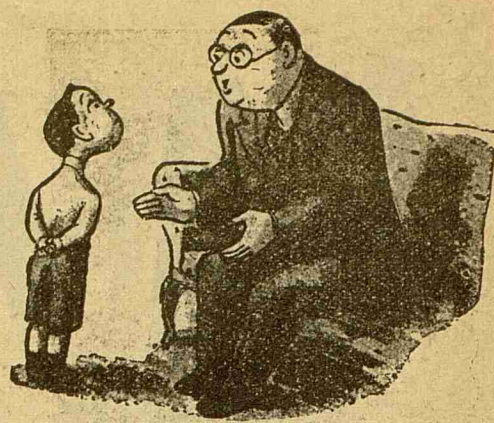
UN PETIT CHOIX DE MENSONGES



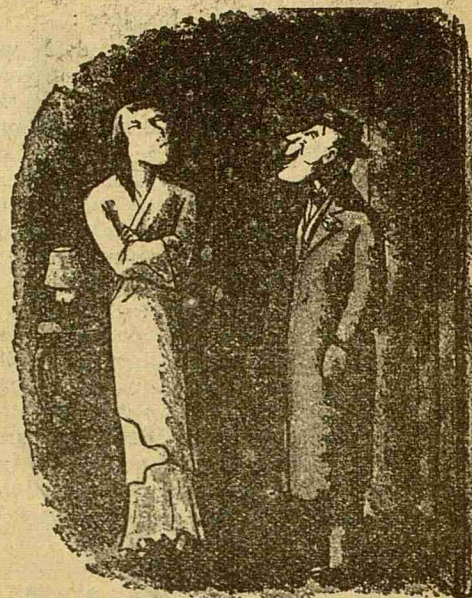
Un récit du baron de Crack



Bluff commercial



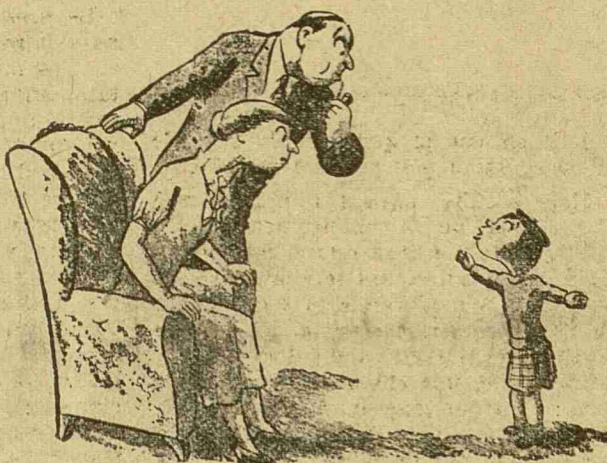
Mensonge blanc



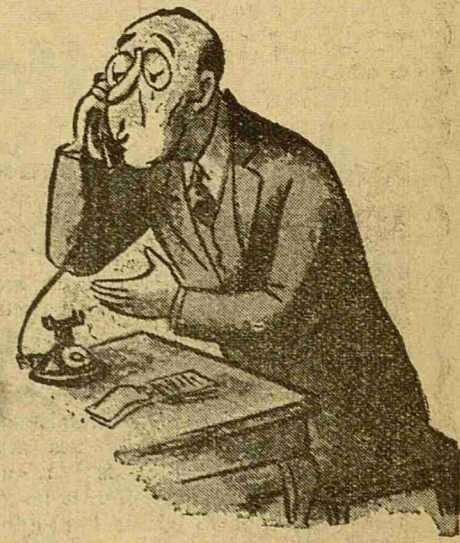
Roman circonstancié



Pour l'amour de la paix



Fantaisie

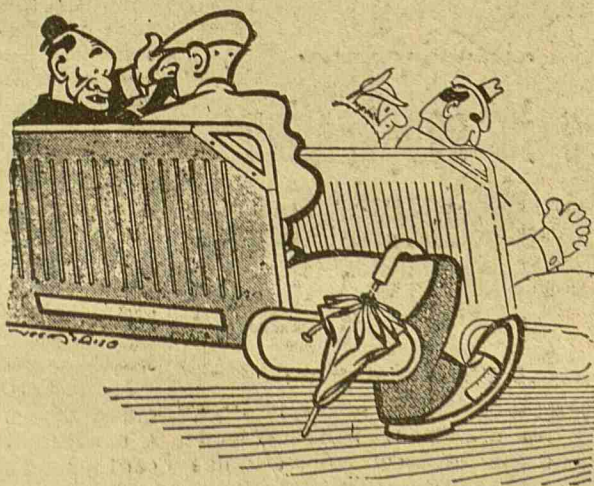


Alibi téléphonique

New-Yorker.

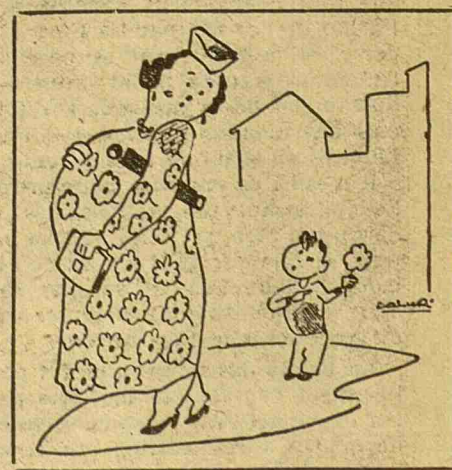


— Allons, parlez ! Qui de vous est le vendeur 42 ?
Esquire, Chicago.

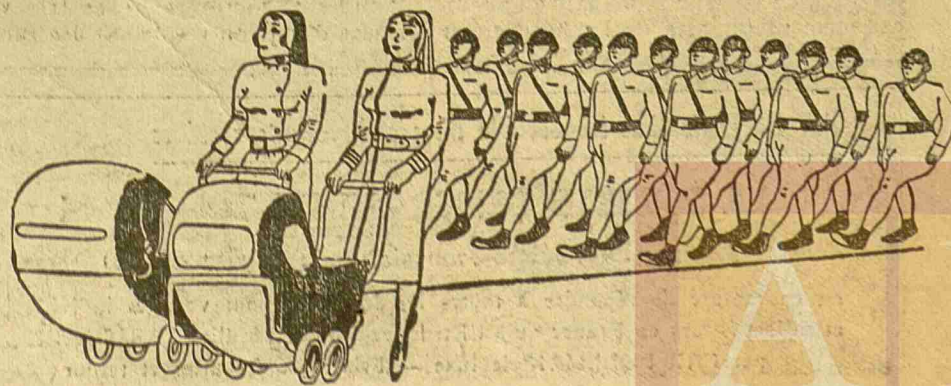


— Il paraît qu'on construit en Amérique des maisons
en verre.
— Et comment font-ils pour ne pas être vus des créan-
Akababa, Istanbul.

chers ?



MODES DE PRINTEMPS
— Paroan, madame, n'auriez-vous pas
perdu cette fleur ?
Il 420, Florence.



— Ne te retourne pas, je crois que quelqu'un nous suit.

Prager Presse.

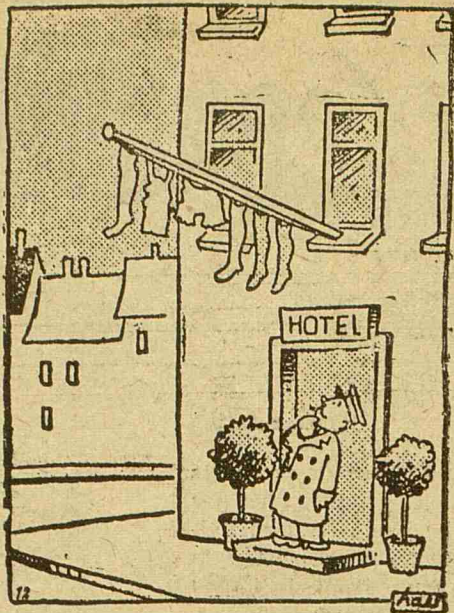
— Non,

L'UMOUR

PARTOUT



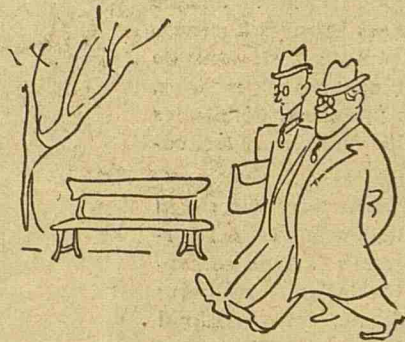
LUI. — Nous nous disputons depuis et déjeuner et maintenant il est l'heure de se coucher !
ELLE. — Je ne suis pas fatiguée !
Smith's Weekly, Sydney.



— Ah ! je comprends maintenant pourquoi elle voulait absolument avoir la chambre avec la hampe du drapeau.
Luxemburger Zeitung.



— Qu'a-t-il dit quand tu lui as montré ma photo ?
— Rien. Il m'a longuement serré la main.
Dagens Nyheter, Stockholm.



ENTRE MEDECINS
SENIOR. — Vous avez beaucoup à faire avec vos malades ?
JUNIOR. — Non, père, depuis trois mois, je n'ai pas été malade une seule fois.
Der frohe Hader.



— Non, bébé, aujourd'hui c'est dimanche, réveille papa doucement.

Esquire, Chicago.



— Ils me croient Dieu !

New-Yorker.



— Alors, vous ne voulez pas m'épouser ? Eh bien ! vous pouvez payer vos dix sous de chaise !

Humorist, Londres.

faudra quelque
gagne un niveau
permettre aux
le contrôle des

mps » qui cons-
uation de ce pro-
principaux mé-
quelques mois à
caoutchouc ce
année ou même
ou tard, la pro-
plan et les prix
asse trop rapide
réductions subs-
acteurs parvien-
ndre le contrôle
ement des prix
des conditions
état actuel des
ndant longtemps
épéterait et la
ne nouvelle dé-
ne telle issue ré-
rts déployés par
is avisés depuis
stimuler la con-
trouver de nou-
verses matières
ant, d'une part,
raisonnable et en
à l'approvision-
archés.



qui demande du
que je n'ai même
es hommes.
ème, patron : je

ody's, Londres.

S

MAC

50

LON

S-126

S

OUS

ds, litté-

eolitique,

après-midi

LLOYD vous console de tout

STOCKHOLMS TIDNINGEN, Stockholm :

DEPUIS plus de cent ans, Lloyd a la renommée de contracter des assurances pour et contre tout sous le soleil. Durant cette longue époque, Lloyd's ne s'est refusé qu'une seule fois à un nouveau genre d'assurance qu'on venait lui proposer. Il s'agit en l'espèce de la demande de l'auteur américain M. Richard Hallberton qui, ayant parié de traverser les Alpes à dos d'éléphant, voulut au préalable faire assurer son pachyderme. Or, à la surprise générale, Lloyd qui accepte sans broncher d'assurer les mains magiques de Paderewski, les jambes légendaires de Mistinguett ou le dos enchanteur de la belle Kay Francis, refusa d'accepter des engagements relatifs à l'éléphant candidat à la traversée du Saint-Bernard.

Lloyd vient à présent de réaliser une très belle affaire dont on parle beaucoup à Londres. En effet, depuis quelques jours on voit apposé à l'intérieur de tous les autobus de la capitale un écriteau annonçant aux usagers que durant le parcours, ils sont assurés à concurrence de dix mille livres chacun contre tous risques y compris les exploits de pickpockets.

Une autre très belle affaire de Lloyd consiste à contracter des assurances avec les propriétaires et locataires des immeubles dont les fenêtres donnent sur l'itinéraire prévu pour le cortège du couronnement du roi George VI. Il est évident que ces fenêtres louées à des prix très élevés représentent une très grande valeur commerciale. Si pour quelque motif que ce soit, l'itinéraire venait à être changé, du coup cette valeur se réduirait à zéro. Lloyd a donc souscrit des assurances garantissant le caractère immuable du parcours. Le moindre changement qui y serait apporté risquerait de coûter à la compagnie des centaines de millions de francs.

Le champ d'activité de la Lloyd's étant pratiquement illimité, son slogan ne s'écarte en rien de la vérité lorsqu'il prétend : « Lloyd assure contre tout ».

Un berceau de Lloyd

En somme, qu'est-ce que cette fameuse institution qui depuis longtemps a dépassé les limites d'une entreprise privée pour devenir une véritable organisation nationale ?

Le nom même de « Lloyd », personne ne l'ignore, est assez répandu en Angleterre où on le rencontre avec de nombreuses variantes : Lloyd's Register, lord Lloyd, Lloyd George, Lloyd's Book, etc. Si, au sujet de ce nom, vous consultez un dictionnaire anglais, vous y trouverez à peu près cette explication : « Restaurant ou café de deuxième ordre commémorant le souvenir d'Edward Lloyd, cafetier dont le local devint, vers 1700, le lieu de réunion des armateurs et aussi des assureurs qui s'y rendaient afin de discuter de leurs affaires en s'attablant devant une tasse de café ou devant un verre de bière. »

Ce même Edward Lloyd, cafetier et brave homme, édita en même temps un journal destiné à distraire les clients de son café et à les renseigner sur les cours commerciaux et autres. Ce « Lloyds News » dont le premier numéro parut en 1696 fut l'aïeul de la puissante Lloyd's List and Shipping Gazette de nos jours. D'autorité universelle, partout dans le monde des armateurs et des hommes d'affaires, ce journal reste toujours la propriété des descendants d'Edward Lloyd, fondateur de la dynastie.

Une sarabande de millions

Le Lloyd's de nos jours, fonctionne sous des formes tout à fait particulières. Installé primitivement à la Bourse de Londres, dont il fut longtemps un rayon spécial, il occupe actuellement, sur la Leadenhall Street, en pleine City, un palais imposant, véritable Bourse mondiale des assurances. Comme tel, il compte 1.000 membres affiliés, régis par le « Committee of Lloyd ». C'est ce comité directeur qui décide de l'admission de nouveaux membres qui sont dès lors incorporés dans l'un des 150 « syndicates » dont se compose Lloyd. L'ad-

mission en qualité de membre suppose de puissants moyens financiers puisqu'elle est conditionnée par un premier versement de cinq cents livres (environ 50.000 francs), acquis en tout état de cause à la caisse commune et, en plus, à un dépôt de 50.000 livres (soit 5 millions de francs), dont au moins un tiers en espèces.

Rien d'étonnant donc si « les fonds de base » seuls de Lloyd s'élèvent à 80 millions de livres (8 milliards de francs.) Grâce à quoi son organisation s'étend pratiquement sur le monde entier. Jusque dans les plus petits ports, elle a ses propres bureaux, ses services particuliers, ses agents, ses stations de signalisation, etc., ses moyens propres et rapides, afin d'établir jusque dans leurs moindres détails les raisons et circonstances de telle ou telle autre catastrophe maritime.

Toutes les affaires du Lloyd's s'inspirent du seul principe : quels pourront être les profits ou les pertes pécuniaires résultant d'un certain fait qui se produira ou ne se produira pas. C'est l'extraordinaire souplesse de ce principe qui permet à Lloyd d'étendre son activité comme il le fait et d'augmenter à l'infini les objets de ses assurances. Un épicier en gros ou en détail, par exemple, peut à tout moment s'assurer pour ou contre l'augmentation ou la diminution des droits d'entrée relatifs à tel ou tel autre épice, boisson ou autre produit intéressant son commerce. Les grands magasins, marchands de mode, etc., peuvent à leur aise s'assurer contre un deuil de la famille royale, deuil susceptible d'influer profondément sur la mode et la couleur des toilettes. Tout ménage peut prendre des assurances le mettant à l'abri des conséquences pécuniaires de la naissance de jumeaux, joiede famille sans doute, mais en même temps cruelle épreuve d'un budget familial déjà à l'étroit.

Où Edouard Herriot trouve 100.000 livres

L'historique du Lloyd's est riche en anecdotes plus ou moins pittoresques où le hasard ne manque pas de jouer un rôle prépondérant.

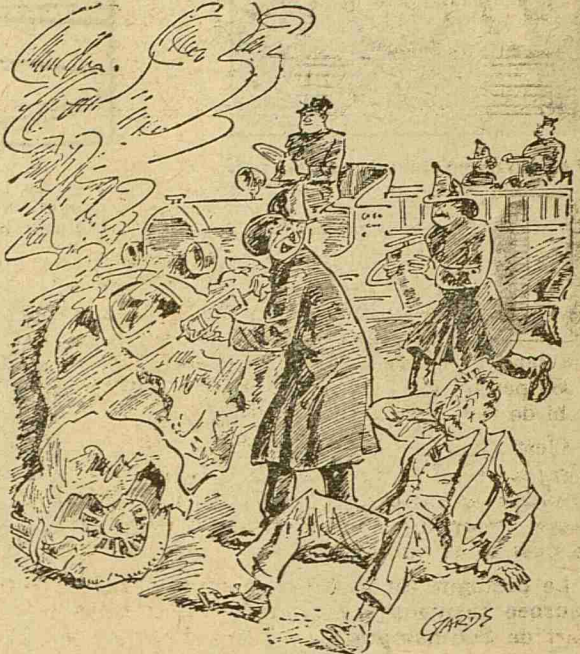
Parmi ces souvenirs rigoureusement authentiques, citons le cas de l'assurance souscrite au printemps 1914 par M. Edouard Herriot, déjà maire de Lyon et qui, en cette qualité, contracta une assurance de cent mille livres au Lloyd's, pour le cas où la Foire de Lyon devrait fermer ses portes avant le délai prévu. Le directeur demandait que la police spécifiât formellement les causes d'une éventuelle fermeture anticipée. Et M. Herriot de les fixer :

- Incendie, inondation, grèves, émeutes.
- C'est tout ? s'enquit le directeur.
- Oui. Je ne vois pas autre chose, fit M. Herriot.
- Ne voulez-vous pas que nous inscrivions aussi le cas de guerre ?
- Vous croyez ?
- Puisque la prime reste la même...
- Bon. Mettons aussi : en cas de guerre ! consentit M. Herriot.

Ce consentement permit à la ville de Lyon de prélever quelques mois plus tard un dédommement rondelot de 100.000 livres sterling.

Egalement au printemps 1914, l'une des principales sociétés pétrolières de la Turquie demanda à Lloyd d'assurer ses installations de forage et puits de pétrole. La société ne voulait accorder qu'une prime de 150 pour 100, prime jugée insuffisante par Lloyd. De longs marchandages s'en suivirent aux cours desquels l'une et l'autre des parties se révéla également intransigeante. Plus conciliante après le fatal attentat de Sarajevo, la société pétrolière accepta de transiger un peu, mais pas assez et quelque temps plus tard, la tournure des événements ne laissa plus de place aux pourparlers. Vinrent le 1^{er} août 1914 et la guerre entraînant par la suite l'anéantissement complet de l'entreprise pétrolière. Et le Lloyd's de se féliciter de l'esprit parcimonieux de sa direction.

Par contre, la catastrophe du *Titanic*, survenue le



— Vous en avez de la veine d'avoir été tamponné par une voiture de pompiers.

N. C. C. Y. Mercury.

15 avril 1912, infligea une très lourde perte au Lloyd. Cette fois, les choses se compliquèrent encore du fait qu'il était presque impossible d'établir quels dédommagements verser aux héritiers des personnes disparues dans le sinistre, quelle était la valeur de leurs bagages respectifs, etc., les conjoints noyés ensemble, la mort duquel précéda celle de l'autre, conférant aux héritiers de ce deuxième des droits de beaucoup supérieurs aux droits des héritiers éventuels du premier. L'une des passagères, multimillionnaire américaine, possédait un collier assuré pour la valeur de 80.000 dollars. Ce collier, l'avait-elle au cou ou non au moment de la catastrophe ? L'avait-elle dans ses bagages qu'on repêcherait peut-être un jour ? Un grand nombre de questions d'ordre juridique surgirent ainsi, infiniment compliquées...

La providence des producteurs

L'une des formes d'assurance ultra-modernes et souvent pratiquées par le Lloyd's est celle qui sert un peu de providence aux producteurs de films. Ces derniers assurent ainsi leur production pour un certain rendement correspondant par exemple à la moitié des sommes investies. Les banques acceptent alors de verser des fonds nouveaux au producteur qui, à son tour, peut employer cet argent à faire tourner un autre film en attendant que le premier commence à rapporter. De cette façon, Lloyd contribue à l'intensification de la production.

Lloyd vous assure pour et contre la pluie et le beau temps, assurances qui ont une importance capitale pour les théâtres, par exemple, pour les spectacles en plein air, y compris les matches, les courses, etc. Les théâtres, à la veille d'une grande première, contractent une assurance contre le « four » toujours possible et menaçant ; les héritiers présomptifs s'assurent pour le cas où le parent à héritage viendrait à se marier sur le tard, hymen dont pourrait naître un enfant légitime. On peut s'assurer contre des empoisonnements alimentaires, assurance particulièrement fréquente durant la saison des huîtres. Des éditeurs de livres et de journaux s'assurent contre cette peste que sont les « coquilles ». Bref, il n'existe de calamité dont on ne pourrait ainsi éviter tout au moins les suites économiques.

La prime la plus importante versée par Lloyd à la suite d'une seule affaire s'élevait à 18,5 millions de livres, soit à près de deux milliards de francs. Tel était, en effet, le total des primes dues à titre de dédommagement aux exposants de Wembley, cruellement déçus à la suite de l'insuccès de cette exhibition mondiale...

LA PANIQUE DE L'OR

QUAND L'U.R.S.S. SE MET A VENDRE DE L'OR

DAILY EXPRESS, Londres :

L'U.R.S.S., qui a déjà vendu, depuis le mois de janvier dernier, à Londres et à Paris, de l'or pour la valeur de huit millions de livres sterling (plus de 800 millions de francs), a l'intention d'en jeter encore sur le marché pour dix millions de livres (plus d'un milliard de francs).

Le gouvernement soviétique a présenté à ce sujet le trésor américain ainsi que le Federal Reserve Board ; il était notamment désireux de savoir si le prix de 7 livres sterling (35 dollars), pour une once d'or serait maintenu.

Dès que l'opinion eut vent de cette démarche soviétique, des rumeurs se répandirent selon lesquelles le président Roosevelt aurait l'intention de prendre des mesures énergiques pour contrôler les mouvements de l'or.

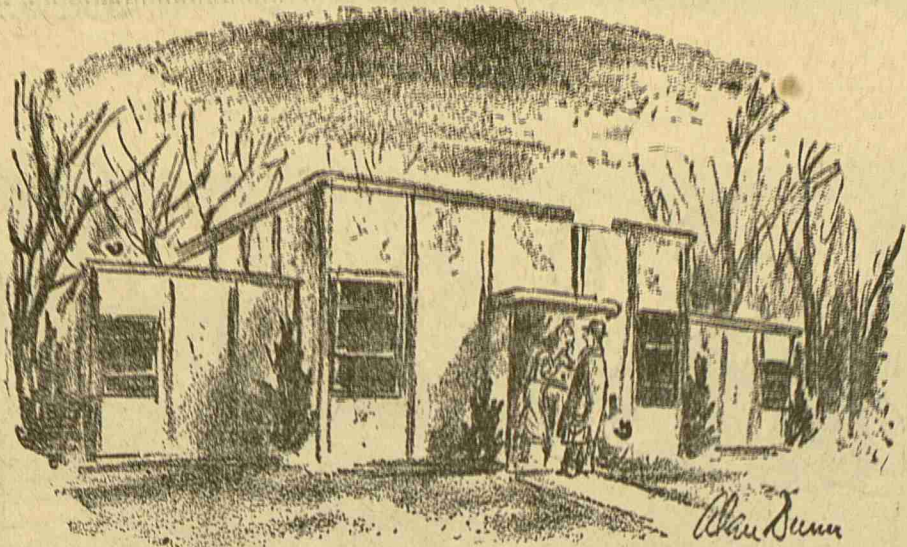
Pour arrêter l'afflux en Amérique du métal jaune, M. Roosevelt n'aurait qu'à donner pour une once d'or, non pas

35 dollars, comme à l'heure actuelle, mais, par exemple, 30 dollars. En offrant ainsi moins de dollars pour une once d'or, on revaloriserait le dollar et on le rapprocherait de son ancienne parité.

La déflation prendrait place dans la politique inflationniste pratiquée jusqu'ici par M. Roosevelt.

D'autres rumeurs s'y superposent. On disait qu'une grande banque américaine aurait notifié à ses correspondants de Londres qu'elle n'accepterait plus des consignations de métal jaune destiné à être vendu à la trésorerie américaine.

Les grands banquiers de New-York démentirent ces rumeurs. Mais une panique s'empara de Wall-Street, et des fortunes entières furent perdues sur le marché des valeurs et sur celui des matières premières. Les vagues de baisse se succédaient et les réactions étaient brèves. — (8-IV.)



— Chéri, un type est venu pour nous demander de lui prêter la maison pour son exposition de modèles 1937. Il nous donnera 40.000 francs.

New-Yorker.

L'effondrement du marché de Londres

MORNING POST, Londres :

Le marché de Londres s'effondra sur l'annonce que les banques américaines n'accepteraient plus de l'or en consignation destiné au trésor américain et qu'elles n'accorderaient plus d'avances pour le transit de l'or.

Immédiatement, on prétendit que le gouvernement des Etats-Unis abaisserait le prix de l'achat de l'or ou que, tout au moins, il modifierait les conditions de l'importation de l'or, afin d'en réduire le volume autant que possible.

Le gouvernement américain démentit ces rumeurs et déclara que sa politique de l'or resterait inchangée.

Le marché ne put cependant effacer toutes les traces de la secousse qu'il venait de ressentir. Il n'est pas douteux que tout changement dans le prix de l'achat de l'or fixé par les Etats-Unis — car c'est là-dessus que se base actuellement le prix du métal jaune — produirait des effets profonds sur tous les marchés mondiaux, ainsi que Paris et Londres viennent de le montrer.

Il a suffi de rumeurs pour provoquer l'effondrement des actions des mines d'or aussi bien que celui de tous les métaux, et cela quoiqu'il n'y ait eu aucune modification effective du prix de l'or dont des quantités importantes avaient été vendues aux Etats-Unis.

La baisse des mines d'or fut particulièrement brutale. Les matières premières dégringolèrent également, le cuivre de quatre livres sterling par tonne, et l'étain, de huit livres sterling par tonne. Un mouvement similaire eut lieu sur le blé et sur le caoutchouc.

Les maisons de Londres ne cessaient de téléphoner à leurs correspondants de New-York ; on leur répondait qu'aucun changement du prix de l'achat de l'or

n'était en vue et que seul, le taux de la commission pouvait être modifié.

Mais ensuite, on eut l'impression à Wall-Street qu'un changement de la politique de l'or était quand même possible, la loi autorisant le gouvernement américain à modifier le prix de l'achat de l'or étranger. On parla donc d'une possible revalorisation du dollar.

En réalité, une chose seulement était sûre : c'est que le gouvernement américain, alarmé par l'afflux projeté de l'or russe et par la hausse générale des prix, voulait mettre fin à ce mouvement, d'ailleurs à la politique inflationniste qu'il a pratiquée jusqu'ici.

Ainsi, la peur d'une politique de déflation provoqua une baisse immédiate sur tous les marchés orientés vers la hausse. — (8-IV.)

Vers la coopération internationale quand même

FINANCIAL TIMES, Londres :

DEPUIS quelques semaines déjà, les principaux marchés mondiaux faisaient preuve d'une grande nervosité. On redoutait, notamment, une hausse du taux d'intérêt à long terme. Le montant des engagements à la hausse se révéla plus important qu'on ne s'y attendait. Aussi les Bourses se montrèrent-elles très vulnérables dès qu'on y entendit des rumeurs

sans fondement sur une revalorisation éventuelle du dollar et d'autres rumeurs, plus vraisemblables, celles-là, sur une nouvelle dévaluation du franc. Tout cela ne manqua pas d'avoir son effet sur les cours.

Le président Roosevelt avait exprimé sa détermination de freiner le boom sur les matières premières, en promettant, en même temps, de combattre la course aux armements. Qu'un tel appel, venant d'un pays qui insiste sur sa politique d'isolement et sur son désir de ne pas être mêlé aux affaires européennes, provoque une forte baisse sur les métaux, voilà qui illustre bien l'extrême nervosité des marchés. Il faut y ajouter une influence directe de la Bourse de Paris, qui n'a, en aucune façon, soutenu le mouvement ascensionnel des actions du cuivre et de l'or. L'explication en est simple : l'émission de l'emprunt de la Défense avait diminué les disponibilités françaises. En outre, on s'était rendu compte à Londres que la hausse précédente de la Bourse de Johannesburg était exagérée. D'où, baisse à Londres.

Des démentis officiels américains et français éclaircissent l'atmosphère et une reprise survint.

Mais il faut dire que M. Roosevelt est bien pour quelque chose dans tout ce remous. En effet, sa politique est obscure et on ne voit pas trop comment il entend la mener à bonne fin. Aussi, les marchés des deux côtés de l'Atlantique s'en ressentent-ils. La dernière déclaration de M. Roosevelt, par laquelle il nie vouloir modifier sa politique de l'or ou augmenter les frais de transport du métal a calmé les appréhensions. Une déclaration officielle du secrétaire au trésor, faite un peu plus tôt, aurait épargné aux marchés une secousse inutile.

La déclaration de M. Vincent Auriol, qui a démenti qu'il songe à dévaluer à nouveau le franc ou à modifier l'accord monétaire tripartite, est rassurante ; cependant, elle n'exclut pas la possibilité d'une dévaluation dans les limites légales fixées actuellement, ce à quoi le franc semble tendre, sans que, pour cela, le pacte tripartite soit violé. Cet accord est le premier pas vers une collaboration économique plus étroite

entre les nations, collaboration qui est souhaitable et nécessaire. Les événements de ces derniers jours n'ont, heureusement, pas modifié cette tendance. — (10-IV.)

Les illogismes de M. Roosevelt

FINANCIAL NEWS, Londres :

LA politique financière de M. Roosevelt est de moins en moins claire. La plupart des mesures qu'il a prises n'ont été, en somme, que des expédients au lieu de faire partie d'un vaste plan d'ensemble ; et, presque jamais, il ne les a conduites à leur conclusion logique. En prenant le pouvoir, en 1933, en pleine crise, M. Roosevelt déclara vouloir ramener la prospérité, c'est-à-dire revenir aux prix de 1926 ou de 1929. Ce but devait être atteint au moyen de la réduction de la production accompagnée de dépenses gouvernementales pour les travaux publics de secours aux chômeurs. La première partie du programme fut réalisée avec succès surtout grâce à la sécheresse de 1934 et 1935. Entre temps, la demande mondiale s'accrut, stimulée par la course aux armements, et les travaux publics pour les chômeurs purent être réduits.

Dans le domaine monétaire, la logique fut encore plus absente. Après la dévaluation du dollar, on se lança dans la politique de l'achat de l'argent-métal. Mais lorsque la hausse du prix de l'argent, provoquée par l'Amérique, obligea, en 1935, la Chine à abandonner l'étalon-argent, il n'y eut plus d'autre acheteur du métal que le trésor américain. Le prix de l'argent baissa, et les massives entrées d'or rendirent impossible l'achat de l'argent en proportion de un contre trois, par rapport au stock d'or, comme cela avait été prévu. La politique de l'argent-métal fut donc abandonnée, et M. Roosevelt chercha désormais à arrêter l'entrée de l'or aux Etats-Unis. En imposant aux banques qui font partie du Federal Reserve le devoir d'augmenter le pourcentage de la couverture, on combattait l'inflation potentielle. En même temps, le Federal Reserve Board achetait en Bourse les obligations de l'Etat pour soutenir leur cours.

Espérons que l'alerte de ces derniers jours persuadera le président de la nécessité d'aborder l'ensemble du problème du point de vue international, par les conséquences de la politique intérieure des Etats-Unis dépassent leurs frontières. Toutes les mesures doivent, bien entendu, entrer dans le cadre de l'accord monétaire tripartite. (8-IV.)

Par l'organisation impeccable de ses différents services

LA SOCIETE GENERALE DE TOURISME

3, place du Théâtre-Français, Paris (Opéra 49-80)

est en mesure de répondre à toutes les demandes pour voyages individuels et collectifs tant en France qu'à l'Etranger-Service régulier PARIS-NICE par CAR PULLMAN de luxe — Prix : 360 frs aller et retour

Un progrès considérable dans la pipe

GALLIA 1937

Breveté S. C. D. G.

Perçage circulaire et prise extérieure d'air frais.

Cette découverte vous étonnera et vous enchantera. Aucun système, aucune complication.

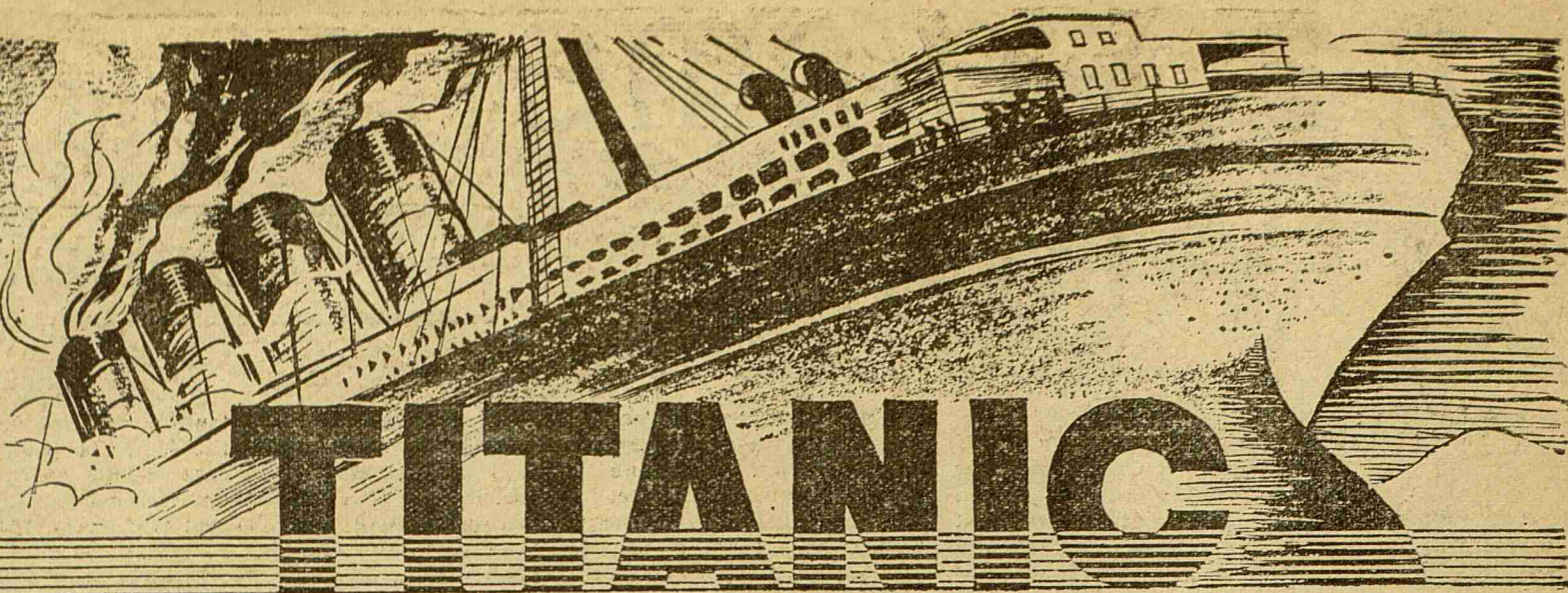
Bruyère premier choix : 18 francs.

Vente en gros : SANCIER, 19 rue Béranger.

Archives : 21-97.

Pendant le mois d'avril, vente publicitaire au détail, même adresse (sauf samedi après-midi).

SOS



TITANIC

DAGENS NYHETER, Stockholm :

DANS la nuit de dimanche à lundi dernier, un drame épouvantable s'est produit en plein océan Atlantique. Le plus gigantesque, le plus récent et le plus somptueux de tous les transocéaniques du monde, gloire de la Compagnie de Navigation White Star, le *Titanic*, transportant 2.358 personnes à bord a heurté un iceberg et en a subi de tels dommages que peu après il a sombré. »

C'est ainsi que débuta, le 16 avril 1912, le premier compte rendu du *Dagens Nyheter* annonçant l'effroyable catastrophe dont voici le 25^e anniversaire. Quant au sinistre lui-même, il eut lieu dans la nuit du 14 au 15 avril.

Le prologue du drame remontait à quatre jours. Journée fastueuse, mémorable dans l'histoire du port de Southampton, c'est en effet le 10 avril qu'après une série de fêtes et de parades brillantes, le *Titanic* partit pour sa première traversée. A New-York une population enfiévrée allait l'attendre, brûlant d'impatience de voir arriver cette merveille : le plus grand navire *in the world*. Que de flatteuses descriptions l'avaient déjà célébré dans la presse des cinq continents ! Combien on avait parlé de son luxe incomparable, de son inégalable confort, de la sécurité absolue garantie aux passagers ! Combien on avait écrit et parlé de ses « matériaux imperméables à l'eau » et de la minutie de son équipement technique !

LA VIE EST BELLE !

La liste des passagers comprenant une grande quantité de noms illustres, M. Bruce Ismay lui-même, en sa qualité de président de la Compagnie de Navigation White Star, participait naturellement à la traversée qu'il espérait triomphale. Le multimillionnaire américain John Jacob Astor qui, en dépit de ses 50 ans bien sonnés, venait d'épouser une jeune fille de Chicago qui, elle, ne comptait qu'à peine 19 printemps, se trouvait également, avec sa jeune épouse, parmi les voyageurs. De retour de son voyage de noce, le couple Astor, dont l'hymen avait provoqué un si grand retentissement dans la presse yankee, entendait réintégrer l'Amérique à bord du *Titanic*. Le célèbre William T. Stead, la belle comtesse de Rothes, le fameux pein-

tre F.-D. Millet, le grand directeur de théâtre H.-B. Harris, le roi des chemins de fer américains M. C.-M. Hays et sa femme, le couple multimillionnaire Isidore Strauss (pour ne nommer que quelques-uns des voyageurs les plus connus) se trouvaient parmi les passagers de première classe... Quant aux troisièmes classes, elle abritaient plus de 700 émigrés de tous pays, qui avaient réalisé leur petit avoir pour se rendre en Amérique, terre promise.

Le 14 avril, calme et clair dimanche printanier, le *Titanic*, après une traversée de quatre jours agrémentée par des bals, des spectacles et autres fêtes brillantes, approcha des côtes américaines. Au cours de la journée, le télégraphe transmit plusieurs missives au *Titanic* pour le mettre en garde contre les icebergs flottants. Ainsi sur le *Titanic*, on n'enregistra pas moins de cinq communications alarmantes du *California* qui, ayant sur le même parcours rencontré d'énormes blocs de glace, avait éprouvé de grandes difficultés à les éviter et à échapper ainsi au danger.

LE BATEAU IVRE ET BLESSE

Vers neuf heures et quart du soir, le *Titanic* entra en cette « zone périlleuse » qu'il aurait pourtant si aisément pu — et même dû — éviter si le commandant et les officiers avaient voulu prêter attention aux avertissements successifs qu'on leur transmettait.

Quelques minutes après dix heures et demie, alors que le bal sur le *Titanic* battait son plein, un bloc de glace flottant, gigantesque et verdâtre, se détacha soudain et, fantomatique et menaçant, surgit du brouillard et de la nuit. En l'apercevant, les matelots-observateurs, quoique sidérés d'effroi, le signalèrent immédiatement par téléphone au commandant :

— Un iceberg se dirige tout droit vers nous !

Le commandant fit aussitôt changer le cours du bateau ; les machines obéirent admirablement aux leviers et, pendant quelques minutes il parut que le *Titanic* échapperait au danger : les deux géants l'iceberg et le navire, passant l'un à côté de l'autre, se longeraient sans se frôler... Vain espoir, hélas ! En effet, le bloc de glace flottant était beaucoup trop puissant et ses bases cachées sous l'eau très larges. On entendit subitement le bruit d'un sinistre frottement. L'iceberg et le navire s'étaient touchés. Ce n'était pas un choc brutal et violent, mais un frottement qui, perfide et presque sans heurt, se prolongea pendant tout le temps que le bloc et le bateau passaient l'un près de l'autre.

Une véritable pluie de glace s'était abattue sur une partie du bord.

Cependant dans la salle de bal, danseuses et danseurs restaient imperturbablement sous l'empire de la musique et de la danse. Ils ne se doutaient toujours de rien et moins encore du fait angoissant qu'en frôlant le flanc du bateau, sur une longueur de cent mètres l'iceberg venait d'y ouvrir une large voie d'eau.

S.O.S., S.O.S., S.O.S.,

Mais les officiers et les matelots du *Titanic* s'étaient presque immédiatement rendu compte de l'étendue du mal et de la catastrophe qui les menaçait. On se mit à appeler au secours les navires qui pourraient se trouver dans les environs. En même temps plusieurs équipes de matelots s'attelèrent à pomper l'eau qui faisait irruption par le flanc partiellement éventré du bateau. L'eau arrivant en trombe s'avéra plus puissante que la capacité des pompes. Le commandant donna alors l'ordre de descendre et préparer les canots de sauvetage... En même temps, il ordonna à une partie de l'orchestre de s'installer sur le pont et de jouer des airs à la mode, des airs gais et entraînants.

Ces premières mesures prises et au milieu de préparatifs de plus en plus fébriles, on vint prévenir danseuses et danseurs, joueurs de cartes et illustres personnages. Par ailleurs on courut le long du bateau donner l'éveil aux dormeurs, de toutes les classes enfermés dans leurs cabines.

Simultanément retentirent des commandements tonitrueux :

— Que les femmes et enfants occupent les pre-

miers les canots ! ordonna la voix stentorianne du commandant Smith, ordre répété, transmis aussitôt par ses officiers. Mais les passagers, trompés par les airs joyeux de l'orchestre et, aussi, sous l'empire des joies et de l'ivresse des moments passés, ne voulaient pas croire au danger.

Entre temps les signaux de S.O.S. émis par le *Titanic* devenaient toujours plus désespérés. S.O.S. ! S.O.S. ! S.O.S. !... Puis ce fut le silence. La fin des appels.

« PLUS PRES DE TOI, MON DIEU !... »

A l'incrédulité des premiers instants succédait à présent chez les passagers un désespoir sans borne dégénérant vite en panique. Les voyageurs couraient à droite, à gauche et au lieu de se hisser dans les canots de sauvetage on se cherchait, s'appelaient tandis que l'orchestre entonnait toujours ses airs à la mode, couvrant de ses sons d'airain la voix du commandant et de ses officiers. C'est en pleine obscurité qu'on mit à l'eau les canots occupés souvent par 20, 25 personnes seulement alors qu'ils auraient pu en contenir 65 à 70. La panique arriva à son comble au moment où, complètement noyés, les générateurs électriques ne dispensèrent plus de courant et que le bateau fut entièrement plongé dans l'obscurité.

Le colonel Astor aida sa jeune épouse à prendre place dans un canot, mis rapidement à l'eau pendant que lui-même, mari amoureux et quinquagénaire, restait tranquillement sur le bateau fumant en toute sérénité une dernière cigarette.

Mme Isidore Strauss, femme du multimillionnaire, quitta à la dernière minute le canot de sauvetage où elle avait déjà pris place et revint à bord, près de son mari :

— Nous sommes vieux tous les deux. Mieux vaut que nous mourrions ensemble !...

...Enfin l'orchestre cessa de jouer ses airs de danses modernes et, sur ordre du commandant il entonna le fameux psaume :

« Plus près de toi, mon Dieu !
Plus près de toi... »

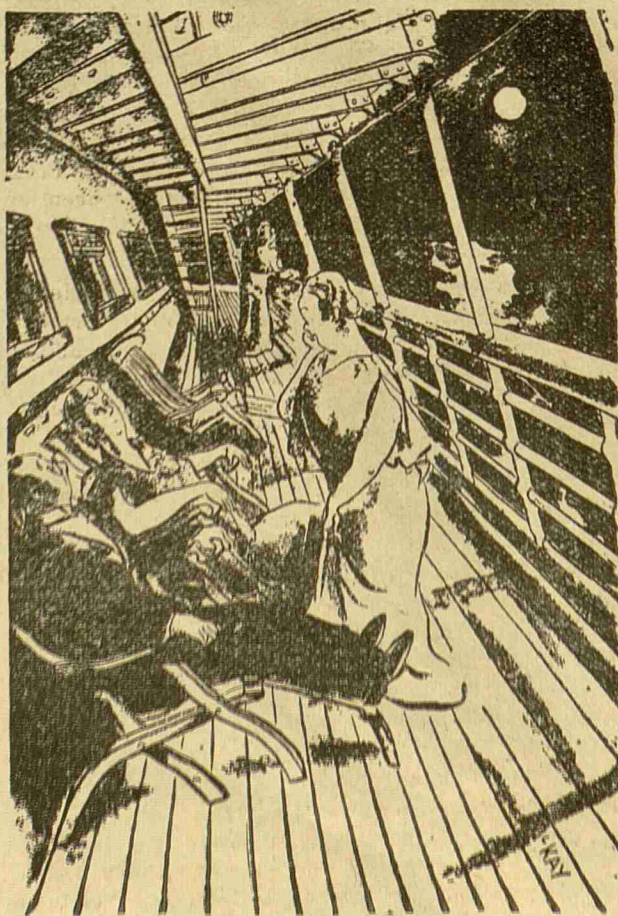
Affolées, apeurées, des centaines de voix tremblantes, chevrotantes reprirent en chœur cette incantation pendant que les canots de sauvetage, mis l'un après l'autre à l'eau, commençaient à s'éloigner du *Titanic*, irrémédiablement condamné à périr.

LE DERNIER ACTE

Quelques minutes plus tard, le bateau entier tréssaillit sous le coup d'une déflagration assourdissante. Les chaudières venaient d'éclater, arrachant, déchiquetant une partie du navire. Dépouillé de ses hélices, affreusement mutilé, le *Titanic* n'était plus qu'une épave. Peu après une troisième détonation se fit entendre. Tout espoir s'était évanoui depuis longtemps. Des centaines de désespérés, hommes, femmes pêle-mêle, à défaut d'autres chances de salut s'étaient précipités à l'eau et se cramponnaient aux bouées ainsi qu'aux débris de bois et autres épaves projetées à la mer par les explosions successives qui donnaient le coup de grâce au navire si gravement blessé. Quant aux officiers, ils restèrent tous à bord avec le commandant Smith en tête. Déjà le bateau commençait à sombrer. Le dernier acte s'acheva avec une rapidité angoissante. Avant quinze minutes le *Titanic* avait disparu sous les flots.

Ce ne fut environ que quatre heures plus tard que le bateau *Carpathia*, répondant aux premiers appels de détresse, parvint à l'endroit même du désastre. Il réussit à sauver 705 des naufragés dont une quinzaine ne tardèrent pas à succomber. En outre, trois hommes et quatre femmes parmi les rescapés avaient perdu la raison.

Les nouvelles de la catastrophe du *Titanic* provoquèrent partout dans le monde une émotion profonde. Lorsque le 18 avril, le *Carpathia*, ayant à son bord les rescapés du *Titanic*, entra dans la rade de New-York, il y était attendu par une foule composée d'au moins 500.000 personnes émues aux larmes. Et lorsque les rescapés mirent pied à terre, ils furent reçus avec une émotion indescriptible où se révélait toute la noblesse de la solidarité humaine.



— Je vais me coucher : la lune est trop excitante !
Esquire, Chicago.

UNE FEMME SE REND A KABOUL

par AUDREY HARRIS

TIMES, Londres :

On n'obtient, même en Orient, que très peu d'informations sur l'Afghanistan, et lorsque le camion lourdement chargé où j'avais pris place dépassa le col de Khyber, je me sentis en pays inconnu. A la frontière, une porte s'élève qui est gardée par des soldats afghans en casque de modèle allemand, et un écriteau annonce que l'entrée du territoire de l'Afghanistan est interdite aux personnes n'ayant pas le visa afghan. Le chef du poste nous reçut fort aimablement, dans sa cabane, et nous offrit du thé, cependant que ses subordonnés visitaient le camion de fond en comble.

EN CAMION A TRAVERS L'AFGHANISTAN

Nous roulâmes ensuite pendant 14 heures. Au crépuscule nous traversâmes la région de Jélabad infestée par la malaria, et passâmes ensuite la nuit dans une fraîcheur relative, sur le toit d'un « saraï ».

Le soleil se leva à 5 h. 30 — nous étions au début de septembre — et éclaira la plaine d'un éclat tout particulier, dû à l'absence d'humidité dans l'atmosphère. Durant cette journée, nous dépassâmes de nombreuses tribus qui s'en allaient, avec leurs moutons et leurs chèvres, vers le sud. Leurs chameaux étaient chargés de tentes et de paquets, et transportaient aussi de petits enfants tout couverts de poussière. Parfois, on voyait une femme à dos d'âne, avec son bébé ; mais la plupart des femmes allaient à pied, à côté des hommes. Elles portaient des robes bariolées dont les couleurs vives étaient estompées par la boue.

A 5 kilomètres de Kaboul, un soldat apparut dans l'obscurité, surgissant d'un fort aux murs en terre battue, et demanda nos passeports. Il les garda par-dessus lui en disant que le ministère des Affaires étrangères afghan nous les rendrait dans huit jours. Le camion nous conduisit ensuite à la légation de Grande-Bretagne.

LA LEGATION DE GRANDE-BRETAGNE SE REND A KABOUL

L'immeuble de la légation venait d'être terminé en 1929 lorsqu'une révolution éclata et obligea le ministre britannique, sir Francis Humphreys, à quitter Kaboul ; d'ailleurs tous les Anglais se trouvant dans la ville furent évacués par la voie de l'air. Un gardien resta à la légation, et, en 1930, la rendit intacte au ministre. C'est le plus bel édifice de Kaboul, et il excite la jalousie de tous les autres diplomates accrédités auprès du gouvernement afghan. Construit en matériaux solides importés de l'Inde, il résista pendant la révolution à quelques obus qui étaient tombés sur son toit en béton. La construction de cet immeuble ne fut pas aisée. C'est ainsi que soixante baïonnettes se cassèrent en route avant que onze autres aient pu atteindre Kaboul. La légation représente tout un village au milieu de jardins ; il y a là la maison du ministre, les bureaux, cinq pavillons pour les divers fonctionnaires britanniques, l'hôpital, le dispensaire et la maison des serviteurs indigènes.

« KABOUL HOT »

Lorsqu'on se trouve dans ce beau village isolé, on ne voit guère le vrai Kaboul oriental. Pour mieux étudier la ville, je quittai le lieutenant-colonel et Mme Fraser-Tyler et je m'installai dans le propre, calme et confortable « Kaboul-Hôtel ». Dès qu'on apprit qu'une Anglaise était descendue à l'hôtel, on parla de moi en me traitant d'espionne. Les Afghans sont un peuple fier, et ils ne pardonnent pas aux Anglais leurs fréquentes immixtions dans les affaires du pays. Encore qu'on se soit toujours montré aimable envers moi, il est évident que les Britanniques ne sont pas aimés en Afghanistan, et le gouvernement afghan prend des précautions spéciales pour protéger les visiteurs britanniques. D'habitude, aucun Anglais ne vit à Kaboul en dehors de l'enceinte de la légation, et au début on me prit pour une Allemande. La colonie allemande de Kaboul, qui compte 70 membres, est la plus ancienne et la plus nombreuse des colonies européennes dans la capitale du royaume afghan. On y trouve en outre d'assez nombreux Turcs et Iraniens. La France, l'Italie, la Russie et le Japon ont des légations à Kaboul.

Kaboul est situé à l'altitude de 2.000 mètres, et sa population est de 100.000 habitants. La vieille ville est groupée sur la pente sud-est des collines dénudées. Ses maisons en terre battue sont entourées d'un mur très ancien menant jusqu'à Bala Hissar, jadis forteresse et siège du gouvernement afghan,

à présent transformé en résidence de l'état-major du royaume. Au nord-ouest, c'est la nouvelle ville, aux larges rues, construite par des architectes allemands, italiens, russes et japonais. Un peu plus loin, c'est Darullaman, la ville-jardin d'Amanoullah, avec son palais royal et son Sénat en béton dominant la plaine. Depuis que le roi Amanoullah a dû quitter le trône, cette ville reste inachevée et la ligne de tramway qui devait y conduire n'a jamais été posée. Il semble cependant que le roi actuel, Mohammed Zahir Chah, ait l'intention de terminer l'œuvre entreprise et de venir vivre dans le palais d'Amanoullah.

SUR LE MARCHE AFGHAN

L'Orient et l'Occident s'entremêlent dans les bazars couverts de Kaboul. On y voit des hommes et des femmes de nationalités les plus diverses. Certains habitants de Kaboul portent des vêtements européens, avec une élégance innée vraiment étonnante ; mais la plupart d'entre eux préfèrent mettre un pull-over de fabrication japonaise et une veste brodée. Leurs souliers sans lacets sont couverts par de larges pantalons blancs. Les Gilzaï, beaux géants des montagnes de Ghazni, semblent bien mal à l'aise dans l'étroitesse des bazars. On reconnaît les Tathams de l'Inde à leur petite taille et à leur face rasée. Les Turcomans portent des chapeaux en fourrure, des bottes en cuir et des vêtements en crotte comme on en emploie pour la fabrication de rideaux rustiques. Les coolies mongols ploient sous des charges si lourdes qu'on voit à peine leur visage aux yeux bridés. Les quelques femmes qui vont au bazar sont complètement enveloppées dans un « chowdris » en tissu de coton blanc ou gris.

« KABADAR ! »

Dans les petites boutiques obscures, les vendeurs exposent des vêtements de série nippons, des galoches, des boutons, du savon, des lampes de poche électriques, etc., le tout de provenance japonaise. Il y a des cotonnades et des soieries de l'Inde et aussi de l'Afghanistan ; de la vaisselle russe, etc. On peut acheter au bazar toutes sortes de fruits : pommes, grenades, melons, poires, noix. Chez les épiciers, il y a du riz, des graines, du sucre. Les bouchers — dont les étalages sont infestés par des mouches — exposent volontiers, dans la poussière, des séries de têtes de chèvres, plat préféré des gourmets afghans. Dans les cafés, des phonos braillent des chansons afghanes, tandis que des vendeurs proposent de minces tranches de pain frais en criant : « Kabadar ! Kabadar ! » Dans une voie latérale plus calme, ce sont les marchands de tapis, de livres, ainsi que de sacs qu'on charge à dos d'âne.

Un caravansérail est le siège central des marchands turcomans de peaux d'astrakan. Un seul de ces fourreurs en a vendu, en 1936, pour 15 millions de francs. A l'époque où les événements de Russie rompirent les relations entre elle et le reste du monde, l'Afghanistan devint le marché mondial de l'astrakan et du caracul. Des peaux apportées du Turkestan russe et de l'Afghanistan du nord sont vendues à Kaboul à la criée. En automne, des acheteurs y arrivent de tous les pays du monde : Juifs russes, Juifs persans, Juifs européens. Les peaux sont ensuite envoyées à Londres où on les revend pour les expédier à Leipzig ; c'est à Leipzig qu'elles sont travaillées. L'Amérique est le meilleur client de Leipzig.

L'astrakan est la dépouille d'un jeune agneau caracul tué dès son deuxième ou troisième jour. L'Afrique du Sud cherche à présent à faire concurrence à l'Asie centrale et élève elle aussi des agneaux caracul.

En 1935, la Banque nationale d'Afghanistan émit pour la première fois du papier-monnaie. Un cinéma fait face à la Banque nationale, mais il est à moitié détruit. Il y a enfin à Kaboul un aéroport et un poste émetteur de T.S.F. que deux ingénieurs britanniques sont en train de terminer. C'est tout ce qu'un étranger peut y voir, car les Afghans n'admettent pas qu'un non-musulman entre dans l'une de leurs mosquées.

Les officiers afghans ne manquent pas de chic, ce qu'on ne saurait dire de leurs soldats. Dans ce pays où il y a tant de géants, la plupart des soldats sont petits et chétifs. Cela s'explique aisément : chacun cherche à se racheter du service militaire — qui est de trois ans — et à le faire faire à sa place par un pauvre bougre. Il y a dans l'armée afghane deux instructeurs allemands.

L'ŒUVRE D'HASHIM KHAN

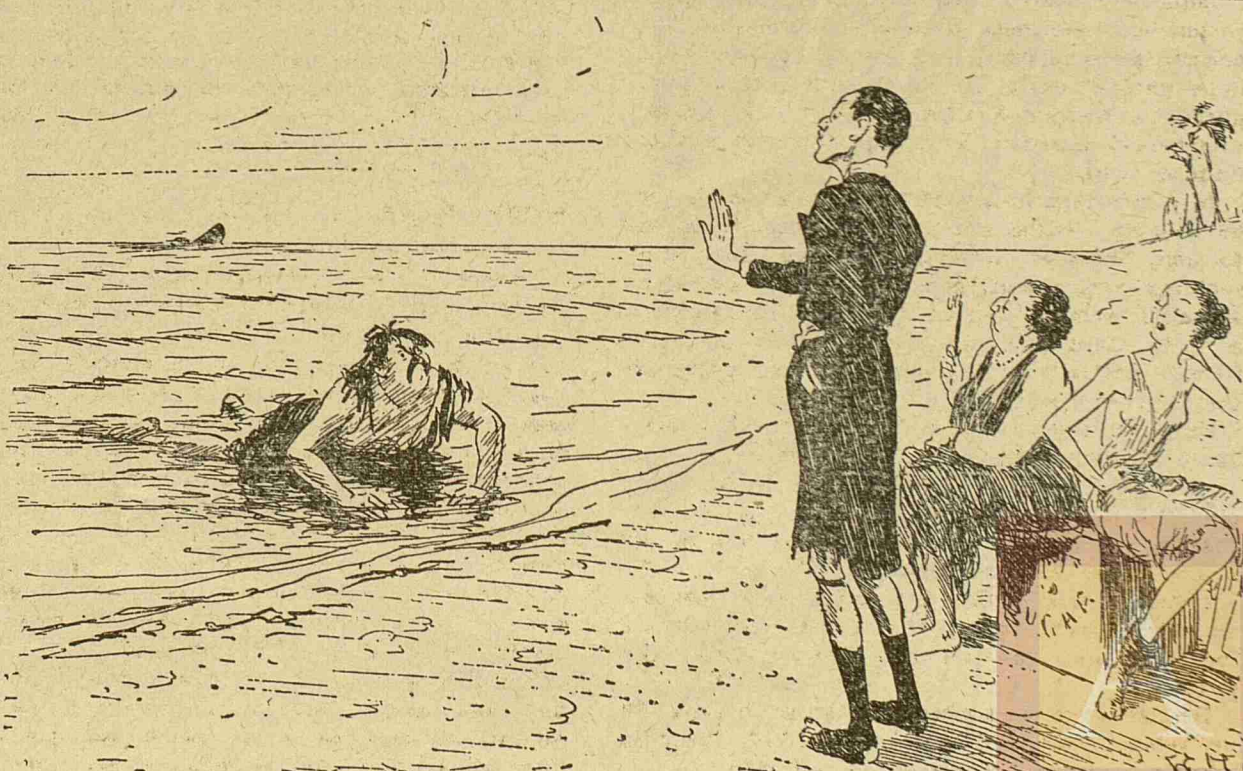
Les effectifs sont au total de 80.000 hommes fort aptes à livrer au besoin une guerre de montagnes. L'actuel premier ministre de l'Afghanistan, Sirdar Mohamed Hashim Khan, veut faire participer son pays au progrès moderne. Des ingénieurs allemands et italiens y construisent des routes, des ponts et des barrages, un Suédois installe le téléphone, deux Allemands dirigent la Banque Nationale et un autre Allemand a créé une compagnie d'assurances. Il y a à Kaboul une école française, une école allemande et un collège anglo-hindou.

Le sol de l'Afghanistan souffre du manque d'eau, mais huit barrages seront bientôt terminés qui permettront l'irrigation de nombreuses vallées. Dans le nord, où il fait plus chaud, grâce à une moindre altitude, on plante à présent le coton. A l'ouest, on pourra extraire du charbon, et la Schell négocie déjà avec le gouvernement afghan pour une concession pétrolière.

ORIENT ET OCCIDENT

Pour le moment, la civilisation occidentale semble bien contraire à l'esprit de ce peuple de montagnards, au beau physique et à l'individualisme farouche. Les mollahs (prêtres) exercent sur le peuple afghan une grande influence. Ce sont eux qui ont fait échouer les réformes occidentales d'Amanoullah et détruit le cinéma de Kaboul où l'on montrait — oh, horreur ! — des femmes sans voile.

La lutte pour la liberté et pour la civilisation a commencé à Kaboul. Mais le reste de l'Afghanistan s'en tient encore aux vieilles coutumes.



— Je regrette, mon brave, mais ceci est une île de première classe.

Humorist, Londres.

Aventures aux confins de la Sibirie

Le soleil venait de disparaître derrière l'horizon. Ses rayons doraient encore les cimes des montagnes, mais les ombres s'allongeaient dans les vallées. Les arbres aux feuilles jaunies se détachaient sur le fond pâle du ciel, et l'approche de l'automne se faisait sentir dans toute la nature.

Nous escaladâmes une montagne peu élevée et descendîmes ensuite vers une vallée recouverte d'une forêt épaisse et coupée au milieu par le lit desséché d'un torrent de montagne. Je me dirigeai, sur des galets, à gauche, et mon compagnon Olentiev, à droite. Deux minutes s'étaient à peine écoulées que j'entendis un coup de feu. Je me retournai et vis un animal souple et tout tacheté sauter au loin. Je courus vers Olentiev.

— Qu'est-ce que c'est ? criai-je.

— Je crois que c'est un tigre. Il était assis sur un arbre. J'ai bien visé et je l'ai sûrement atteint.

Une bête blessée à mort

Nous avançâmes avec précaution vers l'endroit où l'animal s'était caché. Des traces de sang sur l'herbe desséchée montraient que la bête avait bien été blessée. Soudain, Olentiev s'arrêta et se mit à écouter. On entendait comme un ronflement, mais on ne voyait rien à travers les grandes fougères : un immense arbre écroulé nous barrait le chemin. Olentiev voulait déjà surmonter cet obstacle lorsque l'animal blessé sauta sur lui. Olentiev tira immédiatement sans même appuyer son fusil contre l'épaule, et la bête tomba, atteinte au milieu de la tête ; dans sa chute, l'animal s'accrocha à une branche de l'arbre mort et y resta suspendu, les pattes de devant d'un côté et les pattes de derrière de l'autre.

Après quelques convulsions, il s'écroula aux pieds du chasseur.

C'était une panthère mandchoue (Felis orientalis Schleg), qu'on appelle, dans cette région, « bars ». Sa longueur, du bout du nez à la naissance de la queue, était de 1 m. 4. Sa peau était blanche sur le ventre et rousse sur le dos et sur les côtés : des taches noires y formaient des lignes, comme chez le tigre.

La panthère d'Oussourie se nourrit de cerfs, de chevreuils et de faisans. Animal rusé et prudent, la panthère échappe facilement à l'homme : poursuivie par celui-ci, elle se couche sur une branche qu'elle prend soin de choisir dans la même direction que la trace de ses pas, afin que la chasseur la voie d'en face et non pas de côté. Là, elle s'étend, la tête sur les pattes, immobile, faisant un tout avec la branche.

Une « pourga » sur le lac Khanka

Le lac Khanka ou Kenka, situé entre 44° 36' et 45° 2' de latitude, a la forme d'un œuf. Il a 85 km. de longueur et 30 à 60 km. de largeur. Sa superficie totale est de 2.400 km². Ce lac est voisin d'un autre lac, le « Petit Khanka », ou Siao-Khou en chinois, long de 15 km. et large de 25 km. Ces deux masses d'eau sont séparées par une bande de sable, où passait autrefois la route de Mandchourie vers l'Oussourie. La partie supérieure du lac Khanka appartient à la Chine.

Jadis, le Khanka était beaucoup plus grand comme en témoignent encore les marais qui l'entourent. La profondeur du lac ne dépasse plus nulle part 10 m., et les sables et le limon continuent à le remplir. Les tempêtes sur le lac Khanka sont très dangereuses, le remous des eaux y allant jusqu'au fond.

Je partis vers le lac en compagnie de Derçou, un « gold » (tribu indigène d'Oussourie), âgé de 45 ans, chasseur intrépide s'il en fut. Pensant que vers le soir, nous serions déjà de retour au camp, nous ne nous chargeâmes pas de paquets. A tout hasard, je mis mon pull-over chaud, et Derçou prit la toile de la tente et deux paires de bas en fourrure.

En route, Derçou regardait souvent le ciel et marmonnait quelque chose. Il me dit enfin :

— Capitaine, nous devons rentrer avant nuit, nuit être mauvaise.

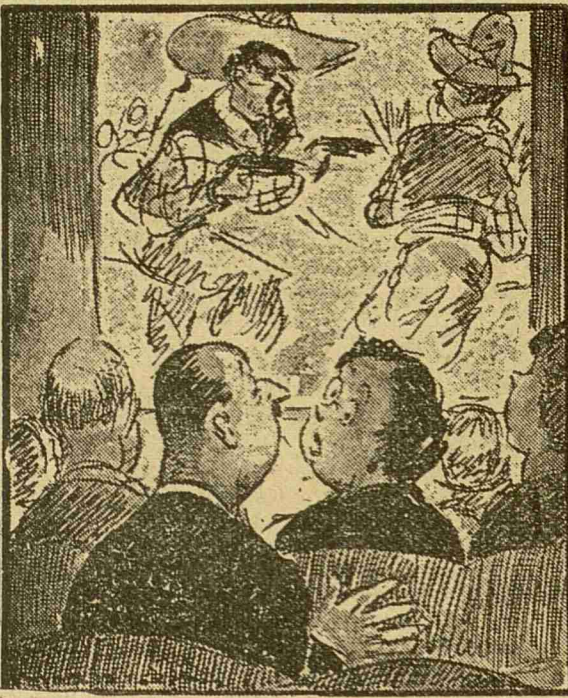
Je lui répondis que le lac n'était pas loin et que nous rentrerions sans retard.

Lorsque, vers midi, nous atteignîmes Khanka, ses eaux étaient agitées et blanches d'écume, un fort vent du nord secouait les roseaux des rives.

Derçou attira mon attention sur les oiseaux. Ils ne volaient pas, ils fuyaient. Des oies sauvages passaient très bas, au-dessus de nos têtes.

ON vient d'éditer à Moscou les œuvres complètes du célèbre voyageur russe W. K. Arsséniev, qui explora, dès 1902, la région de la rivière Oussourie ainsi que les montagnes Sikhola-Alin, au nord de Vladivostok, en face de l'île de Sakhaline et du Japon. Le grand écrivain russe Maxime Gorki et l'illustre explorateur polaire Nansen accueillirent en son temps avec de vifs éloges le récit des voyages d'Arsséniev. Celui-ci mourut, en 1930, à Vladivostok. Les éditions Molodaïa Gvardia ont décidé de donner à ces récits la diffusion qu'ils méritent.

Nous publions ci-dessous deux passages du livre d'Arsséniev : A travers l'Oussourie.



— Ce film est affreux. Ne pourriez-vous mettre votre chapeau pour m'en boucher la vue ?

Smith's Weekly, Sydney.

L'eau du lac bouillait comme dans une marmite. Pendant une heure, nous restâmes sur le rivage, en tirant sur des canards sauvages.

Soudain, il n'y eut plus d'oiseaux. Un nuage noir, tapi jusque-là à l'horizon, se leva et cacha le soleil. Le ciel était devenu noir, sillonné par des nuages blanchâtres, tels des bouts de coton sale.

— Capitaine, nous rentrer vite, me dit Derçou, moi, un peu peur.

Nous nous mîmes donc en marche. Après quelques minutes, je regardai en arrière. Le lac se jetait de tous les côtés comme un furieux animal captif qui tire sur sa chaîne.

L'eau monte

— Eau monter, dit Derçou.

En effet, le vent poussait l'eau du lac vers l'embouchure de la rivière Léfa, et celle-ci sortit des rives et se mit à inonder la plaine. Bientôt, nous nous trouvâmes devant un cours d'eau que nous ne reconnûmes pas. Nous tournâmes à gauche et aboutîmes à un marécage. Rebroussant chemin, nous revînmes vers le cours d'eau et primes ensuite notre droite. Au bout de quelque temps, nous nous trouvâmes devant un autre cours d'eau que nous passâmes à gué, mais pour arriver dans un autre marécage. Enfin, nous découvrîmes une bande de terre ferme traversant le marais comme un pont. Après un demi-kilomètre de marche, nous sortîmes du marécage.

Il n'était que 16 heures, mais il faisait presque nuit. Des nuages sombres galopaient vers le sud. Je calculai qu'il ne nous restait plus que quelques kilomètres jusqu'au camp, établi en face

d'une colline isolée qui nous servait de point d'orientation. Nous ne pouvions donc pas nous égarer. Soudain, un assez grand lac s'ouvrit devant nous. Nous voulûmes le contourner. Mais un nouveau cours d'eau nous barra le chemin. Nous nous jetâmes de l'autre côté pour n'aboutir qu'au marécage que nous avions fui. Nous avançâmes alors à droite, mais nos pieds s'enfonçaient dans le sol. Je proposai à Derçou d'aller chercher la bande de terre ferme par où nous étions passés, mais nous ne pûmes la retrouver.

Le vent se calma soudain. Nous n'entendîmes plus que le bruit des eaux du Khanka. La nuit descendait, et des flocons de neige tournoyaient dans l'air. Après le calme plat, une terrible bourrasque. Le vent se mit à tomber.

« Arrachez l'herbe ! »

— Il faudra passer la nuit ici, me dis-je. Mais je me rendis soudain compte qu'il n'y avait autour de nous pas un arbre, pas un buisson qui nous permit d'allumer du feu : rien que de l'herbe et de l'eau.

— Quoi faire ? demandai-je à Derçou.

— Moi avoir peur, répondit-il.

Puis, il me cria :

— Ecoute, capitaine, nous travailler vite, couper l'herbe, si pas bien travailler, nous mourir ici.

Je ne le questionnai pas, et nous nous mîmes au travail. Le vent soufflait avec force et je tenais difficilement debout. Mes vêtements gelaient. Dès que nous posions par terre l'herbe coupée, la neige la recouvrait. Dans certains endroits, Derçou m'interdisait de couper l'herbe sans que je compris pourquoi.

— Toi obéir, moi comprendre ! criait-il.

Après une heure de travail, je sentis la neige fondre sur ma chemise. Je voulus me chauffer les mains, mais laissai tomber mon couteau et ne pus le retrouver dans l'obscurité.

— Travaille avec tes mains, cria Derçou. Bientôt, j'étais au bout de mes forces. Mes vêtements mouillés et gelés craquaient, mes mains saignaient, la tête me tournait et je claquais des dents. J'eus sommeil. « C'est ainsi qu'on meurt de froid », me dis-je, et je perdis connaissance. Je me réveillai sentant qu'on me secouait fortement. Derçou était penché sur moi et me disait :

— Mets-toi à genoux !

Une tente improvisée

J'obéis. Derçou me recouvrit de la tente et jeta de l'herbe dessus. J'eus plus chaud ; la neige dégelée se mit à couler le long de mon corps. Pendant longtemps, j'entendis Derçou marcher autour de moi, amassant de la neige et arrangeant la tente.

J'eus chaud, je m'étendis et commençais à sommeiller lorsque Derçou me dit :

— Capitaine, pousse-toi !

Il entra sous la tente et se coucha à côté de moi, nous couvrant tous les deux de sa veste de cuir. Il me mit ses bas de fourrure ; il avait déjà enfilés les siens.

— Merci, Derçou, lui dis-je, pense à toi-même.

— Rien craindre, capitaine, répondit-il.

« Herbe solide, vent pas pouvoir enlever tente. »

Plus il tombait de la neige et plus il faisait chaud dans notre hutte improvisée. Je m'endormis.

Quand je me réveillai, Derçou était parti.

— Derçou ! criai-je.

— Des ours ! entendis-je, sors, capitaine !

Après la pourga

Je sortis et dus fermer les yeux, tellement tout était blanc sous la neige. Le temps était à nouveau beau et le soleil était prêt à surgir des nuages.

Je compris alors pourquoi Derçou m'avait empêché de couper l'herbe dans certains endroits. Il en avait fait des cordes qu'il avait attachées aux cuirs de la tente, pour qu'elle ne fût pas renversée par le vent. Je voulus remercier Derçou de m'avoir sauvé la vie, mais il répondit :

— Pas besoin merci, nous aller ensemble, nous travailler ensemble.

Et il ajouta :

— Aujourd'hui, beaucoup gens mourir.

Les gens, pour un gold, cela signifie les oiseaux.

C'est cela une « pourga » (tempête de neige) d'Oussourie.

BORIVOJE

la femme qui mourut d'amour

II

par Gala GALAXION

Grand récit de la campagne roumaine

RÉSUMÉ

En face de Cladova, sur la rive roumaine du Danube, le prêtre Tonéa, âme pure, mène une existence patriarcale au milieu des siens. Mais à l'occasion des fêtes de Pâques, le riche négociant serbe Traïco et sa jeune femme Borivoje viennent le visiter.

La beauté de Borivoje inspire à Tonéa une passion qu'il ne peut maîtriser. Aussi, étant obligé d'aller à Cladova pour toucher de l'argent, le prêtre se décide un soir à traverser le Danube et à aller rejoindre la belle Borivoje près des ruines d'une mosquée.

L'ECHO DE BUCAREST :

QUE reste-t-il d'honnête dans ce que je fais ? saut... cette écorce mensongère, que ces chrétiens prennent j'en suis certain — pour réelle, et dont ma pauvre femme commence déjà à douter. Quelle honte ! Est-ce pour l'argent de Traïco que j'affronte le Danube, ou n'est-ce pas plutôt poussé par cette malédiction qui me dévore et m'avilit ? Où est désormais ma dignité de prêtre et de chrétien, puisque me voici fugitif, avec les saintes huiles dans mon sein, traversant le fleuve comme un malfaiteur pour trouver sur l'autre rive la mort de mon âme ? Moi tout seul, je ne puis plus m'être d'aucun secours ; tout mon espoir, je l'ai mis dans le bras et la pitié du Seigneur. Oh ! si cette nuit pouvait trancher mes doutes... Mais comment, par quelle voie ? Dieu seul le sait... Que puis-je attendre, et que pourrait bien m'apporter la sainte André d'aujourd'hui ? La mort au fond du Danube. Si, par la grâce du Seigneur, la barque échoue, c'est que Lui-même aura pris soin de son inutile serviteur. Mais quel d'impie dans cette espérance ! Demander un pareil dénouement parce que, dans ma déchéance et ma lâcheté, je ne sais opposer un cœur ferme à une vile passion ! Demander au Seigneur de laisser sans père cinq enfants, parce que je n'ai plus, moi, ni l'esprit ni la force de fuir les voies de ma perdition ! Et demander que meurent avec moi ces pauvres chrétiens qui sont là à m'attendre... Me souhaiter pareille mort, c'est exciter davantage la colère de Dieu. Mais alors, quel est le salut que je puis espérer ? Et qui, sinon Dieu, pourrait me l'envoyer — et par quelle voie, sinon par la prière et la guérison de l'âme ? Or, sur cette voie, impuissant que je suis, j'ai marché sans répit, je me suis traîné à genoux, et j'ai rampé sur le ventre, semblables aux héros des antiques repectirs... Mais je n'ai, hélas ! rien pu achever !...

— Tout est prêt, *parinte*. Donnez-nous votre bénédiction, et en route, avec l'aide de Dieu.

Ils étaient six : Petar Dusan, sa belle-mère et quatre rameurs. Ils vinrent au-devant du prêtre, lui baisèrent la main et l'invitèrent à prendre place dans la barque. Le respect et la confiance que ces hommes simples lui témoignaient dans le danger, le rappelèrent à sa mission. Il bénit les eaux bouillonnantes, puis ses compagnons — et la barque s'engagea dans les flots. Au début, les eaux se laissent vaincre, et Petar Dusan pilota avec succès. Le prêtre, serré sur un banc entre deux rameurs, suivait moins le combat du vaisseau contre le fleuve, que celui qui se livrait en lui-même, d'autant que ce Danube, aujourd'hui noir et monstrueux, lui apparaissait, évoqué par le souvenir, sous des traits d'allégresse et d'inoubliable beauté...

C'était la veille de la saint Pierre et,

sur un mot de Jupan Traïco, Popa Tonéa s'était décidé à passer à Cladova, pour toucher les intérêts de son argent. Une journée d'une splendeur étincelante et d'un bleu sans bornes. Au loin, le Danube brillait comme un cimenterie que le Seigneur aurait posé là, en ligne de partage entre les terres de deux peuples voisins. Il entra dans Cladova vers deux heures de l'après-midi et alla chercher Jupan Traïco à son magasin. Un apprenti lui fit savoir que son maître l'attendait chez lui. Traïco habitait à ce moment son *conac* de la vigne. Le prêtre longea les ruelles, en style turc et, par d'étroites ruelles, arriva au bout de la ville. De là on voyait le *conac* avec son jardin, au-dessus de quelques autres jardins. Popa Tonéa pénétra dans le domaine bien soigné, rempli d'arbres et d'arbustes de toute sorte, depuis la clôture jusqu'à la maison et couvert de vigne au delà. En approchant du *conac*, il fit un grand effort pour se maîtriser, en se gourmandant intérieurement de sa faiblesse. Cependant, comme personne ne venait à sa rencontre, il monta l'escalier du *tchardac* (8), envahi par les branches d'un abricotier de race, tout chargé de fruits mûrs — et pénétra dans la maison par la *tinda* (9) grande ouverte. A gauche, une porte était entrebâillée ; mais le prêtre, ébloui par la lumière du dehors, resta un moment sans bouger, incapable de rien distinguer à l'intérieur.

— N'y a-t-il personne ?

— Il y a nous, répondit une voix infiniment émue et inhabile à parler roumain.

C'EST alors que le prêtre aperçut une chambre meublée à la turque et, devant lui, sur le sofa, abimée dans les coussins, la belle Borivoje. Il était clair qu'une secousse nerveuse l'avait jetée là. Elle respirait avec effort, ses bras s'agitaient et, rien qu'aux feux clignotants des monnaies d'or qui entouraient son cou, on pouvait deviner que sous le collier à triple rang, sa gorge, nue sous cette parure, mourait et renaissait, torturée par un fievreux secret. A la place des chastes églantines d'après Pâques, si prospères et heureuses, les joues de Borivoje offraient maintenant à la vue des roses meurtries et sanglantes. Et à la place du pur matin qui se levait naguère dans ses yeux, brûlait à présent un soleil de midi, accablant et tragique.

— Excusez-moi, *duduca* Borivoje... Je suis venu voir Jupan Traïco, il m'a fait dire de venir...

— Il est parti... à la hâte, au loin, avec Nikita ; ici, dans ce papier, il a mis l'argent...

Et, rassemblant ses forces, et serrant sur son corps le peu de vêtements qui la couvraient, Borivoje se leva et, d'un bras sur lequel glissèrent et s'entrechoquèrent en un joyeux cliquetis, des bracelets d'argent, présenta à Popa Tonéa un papier froissé. Le prêtre le reçut les yeux baissés, le mit dans son sein et garda le silence.

— Asseyez-vous, *parinte*... et causons... Traïco est parti au loin avec Nikita...

— Merci, *duduca* Borivoje, mais je suis très pressé, j'ai encore affaire à Cladova.

De par l'inflexion de la voix, Borivoje comprit qu'il refusait. Une expression d'indicible tristesse passa sur son visage. — Restez, et causons, *parinte*, répéta Borivoje avec effort, comme si elle essayait de se rappeler une phrase roumaine de circonstance, péniblement apprise.

Popa Tonéa s'assit tout près de la porte, sur le bord du divan qui longeait les murs. Mais comment s'entretenir avec Borivoje ? La pauvre femme faisait effort pour se remémorer ce qu'elle avait appris, mais à chacun de ses échecs, elle retombait dans sa langue serbe dont Popa Tonéa ne comprenait presque pas un mot. Irritée de son impuissance, Borivoje bondit sur ses pieds et s'approcha du prêtre. Ses bras eurent le geste de prendre une résolution suprême et désespérée. Un abricot, merveilleusement beau et mûr, et

(8) Véranda.

(9) Vestibule des maisons roumaines.

meurtre jusqu'au cœur, se détacha de l'abricotier et roula dans le vestibule, aux pieds de Popa Tonéa. Borivoje toucha de sa main l'épaule du prêtre.

— *Parinte*, moi, je t'aime, tu sais...

Le prêtre resta sans mouvement, étouffant avec des efforts surhumains les cercles de flamme et de tentation qui tourbillonnaient entre son cœur et son cerveau.

— Oh ! je t'aime beaucoup, moi...

C'ET AVEU, ce n'était pas seulement la bouche saignante qui le prononçait, et que Popa Tonéa ne voyait pas, mais l'être tout entier de la jeune femme, si frémissant, si proche et si plein d'attait.

Borivoje fondit en larmes et, au même instant, ses cheveux, tordus en une tour s'éroulant sur les épaules du prêtre, l'ensévelirent dans une nuit parfumée et païenne. Il retrouva néanmoins assez de forces pour écarter les boucles et, d'un bond, fut dehors, dans le jour. La première chose qu'il vit et où son esprit put se reposer en se reprenant, ce fut, par delà l'étincelante panoplie du Danube, l'église où depuis dix ans il officiait en toute pureté. Depuis dix ans, c'était là que Popa Tonéa servait Jésus Christ, le Maître des cœurs sans tache, des victoires remportées sur soi-même, de l'amour qui peut tout s'il ne s'embourbe pas dans les bas-fonds sanglants et les vains appétits. Là, depuis dix ans, il était l'intermédiaire entre le siège de Jésus Christ et les âmes dont il avait la charge ; et cette médiation de chaque jour avait été pure, honnête, ignorante de l'or criminel, de l'intempérance et de la débauche, de l'orgueil et de la méchanceté. Depuis dix ans, c'était là qu'il travaillait à rendre productif le talent à lui confié par le Seigneur. Et tous ces biens péniblement acquis, jour par jour, dix années durant, iraient s'évanouir d'un seul coup dans le gouffre du crime !

« O mon saint Maître ! Mets autour de moi la protection des saints empereurs et aide-moi à être fort sans cruauté et humain sans bassesse ! »

D'un pas ferme, il revint vers la maison. Borivoje, couchée sur le divan, pleurerait en étouffant ses sanglots dans les coussins. Une pitié et une tendresse hautement chrétiennes remplirent le cœur de Popa Tonéa.

— Borivoje, mon enfant, je t'aime bien moi aussi, mais c'est en fille de l'Eglise et comme ma sœur en Jésus-Christ. Songe, Borivoje, que c'est là le seul amour qu'il puisse y avoir entre nous. Je suis prêtre et tu es mariée. J'ai une femme. Je sers Dieu, et tu es l'épouse d'un homme. C'est un péché, Borivoje, un grand péché !

Ce fut le seul mot qui frappa la jeune femme et qu'elle comprit.

— Oh ! péché, péché...

Le prêtre la prit paternellement dans ses bras, la remit debout, essuya ses larmes comme à un enfant, et, lui ayant fait faire le signe de la croix comme à une petite fille qui se réveille la nuit dans un cauchemar, il prononça sur elle, avec un accent infiniment pénétrant, une courte prière qui lui revint à la mémoire. Borivoje se signa et lui baisa la main. Le prêtre l'embrassa sur le front et, la soulevant dans ses bras, comme il faisait d'Anastasia, sa fille aînée, il l'éleva sur les coussins.

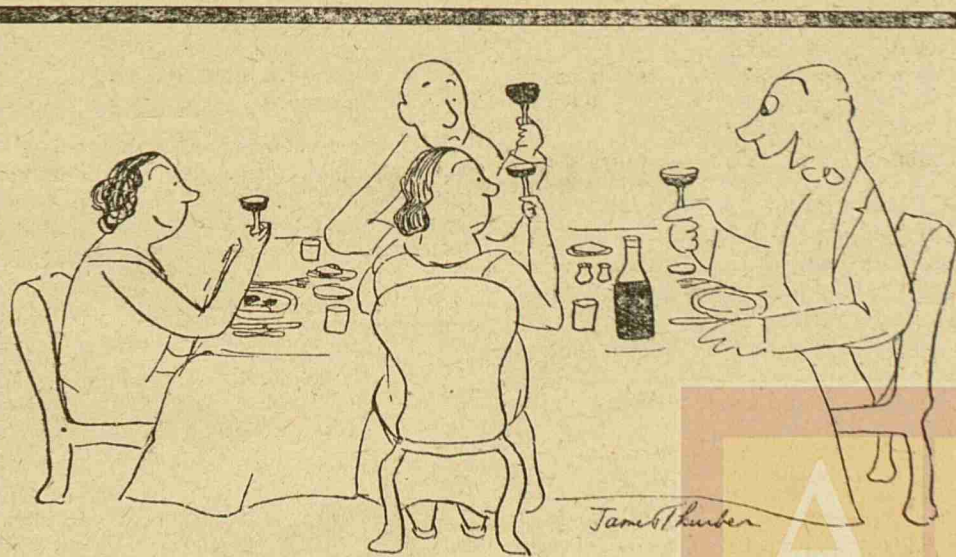
— Maintenant je vais pleurer sur les lauriers de ma victoire !

LE descendant à pas lents vers le Danube, et comme les passagers ne s'étaient pas encore rassemblés, il s'assit sur une poutre, face au soleil, et sanglota sans larmes. Devant lui pétillait la fourmillière d'or et d'argent du Danube ; d'un côté Borivoje et les rivages scintillants aux sirènes tentatrices ; de l'autre, une femme et cinq enfants, un foyer et une carrière, une vie de probité et le pacte terrible avec Jésus-Christ, incarné dans la bâtisse blanche et souple de l'église qui se détachait maintenant sur le ciel bleu et où il officiait depuis dix ans.

« O mon Dieu ! entasse des montagnes d'indulgence pour cacher ma misère à Tes yeux, pour que s'effacent les traces du péché que mon âme laisse sur les rives du désespoir. Et, descendant, comme les autres fois et comme toujours, au niveau de notre plainte et de notre larmoyante ignorance, permets que je T'interroge, ô Très Bon : Pourquoi as-tu pétri d'argile ce misérable vase que nous sommes, puisqu'il a été si souvent dit qu'il brûlerait dans un feu plus cuisant qu'il ne peut soutenir ? Pourquoi d'argile, ce vase, puisqu'il a été écrit dans Ta Volonté qu'il porterait l'huile divine de Ta Connaissance, du Saint-Evangile et de la terrible Sainte Liturgie ? Que ne l'as-Tu taillé, Seigneur, dans la pierre, ou forgé dans le fer, puisqu'il nous fut donné de le porter sur un chemin si pénible, si glissant et si hérissé d'écueils ?... O, soulève de Ta droite altière ce roc qui a encombré mon humble sentier et m'a caché le soleil de la raison devant Toi, et réponds à mes questions aveugles et stupides par Ta miséricorde qui est miracle et génératrice de miracles, et réponds-moi par Ta droite puissante qui délivre de la tentation, comme autrefois à Antoine, comme autrefois à Martinien ! »

Et, ayant pensé par cette prière son âme blessée, comme on pense de bandellettes une plaie qui saigne, Popa Tonéa descendit dans la barque et s'assit entre des hommes simples et tranquilles, dont les muscles vigoureux luttant contre les ondes, se gonflaient et retombaient comme elles.

(A suivre.)



— C'est un petit bourgogne tout ordinaire, sans aucune race, mais je pense que ses prétentions vous amuseront.

New-Yorker.

CONSPIRATEURS ET PROVOCATEURS

NOTE PRELIMINAIRE

LE DIRECTOIRE, cette époque si décriée et généralement si peu connue, mérite, surtout de nos jours, une étude plus attentive et plus serrée. Albert Mathiez s'y était attaché dans les derniers jours de sa vie. Le destin ne lui avait pas permis de la pousser jusqu'au bout.

On se plaît assez à esquisser des jugements sur telle ou telle « expérience révolutionnaire ». On néglige un peu trop l'analyse d'une tentative, donnée sous le signe du « retour à l'ordre » et qui a pour base la victoire des éléments modérés sur le parti de la révolution. Et pourtant les conclusions auxquelles on peut aboutir dans le dernier cas sont des plus instructives. Il en résulte notamment, avec suffisamment d'évidence, qu'il est impossible d'arrêter une révolution, de « l'assagir », de la « calmer ». Une fois maître du pouvoir le parti modéré se trouve aux prises avec des adversaires de droite et de gauche et se voit obligé de céder la place au régime de la dictature pure et simple. Thermidor appelle infailliblement Brumaire et c'est l'échafaud de Robespierre qui a servi de tremplin à Bonaparte.

En attendant l'échéance fatale, tout le monde conspire. Le nombre de complots de toute nuance est impressionnant pendant les trois années qui précèdent la chute définitive du régime républicain. Dans ces entreprises on rencontre des idéalistes, des militants sincères confondus avec des démagogues et des agents provocateurs de la plus basse espèce. Pour certains « conspirer contre le gouvernement » est devenu une sorte de profession assez lucrative. D'autres, moins nombreux il est vrai, payeront de leur tête des rêves fragiles et dangereux. Le lecteur trouvera ici quelques textes puisés en partie, dans les dossiers de la célèbre Conjuraison des Égaux qui s'était donné pour but de rétablir le cours de la Révolution française et de faire d'elle le point de départ d'une révolution mondiale dont le but final serait l'institution du régime de l'égalité absolue dans tous les domaines. On sait que cette magnifique perspective n'avait servi, en réalité, que de prétexte, pour quelques politiciens frondeurs, à essayer de renverser un gouvernement dont ils voulaient prendre la place.

Gérard WALTER.

METHODES DE PROPAGANDE

Les chansons sont utilisées dans une large mesure. Voici une « Chanson égalitaire » lancée par le Comité insurrectionnel formé par les Égaux :

Un code infâme a trop longtemps
Asservi les hommes aux hommes.
Tombe le règne des brigands !
Sachons enfin où nous en sommes.

Tu nous crées pour être égaux,
Nature, ô bienfaisante mère !
Pourquoi des biens et des travaux
L'inégalité meurtrière ?

Pourquoi mille esclaves rampants
Autour de quatre à cinq despotes ?
Pourquoi des petits et des grands ?
Levez-vous, braves sans-culottes.

Réveillez-vous à notre voix
Et sortez de la nuit profonde,
Peuple ! ressaisissez vos droits,
Le soleil lui pour tout le monde.

La mort de Robespierre sert de thème à des complaintes mélancoliques qui sont distribuées en abondance dans les quartiers populaires :

Ah ! pauvre peuple, adieu le siècle d'or,
N'attends plus que peine et misère.
Il est passé dès le dix thermidor,
Jour qu'on immola Robespierre.

O généreux martyrs de thermidor,
Amis de la démocratie,
Nous n'aurions pas, si vous viviez en-
core,

De rois, ni d'aristocratie !
Républicains qui, dans ces jours d'hor-
reur,

Sûtes échapper au carnage,
Rallions-nous, et d'une même ardeur,
Jurons de venger tant d'outrages.

Reconquérons notre heureux siècle d'or,
Exécrons celui de misère !
Vengeons la France, et du dix thermi-
dor,

Et de la mort des Robespierre.

Un répertoire spécial est créé à l'usage des soldats qu'on veut empêcher de marcher contre le peuple le jour où le gouvernement fera appel à l'armée pour réprimer l'insurrection :

Défenseurs de la liberté,
Arrivant des frontières,
Venez-vous en cette cité,

Pour enchaîner vos frères ?
On nous assure que vos bras,
Armés pour nous défendre,
Si nous ne nous soumettons pas,
Nous réduiront en cendre.

Prononcez-vous, Républicains,
Héros, couverts de gloire !
Verra-t-on les armes en vos mains
Souiller tant de victoires ?
Frappez-vous des mêmes coups
Et les fils et les pères ?
Nos neveux verront-ils en vous
L'assassin de leurs mères ?

Ce tableau est trop déchirant,
Pour qu'il soit votre ouvrage ;
Certes, un tigre altéré de sang
N'en fait pas davantage.
Du brave Saint Just expirant
J'entends la voix qui crie :
Courageux soldats, il est temps
De sauver la patrie.

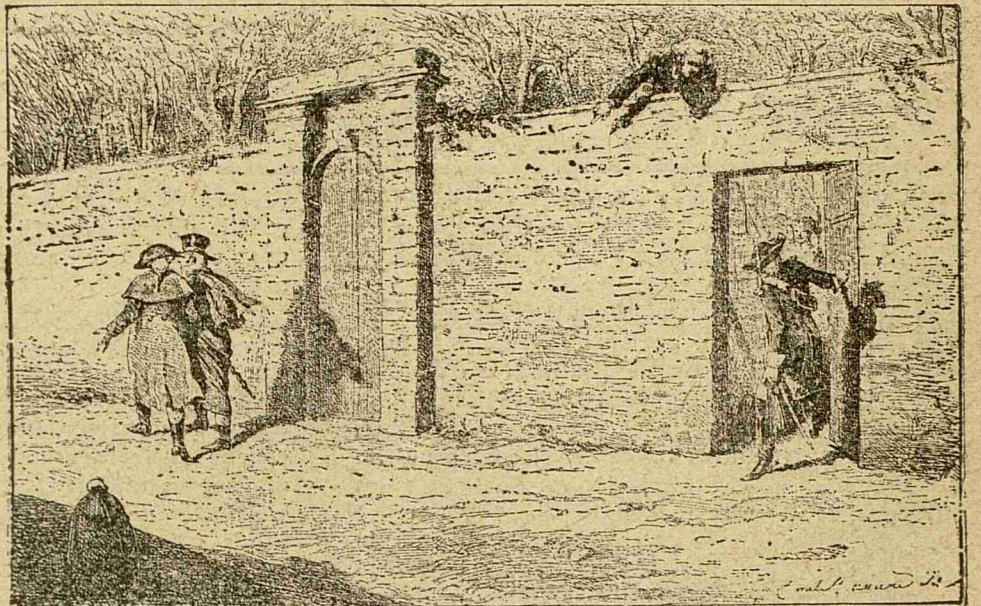
LA MISE EN TRAIN

Les conspirateurs lancent dans les différents quartiers de Paris des « agents révolutionnaires » qui sont chargés de travailler leurs arrondissements respectifs. Tous les jours ils font parvenir des rapports au Comité insurrectionnel qui est tenu ainsi, au courant de leur activité. L'agent révolutionnaire du 4^e arrondissement a trouvé le moyen de s'introduire dans les bureaux mêmes de la police. Il en informe le Comité dans son rapport du 6 flor. an IV :

Rien de nouveau à la police : quelques patriotes mis à la surveillance, mais déjà prévenus, de sorte que les inquiétudes à cet égard, doivent totalement cesser. Je ne suis pas mal servi de ce côté-là, et j'espère continuer à l'être malgré les changements survenus dans cette administration.

L'agent du 9^e arrondissement surveille les royalistes qui s'agitent de leur côté. Son rapport du 15 floréal se prête à des rapprochements curieux :

Les royalistes font faire, dit-on, des habits d'uniforme pour introduire, dans les rangs des soldats de la patrie, des scélérats qui, tirant sur le peuple, donneraient le signal de la guerre civile : quand ce ne serait qu'un faux bruit, il est important de le détruire.



LES CONSPIRATEURS SURVEILLÉS

L'agent du 4^e arrondissement envoie au Comité insurrectionnel des listes des patriotes qui pourraient être utilisés le jour où le signal de l'action sera donné :

Vous trouverez ci-dessous la liste de quelques patriotes de la section des Marchés ; le nombre en est bien plus grand, mais ils n'ont pas grandes lumières ; ils veulent le bien, mais ils ne connaissent pas le chemin qui y conduit ; et en général ils sont terrifiés par les souvenirs des maux qu'on leur a faits et la crainte de ceux qu'on peut encore leur faire.

Ravel, bon commandant de la force armée, ex-garde française ; lieutenant de gendarmerie.

Henriot, tailleur, bon républicain, peu de capacité.

Basserelle, républicain terrifié, peu de capacité.

Morlaix, marchand mercier, républicain terrifié, mais ayant des talents.

Cellier, lingier, il est peu de places qu'il ne puisse remplir et il est révolutionnaire.

Michel, cordonnier, révolutionnaire, ayant des talents. J'apprends à l'instant qu'il a perdu la tête, c'est-à-dire qu'il est fou.

Quant aux espions, j'en connais bien quelques-uns ; ils peuvent se corrompre, mais ils ne peuvent servir la liberté, voilà mon opinion. J'ai fait la découverte de la demeure de l'un des quatre, qu'on me dit être chef de la partie de l'esprit public. On me le dit patriote : je l'irai voir pour parler patriotisme avec lui, quoique je haïsse les espions ; je ferai un effort surnaturel. Salut.

« IL FAUT QUE ÇA FINISSE ! »

Pendant ce temps, les royalistes inondent Paris de brochures contre-révolutionnaires plus ou moins habilement camouflées. En voici un spécimen très peu connu :

De tout côté, j'entends crier : il faut que ça finisse. Je vais dans les groupes, on se chamaille, on s'échauffe ; ensuite on s'accorde et on se sépare en disant : ça finira.

Dans toutes les rues, j'aperçois des queues qui n'en finissent pas, des hommes qui poussent, des femmes qui crient, la sentinelle qui jure, les chiens qui aboient, tout cela forme le concert le plus curieux ; je m'approche.

— Ah ! mon Dieu ! dit l'une, n'est-ce pas une abomination que de venir perdre ici le quart de sa journée pour attraper un léger morceau de viande toujours accompagné d'os très lourds.

— Eh ! répond l'autre, à qui la faute, c'est à un tas de fripons, c'est à cette gueuse de Commune qui a si longtemps été la fille chérie des Jacobins. Mais encore un peu de patience, et ça finira.

Je continue ma tournée, j'arrive à la porte d'un chandelier, nouvelles queues, nouvelles plaintes.

— Encore, dit un citoyen, si c'était toujours été, les journées sont longues, on ne s'aperçoit presque pas de la disette de chandelles, mais comment serons-nous cet hiver ? Moi qui suis tailleur, je puis bien assurer que je gagne à la chandelle plus du tiers de ma journée, eh bien il faudra donc me coucher avec le soleil, et me coucher sans souper.

— Croyez-vous, lui répond un autre, que vous soyez le seul qui souffriez ? Que deviendront aussi tous les ouvriers de la République, si ça durait longtemps ? Il ne resterait plus qu'à se jeter à la rivière avec une pierre au col, mais espérons que tout ce mic-mac-là touche à son terme, et il faut que ça finisse.

Oui, bon peuple de Paris, ça finira, et avant peu, je l'espère !... Représentants, pénétrez-vous de cette grande vérité, le bonheur de vingt-cinq millions d'hommes est entre vos mains, ils vous demanderont compte du bien que vous auriez pu faire et que vous n'avez pas fait. La patrie ne sera tout à fait sauvée que quand vous crierez avec nous, d'une voix bien résolue : IL FAUT QUE ÇA FINISSE !

(Martainville, « Nous mourrions de faim, le peuple est las, il faut que ça finisse. »)

LES CONSPIRATIONS ET LES SAISONS

Un auteur anonyme donne aux conspirateurs ce sage conseil, fruit d'observations attentives :

Qui croirait que nos événements politiques dépendent des saisons ? Nos révolutions ont été déterminées, plus qu'on ne pense, par la pluie ou par le beau temps. Telle insurrection qui a changé la face de l'Empire n'eût point éclaté si des pluies de quarante jours, semblables à celles qui nous ont inondés cette année, eussent dispersé les groupes révolutionnaires. En hiver, retirés dans nos maisons, cherchant le plaisir au milieu des bals et des spectacles, ou le repos au coin de nos foyers, nous avons des inclinations tout à fait monarchiques. Mais aussitôt que le printemps renaît, nos sentiments républicains se raniment, nous courons aux assemblées primaires, et tandis que les jeunes cœurs s'épanouissent aux feux de l'amour, nos passions viriles se réveillent, fermentent, pètent s'avance, la chaleur croît, et elles font explosion.

Vous donc qui voulez fonder des républiques, manipulez vos peuples dans la canicule. Vous qui voulez relever des monarchies renversées, n'agissez qu'au milieu des frimas et de l'engourdissement de la nature.

(Le Siège de Paris, ou les deux conspirations.)

A la recherche d'une source de J O U V E N C E

...par les hormones

DER MORGEN, Vienne :

IL existe à Vienne une clinique pour maladies de femmes dont le laboratoire ressemble aujourd'hui davantage à une exposition florale qu'à un lieu d'austères études scientifiques. Les tables et les rayons, habituellement chargés de microscopes, d'éprouvettes, et autres instruments, sont ornés de superbes tulipes et de jacinthes. Sont-ce là des offrandes de clientes reconnaissantes ? Que non ! Tous ces splendides végétaux jouent ici le rôle de cobayes, dans les passionnantes expériences que quelques médecins viennois poursuivent depuis quelque temps et qui promettent de mettre la jeunesse à la portée de toutes les femmes, sans distinction d'âge ni de fortune.

Les hormones sexuelles féminines se retrouvent, ainsi que l'ont récemment démontré les chercheurs, non seulement dans le sang de la femme, mais encore dans tout organisme vivant. Loin de jouer un rôle exclusivement génital, elles apparaissent comme la substance vitale par excellence. Et toutes ces plantes sont là pour prouver que les mystérieuses sécrétions internes ont le don d'intensifier le processus de la vie. En effet, ceux parmi les végétaux que les expérimentateurs ont mis en quelque sorte au régime des hormones se sont épanouis plus pleinement que les autres et ont fourni même quelques spécimens extraordinaires.

L'action quasi-miraculeuse des hormones féminines une fois prouvée, les savants se sont proposé la tâche de décupler cette précieuse propriété des hormones, afin de soulager les maux de tant de femmes qu'une déficience hormonale condamne à une vieillesse prématurée. Ayant compris que la méthode consistant dans l'absorption des hormones étrangères était liée à trop de difficultés pour que son application sur une vaste échelle pût être envisagée, les chercheurs s'engagèrent dans une autre voie. Pourquoi, en effet, ne pas stimuler chez la femme la sécrétion de ses glandes endocrines génitales ou intensifier les propriétés des hormones déjà existantes au lieu de suppléer à sa déficience par un apport extérieur ? Or, il existe un moyen fort simple d'y parvenir : les rayons infra-rouges. On a remarqué, en effet, que les hormones, après avoir été soumises dans les éprouvettes à ces irradiations, donnaient des résultats stupéfiants dans les expériences florales. La conclusion était simple : il suffirait d'irradier de la même manière les organes internes de la femme pour opérer son rajeunissement par les hormones.

Cependant, cette méthode se heurtait à une

grande difficulté, si bien que, connue depuis quelques années, elle ne put jusqu'ici être appliquée avec succès. Cette difficulté découle du fait que les rayons infra-rouges sont extrêmement difficiles à séparer des rayons de la chaleur qui voisinent avec eux dans le spectre solaire. Or, l'épiderme se révolte contre l'action trop prolongée et trop intense de la chaleur. Il rougit et forme une sorte de couche protectrice qui empêche aussi le passage des rayons infra-rouges. Le problème qui se posait était donc de produire des rayons infra-rouges froids qui puissent pénétrer sans aucun inconvé-

nient à l'intérieur du corps. Plusieurs méthodes de transformation de ces rayons furent envisagées, mais elles étaient toutes trop compliquées pour pouvoir servir de base à un usage médical courant. Cependant, il existe une source de rayons infra-rouges froids à la portée de tous. Seulement, comme pour l'œuf de Colomb, il fallait y songer : c'est la lumière des tubes à néon.

Aujourd'hui, grâce aux travaux d'un groupe de médecins viennois, il existe une lampe qui intensifie considérablement la lumière émanant d'un tube de néon et qui peut être considérée comme une génératrice des rayons de jeunesse. Une femme dont la vie hormonale a été renouée par une série de séances d'irradiation au moyen de cette lampe semble s'être baignée dans la miraculeuse fontaine de Jouvence.

...par le système sympathique

COUNTRY GENTLEMAN, New-York :

L'HOMME a l'âge de ses artères, et le meilleur signe de l'état de celles-ci est la tension artérielle. L'envahissement des artères par les dépôts de cholestérine et de sels calcaires compromet le bon fonctionnement de tout l'organisme. Ses répercussions se manifestent au niveau du cœur, des reins, du cerveau. On a observé des cas où une brusque augmentation de la tension artérielle a coïncidé avec un vieillissement foudroyant. Des hommes dans la pleine force de l'âge présentent, en l'espace de quelques mois, tous les symptômes de la sénilité. Et la médecine est impuissante devant ce caprice cruel de la nature.

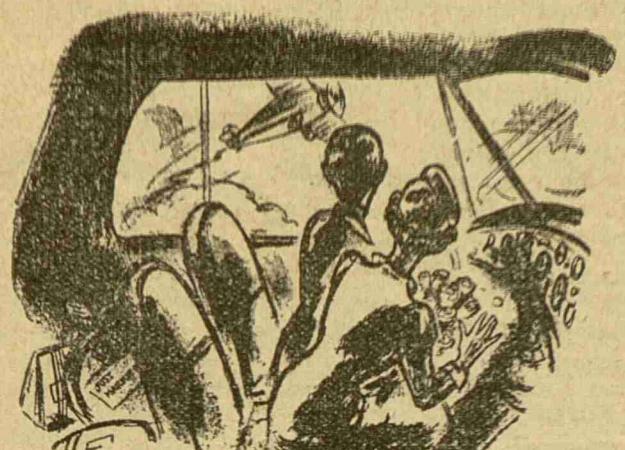
C'est ainsi qu'en novembre 1933, on admit à l'hôpital de l'Université de Michigan, un homme de 29 ans chez qui un premier examen fit conclure à une tumeur du cerveau. L'homme faisait pitié à voir : son aspect était celui d'un vieillard cachectique et c'est à grand-peine qu'il se tenait sur ses jambes. Il souffrait de maux de tête violents et sa vue avait à tel point baissé, qu'à un demi-mètre de distance, il était incapable de compter les doigts de sa main.

Un examen plus approfondi révéla que ces nombreux symptômes pathologiques ne pouvaient être tous attribués à une tumeur cérébrale. Les oculistes constatèrent que les artères du malade étaient si « vieilles » que par endroits elles n'étaient même plus perméables. Le Conseil des médecins tomba d'accord pour renvoyer le malade chez lui et ne pas le tourmenter inutilement pendant les quelques semaines qui lui restaient à vivre. Mais il se trouva qu'un chirurgien de l'hôpital ne se résigna pas à abandonner le malade à son sort. « Puisque vous reconnaissez qu'il est condamné, laissez-moi tenter une intervention », dit-il. Et sous les yeux incrédules de ses confrères, il opéra le moribond.

Voici le raisonnement que l'audacieux médecin avait suivi avant d'édifier la théorie que cette opération devait confirmer ou infirmer : le rétrécissement et le durcissement pathologiques des artères, qui se traduit par l'hypertension, impose au cœur un travail écrasant. Pour maintenir la circulation dans les artères, le cœur, qui joue le rôle d'une pompe, doit en effet, fournir un effort d'autant plus grand que ces vaisseaux sont moins élastiques. Or, l'on sait que les cloisons des artères sont régies par le système nerveux sympathique qui, par opposition au système cérébro-spinal, est absolument indépendant de notre vie consciente.

Pour des raisons encore mal connues, le fonctionnement du système sympathique est troublé chez certains individus : sa sensibilité s'exagère et il agit sur les artères, de sorte qu'elles se resserrent d'une manière anormale. La quantité de sang qu'elles charrient ne suffit plus aux besoins des organes qu'elles desservent.

Notre médecin se dit donc, qu'en découpant une partie du système sympathique, il avait de grandes chances d'affaiblir son action sur les cloisons artérielles et d'activer ainsi la circulation sanguine. Le système sympathique a en effet perdu de son importance à mesure que les progrès de la civilisation ont transformé les conditions d'existence de l'homme.



EN VOYAGE DE NOCES

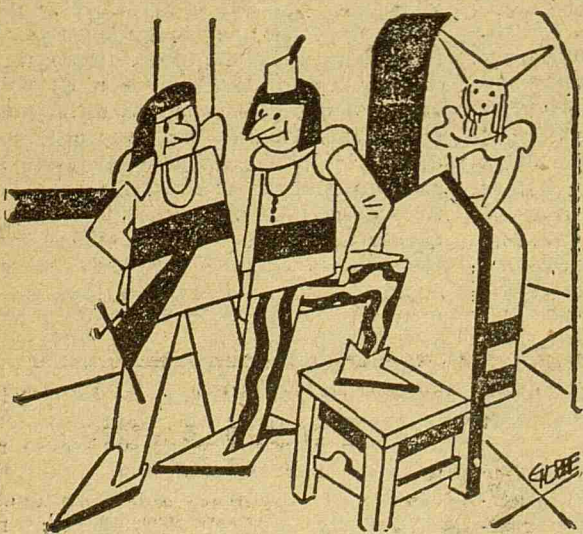
— Seigneur ! c'est maman !

New-Yorker.

Jadis, à l'époque où la force des bras et l'élasticité des jambes jouaient un rôle capital dans la vie de l'homme, la tâche du système sympathique était de rétrécir à volonté les artères de l'abdomen et d'accélérer ainsi par ricochet la circulation du sang dans les muscles des bras et des jambes ; si l'action automatique de cette partie du système nerveux, indépendante de la volonté, était alors très précieuse à l'homme, il n'en est plus de même aujourd'hui. Bref, le chirurgien ne redoutait pas de graves perturbations chez le patient privé d'une portion de son système sympathique. Il l'opéra donc d'abord du côté droit où il découpa, après avoir traversé les muscles, au voisinage de la colonne vertébrale et aussi entre les poumons, de nombreuses fibres nerveuses.

Le succès complet de cette intervention et l'amélioration notable du malade, encouragèrent le médecin, au bout d'une semaine, à recommencer son opération sur le côté gauche. Trois jours plus tard, les praticiens invités à constater les résultats, n'en crurent pas leurs yeux. L'homme dont le cas leur avait paru désespéré, était complètement métamorphosé. Au bout de quinze jours, il quitta l'hôpital et put reprendre ses occupations interrompues depuis des mois. Les plus récentes observations constatent chez cet homme miraculeusement rajeuni une tension artérielle normale, l'absence de tout trouble cardiaque ou rénal et une amélioration considérable de la vue.

Certes, les opérations ultérieures n'ont pas toutes donné des résultats aussi stupéfiants. Le rajeunissement par l'ablation partielle du système nerveux sympathique n'est pas encore au point, mais le principe même n'en reste pas moins valable. D'ailleurs tous les cas ne sont pas aussi graves que celui que nous venons de décrire et l'opération n'est pas la seule façon de remédier à l'hypersensibilité du système sympathique. Mais une fois établie la cause du vieillissement des artères et par là, du vieillissement tout court, on s'attachera sans doute davantage, dans les années à venir, à étudier le système sympathique et, qui sait, ces recherches nous feront peut-être découvrir un jour la vraie source de Jouvence.



MOYEN AGE

— J'ai donné 10 ducats d'or à une sorcière pour un philtre qui me rende propice le cœur de la belle Frédégonde.

— Eh bien ! moi, j'ai fait une économie. J'ai donné cinq ducats directement à la belle Frédégonde.

Il Sette Bello, Rome.

de

dis-moi ce que tu manges ET JE TE DIRAI QUI TU ES

SCIENCE DIGEST, New-York :

Le n'existe qu'un seul aliment universel ; le lait. Et encore, son usage n'est vraiment universel que jusqu'à un certain âge : en effet, seuls les enfants de toutes les latitudes apprécient ce liquide quelque peu fade sécrété par les glandes mammaires des femelles de quelques animaux supérieurs. Les Grecs du temps d'Homère le considéraient comme juste assez bon pour les nouveaux-nés et les « barbares », mais tout à fait indigne de nobles guerriers. Depuis, cette opinion a été révisée et les peuples civilisés ne pensent que du bien de ce breuvage. Mais les peuplades primitives continuent à afficher le plus grands mépris pour le lait.

Pour se nourrir de grillons et de sauterelles

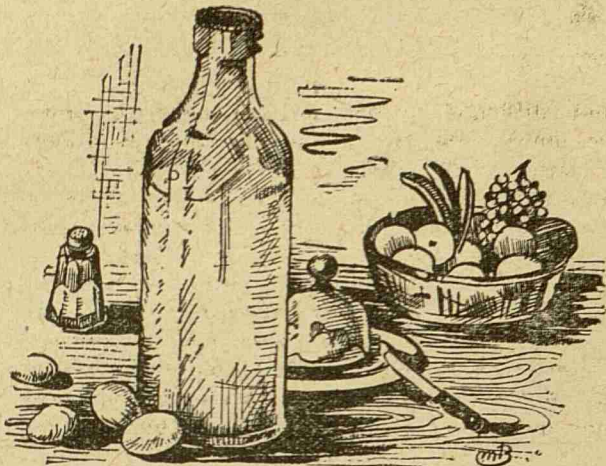
Dans l'Est Africain, il m'est arrivé de voir des indigènes écarquiller les yeux à la vue d'un Occidental étendant du beurre sur son pain. Ils n'auraient pas été plus étonnés de le voir consommer des tartines au... dentifrice. Ce n'est pas que les Africains ignorent le beurre. Ils en fabriquent même couramment et l'apprécient beaucoup, mais non point en tant qu'aliment. Le beurre, pour un nègre, est surtout un cosmétique qui rend la chevelure brillante à souhait.

Ceux qui ont vu les indigènes de l'Est Africain se régaler d'un plat de grillons les accusent sans doute d'une perversion de goût incompréhensible. C'est cependant cette même impression que nous donnons à ces hommes en consommant des œufs, ces « écœurants fœtus de poule » comme ils disent volontiers !

La curiosité scientifique m'a poussé un jour à ingurgiter une sauterelle. Je n'en suis pas mort ; toutefois si quelqu'un s'avisait un jour de m'offrir un plat de sauterelles grillées je déclinerai cette invitation et je pense que vous feriez de même. Pourtant c'est là le mets favori des Indiens Chochones.

J'ai également goûté aux vers et aux larves qui tiennent une place importante dans le régime des Indiens Pomos de Californie. Les larves particulièrement ont une saveur sucrée, ce qui leur fait jouer le rôle de nos « douceurs » auprès des enfants indiens.

Dans les goûts et les répugnances des hommes en matière alimentaire, la logique ne joue aucun rôle. L'habitude paraît être le facteur décisif. On a remarqué, en effet, que l'introduction sur un



marché d'une nouvelle denrée alimentaire, même lorsque ni par son aspect, ni par son goût, elle n'a rien de révolutionnaire, se heurte à d'énormes difficultés. Lorsque les premières pommes de terre ont fait leur apparition en Europe, la population, hostile, les boycotta délibérément. De nombreux fruits et légumes recurent, dans les pays où on les importa, un accueil froid uniquement parce qu'ils étaient nouveaux. On pourrait citer de nombreux exemples de ce conservatisme alimentaire.

Désert, pays d'abondance

Il est à peu près certain que la plupart des blancs qui se trouveraient sans vivre dans un désert américain, seraient condamnés à la mort par inanition. Or, dans ces mêmes déserts, en Californie du Sud, par exemple, les Indiens ont trouvé jusqu'à 60 plantes comestibles et plus de 30 herbes aux diverses vertus curatives.

Les Indiens savent même l'art de rendre inoffensives certaines plantes vénéneuses et de les accommoder de façon à les rendre appétissantes.

Les Indiens de Californie ont découvert entre autres que l'arbre de mesquite est une source très riche de nourriture. Ses fèves et même ses cosques constituent leurs principaux aliments. Ils connaissent de nombreuses façons de les préparer. Ils pilent les fèves pour en faire de la farine, ou encore les font bouillir, griller ou rôtir. Avant d'établir cette tradition culinaire, les ancêtres des Indiens ont dû se livrer à de nombreuses expériences avec les plantes du désert.

Les peuplades primitives ne semblent pas être rebutées par le goût amer des aliments. Ce n'est qu'ainsi que je peux m'expliquer l'engouement des Indiens et des nègres pour le manioc.

Ceux qui croient que le gland de chêne est tout juste bon pour nourrir les porcs, les écureuils ou autres animaux seront peut-être étonnés d'apprendre que les Indiens de Californie le broient pour préparer avec la farine ainsi obtenue d'excellentes galettes.

Pourquoi préfère-t-on l'huître à la fourmi ?

Un vieux dicton américain affirme que l'homme, qui, le premier, eut le courage d'avaler une huître, était un héros. Et il y a là sans doute une part de vérité, car il faut pas mal de courage pour déglutir une bête vivante, d'aspect peu engageant et qui peut se révéler d'un goût affreux, sinon vénéneux. Quant au goût des Français pour les grenouilles, il n'a pas fini d'étonner le monde.

Les considérations d'hygiène que les peuples civilisés aiment à invoquer pour justifier leurs goûts alimentaires ne résistent pas à une analyse serrée. Car pourquoi raffolons-nous de crevettes et de crabes, animaux franchement sales, et éprouvons-nous du dégoût pour les sauterelles ou les vers auxquels on ne peut pourtant rien reprocher au point de vue de la propreté, et dont le régime végétal devrait plutôt nous inspirer confiance.

Certains peuples répugnent à absorber la chair des animaux dont ils se servent pour d'autres buts. Ainsi, dans l'Inde, où le bétail remplace surtout la force motrice, un éleveur ne s'aviserait pas d'égorger un bœuf pour savourer un rosbif. C'est exactement le même sentiment qu'éprouvent les Américains à l'égard des chevaux. Dans l'Est Africain on élève le bétail pour avoir du lait et non pas pour en utiliser la viande. L'élevage des poulets fleurit au Siam, mais il n'a pas d'autre but que de produire des coqs de combat. Quant aux Indiens de Pueblo, il n'y a pas longtemps encore, ils élevaient des dindes à cause des belles plumes qu'elles leur fournissaient, sans jamais être tentés de goûter à leur chair que nous trouvons si délectable.

J'ai vu un jour, en Amérique du Sud, des Indiens de la tribu des Jivaros, savourer un plat fait uniquement de fourmis. Cet insecte possède une saveur très épicée due à la présence de l'acide formique. Si un jour, vous manquez de sel, poivre ou autres épices, je vous recommande une poignée de fourmis. Ce conseil, je vous le donne à bon escient, puisque j'ai eu le courage de goûter au plat dont je vous parle. Certes, je l'ai trouvé un peu trop relevé pour mon palais, mais tout cela n'est qu'une affaire d'habitude.

Un précurseur de l'alpinisme :

PETRARQUE

LUXEMBURGER ZEITUNG :

ON vient de commémorer le six-centième anniversaire de la première ascension du Mont-Ventoux, par Pétrarque. Le grand poète connaissait le Ventoux de longue date, l'ayant admiré dès l'âge de huit ans, de Carpentras, où son père, exilé d'Italie, s'était réfugié. Il en avait rêvé, et son imagination aidant, il avait pu croire aux légendes locales qui le peuplaient de prestiges diaboliques.

Quand, plus tard, il se fixa en Avignon, il y mena d'abord, avec son frère Gherardo, la vie dissipée d'un beau jeune homme enclin aux amours faciles. La rencontre de Laure, un matin d'avril 1327, dans l'église Sainte-Claire, devait le transformer à jamais. Dès lors, il recherche la solitude. Il découvre à la Fontaine de Vaucluse la retraite enchantée et il reçoit le Ventoux... Déjà il avait lu le classique récit de l'ascension de l'Hermus, en Thessalie, par le roi Philippe de Macédoine. Etudiant en Gascogne, chez son ami Colonna, évêque de Lombes, il est attiré par les Pyrénées toutes proches. De retour de Cologne, il traverse les Ardennes. Apparemment, il ne concevait pas l'alpinisme comme un sport ; mais il aimait les sentiers non frayés, la poursuite de l'inconnu,

les conquêtes désintéressées et exaltantes. Il devait se montrer, dans une de ses « canzoni », s'élevant de penser en penser, de montagne en montagne, Entre les hauts sommets et les âpres forêts.

Le Ventoux, alors couvert de forêts, offrait à ses désirs l'objet rêvé. Ne l'eût-il que gravi, c'était assez pour créer l'alpinisme. Pétrarque a fait plus : il a laissé de son ascension, un récit fameux dans sa lettre latine à Denis de Borgo. Cette lettre est le premier essai de littérature alpestre.

Du sommet, il contemple avec ravissement un paysage incomparable. D'une part, les Alpes où il ne distingue pas le Mont-Blanc, visible seulement trois ou quatre fois l'an ; de l'autre, les Pyrénées devinées plutôt qu'aperçues « à cause de la faiblesse de la vue humaine ». Au plus près, la mer, Marseille, Aigues-Mortes ; à ses pieds, Avignon et le Rhône. Mais plus que la splendeur de la terre offerte à ses regards, la vue du ciel l'exalte.

Toute la fin de la lettre à Denis de Borgo développe cette opposition désormais classique : « Avec quel zèle ne faut-il pas s'efforcer de fouler de nos pieds, non pas les cimes terrestres, mais les passions que soulèvent en nous les désirs humains », conclut l'alpiniste poète.

Ainsi s'achève cette ascension du Ventoux que les

plus savants commentateurs de Pétrarque s'accordent à considérer comme le point de départ de la rénovation morale du poète. On comprend qu'un écrivain de trente-deux ans, alerte et courageux, ait voulu escalader le premier, le géant du Comtat, réputé jusque-là inaccessible. On comprend mieux encore, après avoir lu la lettre à Denis de Borgo, qu'il ait conçu cette ascension comme un pèlerinage spirituel.

Nature et poésie, voilà les deux pôles d'attraction qui ont présidé à la naissance de l'alpinisme et de la littérature alpestre. Et tous ceux qui ont suivi les traces de l'illustre Italien (et ils sont légion), doivent un hommage ému à celui qui, il y a six cents ans, leur montra le chemin des cimes.

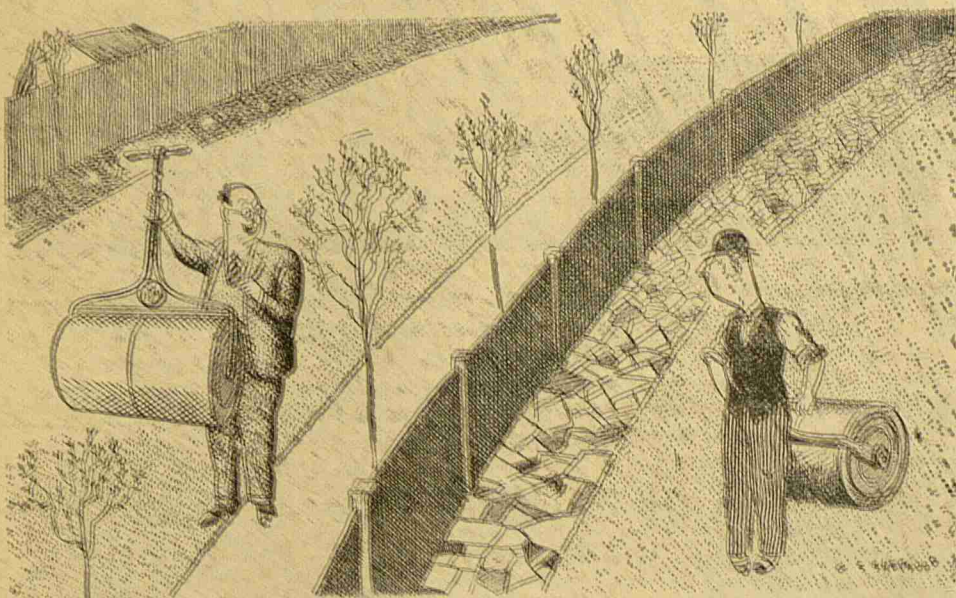
Véritable petit percolateur électrique

« NORMANDIE »
EXPRESS

Automatiquement vous sert sur votre table un café délicieux en quelques minutes en vous faisant réaliser une économie de 50 %.

A. MAURI
Applications électriques
Mécaniques
8, rue Lagonat, Paris-18
Montmartre 97-86

Notice explicative et tarif adressés sur simple demande



— Si vous voulez, je vous donnerai l'adresse du type qui me l'a procuré. C'est un rouleur imitation. Léger comme une plume. Mais ne le dites pas à votre femme.

Humorist, Londres.

Il y a des juges à Berlin

VEČERNÍK, Prague.

A Berlin, un conducteur de tramway vient d'être condamné à un an et demi de prison pour ne pas avoir déchiré sur-le-champ, sans même la lire jusqu'au bout, une feuille volante autnazie.

En partant de chez lui le matin, l'infortuné conducteur trouva ce papier glissé dans la boîte à lettres de sa porte. N'ayant pas le temps de l'y lire, il la fourra dans son porte-cartes. Or le soir, au restaurant, pour régler sa consommation, il sortit de sa poche son porte-cartes d'où, par malheur, tomba ladite feuille. Son voisin de table, homme de la Gestapo, ramassa immédiatement la feuille, non sans y jeter un coup d'œil intéressé et fureteur. Sur ce, il fit arrêter et condamner le conducteur.

Le tribunal, dans son jugement, souligna qu'une peine particulièrement indulgente a été infligée à l'inculpé, étant donné d'une part le casier judiciaire absolument vierge de celui-ci et, d'autre part, sa conduite héroïque durant la grande guerre.

Frémissant on se demande quelle peine il aurait subi s'il en avait été autrement ?

Les surprises du mariage

NATIONALTIDENDE, Copenhague.

Les Ecossais, on le sait, se distinguent par leur esprit d'économie.

Un jeune Ecossais marié depuis dix jours accompagne chez le dentiste sa femme qui se plaint d'une rage de dent.

Le docteur examine la malade et finit par constater :

— Madame, vous auriez dû venir me voir il y a au moins quinze jours déjà.

Et le jeune époux d'intervenir aussitôt :

— Docteur, vous me le donnerez par écrit... Et pour ce qui est de votre note, vous voudrez bien l'adresser à mon beau-père.

Poisson-grimpeur

Cologne :

KOLNISCHE ILLUSTRIRTE ZEITUNG, On sait que certains poissons, notamment les anguilles, peuvent vivre assez longtemps en dehors de l'eau. Il leur arrive même, pendant leurs migrations, de traverser de larges bandes de terre.

Mais le poisson Anabas, qu'on rencontre dans l'Inde et en Indochine fait encore mieux : il peut, grâce à ses nageoires épineuses grimper sur des arbres ou franchir en 30 minutes une distance de 100 mètres.

Auréole à tempérament

UJ MAGYARSÁG, Budapest :

Un curieux procès vient de se dérouler devant le tribunal de Detroit. L'accusé, un nommé Sylvester Plumlee, âgé de 64 ans, vient d'épouser à Olney Illinois Mme Lena Wayman, âgée de 69 ans. Les jeunes mariés s'étaient connus par la poste et ne se rencontrèrent pour la première fois que devant le pasteur qui les unit.

— L'espère que ce sera mon dernier mariage, dit Plumlee, après la cérémonie — car Lena est ma onzième femme successive.

Pour Lena, Sylvester n'est que le troisième mari.

au riche industriel, fervent catholique, d'obtenir sa canonisation sous le nom de Saint Gertrudus, en faisant jouer ses hautes relations dans l'au-delà, moyennant 20.000 dollars. Comme le millionnaire, dont la piété n'était que son avarice, avait trouvé le prix quelque peu élevé, l'honnête courtier du Bon Dieu avait accepté un paiement à tempérament, échelonné sur dix ans. L'aspirant saint attendit, pour mourir, que la dernière mensualité de sa canonisation fût réglée. Et c'est ce que sa famille ne peut lui pardonner, d'autant plus que la canonisation est toujours dans les limbes.

Un nègre savant fêté aux Etats-Unis

LIFE, New-York.

Un nègre américain, dont les parents étaient esclaves lorsqu'il naquit, en 1861, vient d'être fêté par tout l'Etat d'Alabama.

Ce noir, le Dr George Carver, est un remarquable savant, et ses expériences avec les plantes ont donné des résultats extraordinaires. Des cacahuètes, il a tiré 285 produits divers, dont du lait, une poudre, une crème à raser, du linoléum et une huile qui soulage les malades atteints de poliomyélite. Le Dr Carver cherche à l'heure actuelle à produire une variété de coton qui puisse donner plusieurs récoltes en une seule saison.

La ville de Tuskegee (Alabama) où le nègre savant réside depuis 1896 a décidé de lui élever dès à présent un monument.

Tennis d'autrefois

KOLNISCHE ILLUSTRIRTE ZEITUNG, Cologne :

Le plus vieux court de tennis du monde est certainement celui du palais de Hampton Court, qui fait aujourd'hui partie du terrain du « Royal Tennis Club » britannique : il fut aménagé en 1529, pour le roi Henri VIII d'Angleterre, qui adorait ce jeu.

En France, il y eut également des souverains fervents du tennis, notamment Henri IV, Louis XIV et Louis XV. Il est vrai que cela s'appelait alors « jeu de paume ». Il y avait, à cette époque, à Paris 1.800 terrains de jeu.

Mais le même jeu florissait déjà dans la Rome antique sous le nom d'« harbas-tum ».

Noë avait-il emporté dans son arche une raquette et des balles ?

Onzième épouse, troisième époux

NEWS WEEK, New York :

Un chômeur américain inscrit aux travaux publics, Sylvester Plumlee, âgé de 64 ans, vient d'épouser à Olney Illinois Mme Lena Wayman, âgée de 69 ans. Les jeunes mariés s'étaient connus par la poste et ne se rencontrèrent pour la première fois que devant le pasteur qui les unit.

— L'espère que ce sera mon dernier mariage, dit Plumlee, après la cérémonie — car Lena est ma onzième femme successive.

Pour Lena, Sylvester n'est que le troisième mari.

La dernière de d'Annunzio

MAGYARORSZÁG, Budapest :

On sait que d'Annunzio, ce septuagénaire enfant terrible, donne de temps en temps du fil à retordre aux autorités italiennes. Il y a quelques jours encore, il s'est signalé par un nouvel exploit.

On sait que le poète possède, dans le jardin de sa villa de Gardine, près du lac de Gardes la moitié d'un vaisseau de guerre, c'est-à-dire l'avant d'un navire, acheté par lui il y a une dizaine d'années, et orné d'un magnifique canon. De temps à autre, surtout à l'occasion des fêtes nationales, le poète, coiffé d'une casquette d'amiral, tire un coup de canon. Tous les visiteurs qu'il admet en sa présence ont les honneurs du navire, et d'Annunzio les reçoit dans la cabine du commandant.

Il y a quelques jours, les habitants de Gardine constatèrent avec effroi que le maître du navire venait d'arborer le pavillon de guerre. En effet, son voisin, un gros industriel allemand, avait en la malencontreuse

idée de faire repeindre sa propriété en rose ! C'est une couleur que le poète exécère entre toutes. Il adressa donc par téléphone un ultimatum à son voisin, lui enjoignant de repeindre sa demeure en jaune dans les 48 heures, sous peine d'essayer le feu de son artillerie.

L'industriel trouva la farce plaisante, et n'y pensa plus, mais quarante-huit heures après, il voyait avec terreur la queue du canon pointée sur sa maison. Une longue-vue permettait même de voir le poète, très affairé, se livrer à des préparatifs menaçants.

Affolé, l'industriel téléphona aussitôt à la police italienne et à l'ambassade d'Allemagne, pour implorer leur protection.

Aussitôt, des parlementaires se succédèrent auprès de l'irascible héros. Après plusieurs journées de pourparlers, le ministère de l'Intérieur italien prononça un jugement à la Salomon : la villa du voisin serait repeinte en jaune pour apaiser l'irritabilité visuelle du grand écrivain, mais aux frais de l'Etat italien.

L'art du transport et les transports de l'art

POLITIKEN, Copenhague :

PARAPHRASE très moderne de la fable de l'aveugle et du paralytique. Voici une petite histoire assez étonnante, rigoureusement authentique.

A Leblin, modeste ville de Pologne, la société locale des Transports en commun faisait des affaires déplorables et les recettes étaient chaque jour en baisse sur celles de la veille. Les usagers paraissaient boycotter les tramways primitifs et tristes, dépourvus de tout confort et agrément.

Simultanément (conséquence lointaine de la crise mondiale), une troupe de théâtre échouée à Lublin prodiguait son art devant des salles à peu près complètement vides. L'indifférence totale et inébranlable du public exposait le directeur et les artistes au plus sombre désespoir.

Homme de ressource, le directeur de la tournée eut alors une idée lumineuse. Il s'adressa à la Société des Transports et lui proposa d'engager, à un certain pourcentage des recettes à réaliser, un acteur ou une actrice de sa troupe sur chaque véhicule de sa compagnie. Acteurs et actrices, durant le parcours, raconteraient des anecdotes, débiteraient des couplets, roucouleraient des romances et divertiraient les voyageurs qui, capitulant devant les muses, ne bouderaient plus ces guimbarde.

Mise à l'essai, l'idée donna des résultats dépassant l'imagination la plus hardie. Les tramways de Lublin sont, à présent, pris d'assaut et circulent toujours « au complet ». D'autre part, acteurs et actrices ayant gagné d'emblée les bonnes grâces du public retrouvent chaque soir les mêmes « usagers » remplissant la salle du théâtre.

Heureuse leçon, comment faire monter les dividendes des sociétés de transports tout en remédiant à l'épouvantable crise du spectacle.

Petites histoires

YOUNG AMERICA, New-York.

Institutrice. — Quelques savants ont pensé que la lune pourrait être habitée, mais il ne semble pas qu'il en soit ainsi.

Le petit William. — C'est marrant !

Institutrice. — Pourquoi ris-tu ?

William. — Je pense comment qu'ils doivent être serrés quand il n'y a plus qu'un croissant.

Hôtesse. — Mon Dieu, votre chien a mangé un morceau de notre tapis persan !

Invitée. — Ne vous inquiétez pas, chère amie, les couleurs d'un tapis de cette qualité ne lui feront aucun mal.

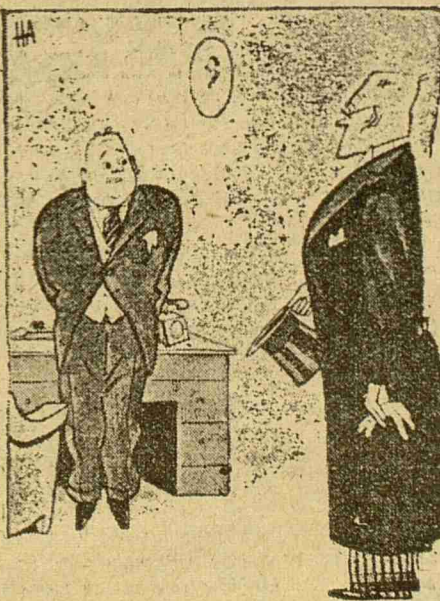
Paysanne (au guichet de la gare). — Donnez-moi un billet troisième aller-retour.

Employé. — Pour où ?

Paysanne. — Ben, pour ici.

— Un terrible tremblement de terre vient de détruire Plezsekofjakareslan.

— Et comment cela s'appelait-il avant le tremblement de terre ?



— Votre adversaire demande un duel au pistolet, à cinquante pas.

— Je suis d'accord pour les cinquante pas, mais je propose l'épée.

Das Illustrierte Blatt, Francfort.

DAILY EX

gra

LE JOUR, B

U n g... té... leu... bl... jour d'Angleterre... d'Allemagne... Indes. Pres... ses au jour c... mement br... dizaine d'an... moitié du x... lons pas par... réalisés dep... de l'épigraph... historique.

La première

N in... a... de... Une succe... envahirent l... pale, mais... classique et... nes, Ninive... légende, rie... dius James... que à Bag... sur la rive... quelque peu... grand bloc... étaient scul... animaux ». truite par c... découverte... cune sculpt... éveilla en E

zio

sa propriété
leur que le
es. Il adressa
ultimatum à
nt de repein-
dans les 48
oyer le feu de

farce plai-
s, mais qua-
il voyait avec
non pointée
gue-vue per-
poète, très
éparatifs me-

phona aussi-
et à l'ambas-
mplorer leur

taires se suc-
scible héros
de pourpar-
intérieur ita-
nt à la Salo-
rait repeinte
l'irritabilité
n, mais aux

l'art

e. Voici une

ransports en
que jour en
primitifs et

e de théâtre
ment vides,
stes au plus

mineuse. Il
pourcentage
icule de sa
otés, débi-
ageurs qui,

us hardie,
au com-
grâces du
théâtre,
sports tout

ires

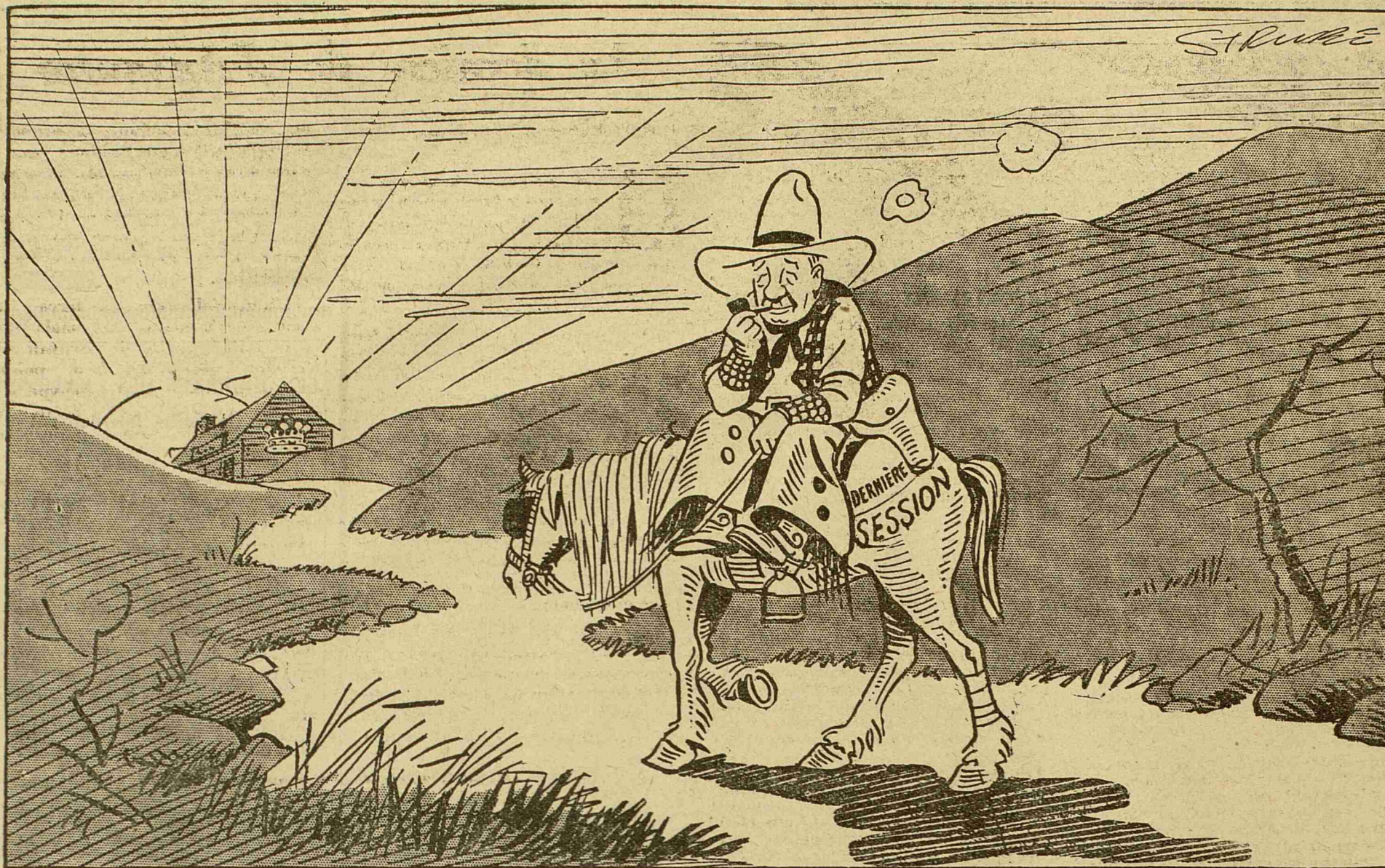
ls ont pen-
bilité, mais
aimé.
rant 1

u ?
qu'ils dor-
plus qu'un

e chien a
daps per-
pas, chère
ette qua-

gare), =
e aller-re-

de terre
reslan.
avant le



LA FIN D'UN LONG VOYAGE

(Le premier ministre Baldwin va prendre sa retraite.)

DAILY EXPRESS, Londres.

COMMENT L'ASSYRIE RESSUSCITA grâce aux efforts d'héroïques archéologues

LE JOUR, Beyrouth :

Un grand nombre d'antiquités assyriennes, d'une valeur historique inestimable, sont contenues aujourd'hui dans différents musées d'Angleterre, d'Amérique, de France, d'Allemagne, de Suisse et des Indes. Presque toutes furent mises au jour durant une période extrêmement brève, s'étendant sur une dizaine d'années et prenant fin à la moitié du XIX^e siècle. Nous ne voulons pas parler des progrès énormes réalisés depuis lors dans le domaine de l'épigraphie et de l'interprétation historique.

La première pierre

NINIVE fut détruite en 612 avant J.-C. et les splendeurs de l'Assyrie furent ensevelies pour 24^e siècles. Une succession de conquérants envahirent le territoire de Sardana-pale, mais durant toute l'antiquité classique et jusqu'aux temps modernes, Ninive demeura une merveilleuse légende, rien de plus. En 1820, Claudius James Rich, résident britannique à Bagdad, s'entendit raconter, sur la rive du Tigre, « qu'il venait quelque peu en retard pour voir un grand bloc de pierre, sur lequel étaient sculptés des hommes et des animaux ». Cette pierre avait été détruite par ceux-là mêmes qui l'avaient découverte. Rich lui-même ne vit aucune sculpture assyrienne, mais il éveilla en Europe un vif intérêt au su-

jet du Kurdistan et des antiquités babyloniennes par ses écrits et ses collections. Mais dans le domaine qui nous intéresse, il dressa d'excellentes cartes des terrains où ses successeurs dans la recherche des antiquités assyriennes devaient trouver d'inestimables trésors.

La fondation de l'Assyriologie

EN 1842, le gouvernement français nomma Paul Emile Botta, agent consulaire à Mosul. Botta devait devenir le fondateur de l'assyriologie moderne. A Khorsabad, il mit à jour, malgré les obstructions continuelles des fonctionnaires turcs, un grand nombre de trésors, qui furent envoyés en France. Depuis lors, les fouilles se poursuivirent à Mosul, Kuyunjik, Khorsabad et Nimrud, à vive allure, malgré les rivalités gênantes entre chercheurs de diverses nationalités et corps savants rivaux. Mais ce fut un Anglais qui franchit dans cette voie, l'étape la plus importante.

Les fouilles de Layard

AUSTIN Henry Layard s'intéressa aux fouilles archéologiques dès ses premiers voyages entrepris dans le Proche Orient. Il réussit à se faire patronner par Sir Stratford Canning, ambassadeur de Sa Majesté britannique à Constantinople, qui lui accorda une petite subvention en 1845,

aux fins d'entreprendre des fouilles préliminaires à Mosul et à Nimrud. Layard se heurta à de grandes difficultés qui furent dressées sur sa route, non seulement par les Turcs, mais par les Français ; mais ses découvertes furent si brillantes qu'en 1846, Canning réussit à lui faire obtenir, de Londres une subvention de 2.000 livres.

Cette somme lui fut avancée par le British Museum pour le compte duquel Layard poursuivit ses fouilles. En l'espace de deux ans, il avait mis au jour, malgré les obstructions Sennacherib. Layard eut à surmonter de formidables handicaps dont le principal résidait dans la rareté et la précarité des moyens de transport. Des tranches de pierres et des sculptures, certaines d'un poids énorme, durent être transportées à Bagdad sur radeau, et de là, vers les Indes et l'Angleterre, tant bien que mal. Au début, beaucoup de trésors inestimables durent risquer le naufrage à bord de frêles embarcations locales et ce ne fut qu'au prix de très grosses difficultés que le gouvernement britannique put être amené à fournir les navires convenables.

Mise au jour du palais royal

LAYARD entreprit une seconde expédition, en 1849, toujours pour le compte du British Museum, expédition qui dura aussi deux ans. Vers la fin de cette seconde campagne de fouilles, pas moins de 71 chambres du palais de Sennacherib à

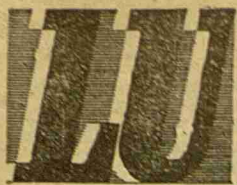
Kuyunjik avaient été mises au jour. Au commencement de 1850, Layard parvint à la grande salle qui contenait la plus grande collection d'objets métalliques assyriens qui ait été découverte jusqu'aujourd'hui.

Cette collection contenait des objets en bronze et en ivoire, des coupes, des armes, des outils, et les restes d'un trône.

Après six années d'efforts ininterrompus et épuisants, Layard termina sa tâche. La science de l'assyriologie était fondée. Layard était en même temps qu'un archéologue génial, un excellent dessinateur et son crayon fit office d'objectif, à une époque où la photographie se trouvait encore dans les limbes.

Les dernières découvertes

CE qui reste de l'histoire des découvertes assyriennes est lié aux noms de Victor Place, de Rawlinson, Loftus et Hormurd Rassam, qui apportèrent tous leur contribution à l'assyriologie. En 1853, Rassam, après beaucoup de déceptions, enregistra un succès retentissant à Kuyunjik, en l'objet de la découverte du palais nord de Ashur-Banipal, occupant l'extrémité du rempart dressé en face du palais Sud-Ouest de Sennacherib, découvert six années auparavant par Layard. Ce palais contenait entre autres les fameuses sculptures léonines de Ashur-Banipal, qui sont considérées comme les plus parfaits de tous les ouvrages d'art assyriens que l'on connaisse.



LIT POUR VOUS

Notre dernier Courrier

CRIME ET FOLIE

Ayant lu la question d'un de nos correspondants et la réponse que nous y avons faite, sous le titre *Crime et folie*, dans le numéro de *Lu* du 26 mars 1937, le docteur Pierre Cheviller nous adresse, à l'intention de notre correspondant, M. Yves Sardinat, la lettre suivante. (Il s'agissait de savoir si de nombreux criminels fous ne pourraient être dépistés avant d'avoir accompli leur forfait) :

Monsieur

J'estime votre conception très logique. Elle émane d'un esprit droit, mais ignorant les vilénies humaines. En réalité, votre lettre est dangereuse. Médecin, j'ai prévenu, en 1924-1925, le regrettable Albert Londres, du Petit Parisien, des internements arbitraires. J'ai même provoqué l'évasion d'un ami nullement fou, interné depuis des années dans un asile.

Il y a un nombre intéressant de gens nullement fous, nullement dangereux, mais internés. On interne comme fou un honnête homme qui est victime de puissantes canailles, ne veut pas plier la tête, lutte franchement, ouvertement. On interne aussi pour des raisons pécuniaires, bases de tant de crimes. Mais sachez que les hommes assez criminels pour maintenir dans des asiles d'aliénés des êtres nullement fous, sont assez adroits pour laisser en liberté des fous dangereux, afin d'avoir une raison apparente d'affirmer au public si crédule : « Voyez, les internements ne sont pas encore assez nombreux ».

Mais ils n'ajoutent pas : « Ce ne sont pas toujours les vrais fous que nous internons. Ce sont parfois de braves gens. Et nous laissons en liberté les fous dangereux qui servent notre cause devant les ignorants et les craintifs. »

Docteur Pierre CHEVILLER,
63, av. de la République, Paris (11°).

Nous nous permettons de faire remarquer à notre correspondant que la question posée ne concernait nullement l'internement en général, mais les moyens de prévenir les crimes des fous. Et sur ce point, la loi est insuffisante, qui ne permet l'arrestation et l'internement d'un fou qu'après seulement qu'il ait prouvé sa folie par un acte malheureusement irréparable.

LE SUICIDE DES ANIMAUX

A propos du suicide des animaux (question posée dans *Lu* du 19 mars 1937), un de nos lecteurs nous fait part d'un fait, déjà connu, mais dont il a été le témoin :

Monsieur le Rédacteur en chef,

Pendant mon séjour au Sahara, dans les territoires de l'Extrême-Sud Oranais, j'ai pu observer que des scorpions, autour desquels on faisait un cercle de feu, après avoir essayé vainement de s'échapper, se suicidaient en se piquant eux-mêmes dans

une partie non protégée de leur corps (dans le cou de préférence). Tous les anciens méharistes pourront certifier ce fait. Agrées, etc...

Fred ALLENBACH,
Andiau-du-Val (Bas-Rhin).

L'AVORTEMENT DEVANT LA LOI

Monsieur le rédacteur en chef,

Peut-être la question que je pose s'écarte-t-elle des préoccupations habituelles des correspondants de votre rubrique et je vous prie, dans ce cas, de m'excuser. A la suite d'une discussion, je voudrais savoir quelles sont les peines qui, selon la loi française, frappent les personnes qui se sont livrées à des pratiques d'avortement.

Dans l'espoir d'obtenir une réponse, je vous prie, etc...

Hugues CHATIGNON,
Limoges.

Nous ne pouvons mieux faire que de vous citer l'article unique de la loi du 27 mars 1923 modifiant la loi du 31 juillet 1920 :

« Quiconque, par aliments, breuvages, médicaments, manœuvres violentes, ou par tout autre moyen, aura procuré ou tenté de procurer l'avortement d'une femme enceinte, soit qu'elle ait consenti ou non, sera puni d'un emprisonnement d'un an à cinq ans et d'une amende de 500 fr. à 10.000 francs.

Sera punie d'un emprisonnement de six mois à deux ans et d'une amende de 100 francs à 200 francs, la femme qui se sera procuré l'avortement à elle-même ou qui aura consenti à faire usage des moyens à elle indiqués ou administrés à cet effet, si l'avortement s'en est suivi.

Les médecins, officiers de santé, sages-femmes, chirurgiens-dentistes, pharmaciens, ainsi que les étudiants en médecine ou employés en pharmacie, herboristes, bandagistes et marchands d'instruments de chirurgie qui auront indiqué, favorisé ou pratiqué ces moyens, seront condamnés aux peines prévues au paragraphe 1^{er}.

La suspension temporaire ou l'incapacité absolue de leur profession pourront, en outre, être prononcées contre les coupables, conformément aux articles 25 et 26 de la loi du 30 novembre 1892, etc.

Outre les peines mentionnées aux trois paragraphes qui précèdent, les tribunaux pourront prononcer pendant deux ans au moins et dix ans au plus l'interdiction de séjour déterminée par l'article 19 de la loi du 27 mai 1885. »

A NEW-YORK ON PREPARE L'EXPOSITION DE 1939

Monsieur le Directeur,

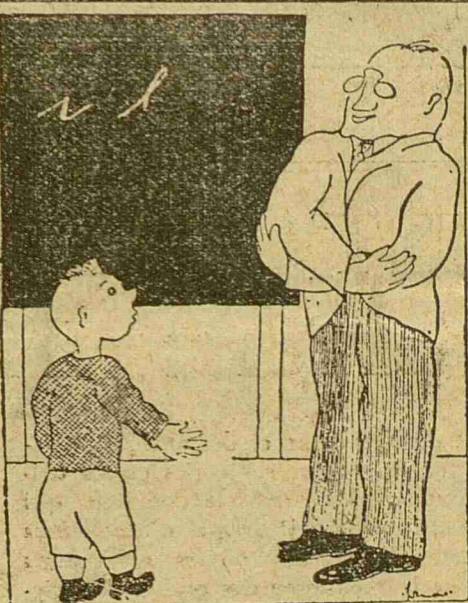
Ce n'est pas sans une peine certaine que je suis l'élaboration difficile de notre Exposition Internationale. Il m'a été donné de collaborer, modestement, à la der-

nière Exposition de Bruxelles. La méthode, la discipline qui présidèrent à sa naissance pourraient être d'un heureux exemple. Un autre exemple à méditer est celui des Etats-Unis, qui dès maintenant préparent activement la mise au point du projet de la grande Exposition qui aura lieu en 1939 à New-York. Peut-être serait-il intéressant de publier dans *Lu* quelques renseignements sur cette question. Je serais personnellement heureux de profiter de votre documentation. Veuillez agréer, etc...

Jacques SORLET,
Décorateur.

Il est sans doute prématuré de fournir des informations précises sur la future Exposition de New-York. Voici néanmoins ce que nous pouvons en dire. Les Américains ont fixé l'an 1939 pour commémorer le 150^e anniversaire de l'élection du Président Washington à la première magistrature de leur République. Les organisateurs ont proposé un thème relevant de l'urbanisme : « La construction du monde de l'avenir ». L'Amérique, qui a été le pays originel des gratte-ciel, qui a été la première à adopter, en grand, les perfectionnements électro-mécaniques que la science a mis à la disposition des techniciens, veut sans doute faire sien la formule : l'architecture « nouvelle » doit être l'expression des temps nouveaux.

Du point de vue financier, on parle de 50 millions de visiteurs, d'un budget de 2 milliards et demi de francs, d'une recette quatre fois supérieure.



— Et quand Adam et Eve ont-ils quitté le paradis ?
— En automne.
— Pourquoi en automne ?
— Parce que c'est en automne que les pommes deviennent mûres.

Nar Politika, Prague.

VIENT DE PARAÎTRE
PETITE BIBLIOTHEQUE THEATRALE
LOPE DE VEGA
FONT-AUX-CABRES
Pièce en trois actes
Traduite de l'espagnol et adaptée
par
JEAN CASSOU et JEAN CAMP
6 frs
DEJA PARUS
La mort de Maximilien Gorki 8 fr.
Le Roi nouveau d'Armand HOUSSAY 8 fr.
John K. de Jean RADDI 6 fr.
EN PREPARATION
Les Acharniens d'Aristophane 8 fr.
E. S. I., 24, rue Racine, Paris
Ch. postal 974-41

LE JOURNAL DES NATIONS Seul Quotidien International

édité au siège de la S.D.N.
1, rue J.-A. Gossier GENEVE

Dossiers complets des questions
internationales débattues en Par-
lement de toutes les Nations

Le Journal des Nations est in-
dispensable à tous ceux qui
suivent de près ou de loin les
problèmes politiques, économi-
ques et financiers de l'heure

PRIX DES ABONNEMENTS (Francs suisses)

Genève et Suisse 9 50 18 34
Etranger 19 29 50 49

Conditions spéciales pour journalistes

L'ILLUSTRE VU Français

PUBLIE CETTE SEMAINE :

OTTO DE HABSBURG LIVRE SON SECRET

interview recueillie
par Vallery-Radot

QUE CACHENT LES LETTRES

C. G. T. et C. G. P. F.

par Jean Luchaire

Etc..., Etc...

LA REPUBLIQUE
QUOTIDIEN RADICAL ET SOCIALISTE
5, rue Lamartine — PARIS
Directeur :
Emile ROCHE
Rédacteur en Chef :
Pierre DOMINIQUE

Publie des leaders de :

Joseph CAILLAUX
Anatole de MONZIE
Eugène FROT
Marcel DEAT

CHAQUE JOUR :

Des études de politique étrangère et
des correspondances de l'étranger. —
L'article littéraire et le Carnet des
Lettres. — L'observatoire économique.
— La Vie sociale.

CHAQUE SEMAINE :

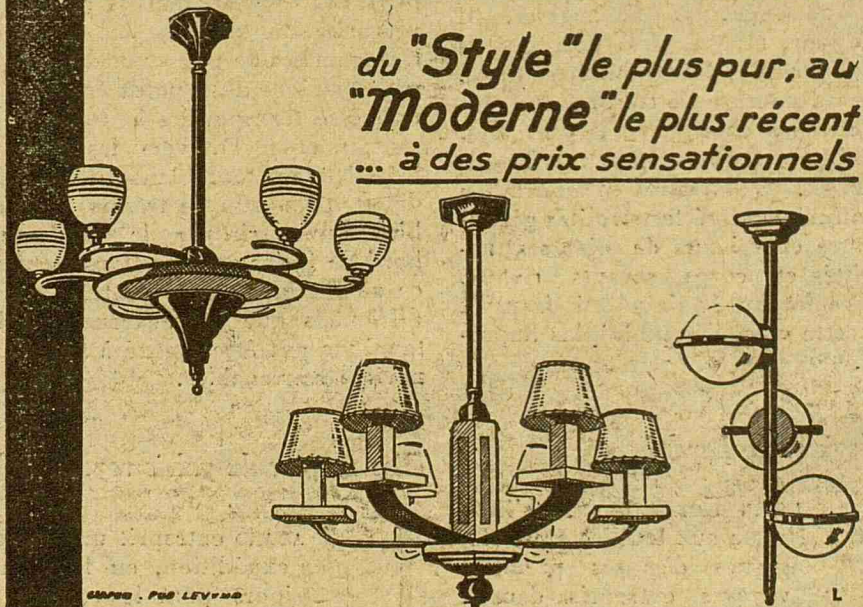
Nos pages consacrées aux Sports. —
Au Cinéma. — A la Jeunesse. —
L'Aviation. — Aux Lettres et à l'His-
toire. — A l'Empire français. — Aux
Corporations.

Service gratuit de 15 jours sur demande

Le Directeur-Gérant : ALFRED MALLEY

Venez visiter le fabricant de LUSTRES

du "Style" le plus pur, au
"Moderne" le plus récent
... à des prix sensationnels



LA MAISON DU LUSTRE

53 Rue de Turenne, PARIS. 3^e. Archives 17.86

Ouvert de 8^h à 12^h et de 13^h30 à 18^h sauf le dimanche

73 bis, QUAI D'ORSAY, PARIS.

EUROPE NOUVELLE

DIRECTEUR : MADELINE LE VERRIER

LISEZ DANS LE NUMERO
DU 17 AVRIL 1937

Leçon de Bruxelles
par Roger Auboin

Le jeu de l'Italie
par Pertinax

Les Bruxellois contre la dictature
par Robert Leurquin

Un plan quadriennal
polonais
par S. Roussellet

EN VENTE PARTOUT :

24 pages : Prix 2 francs

73 bis, Quai d'Orsay, Paris (7)

Imp. J. E. P., 2, rue Cadet, PARIS (9^e)